



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Fry I a. 4

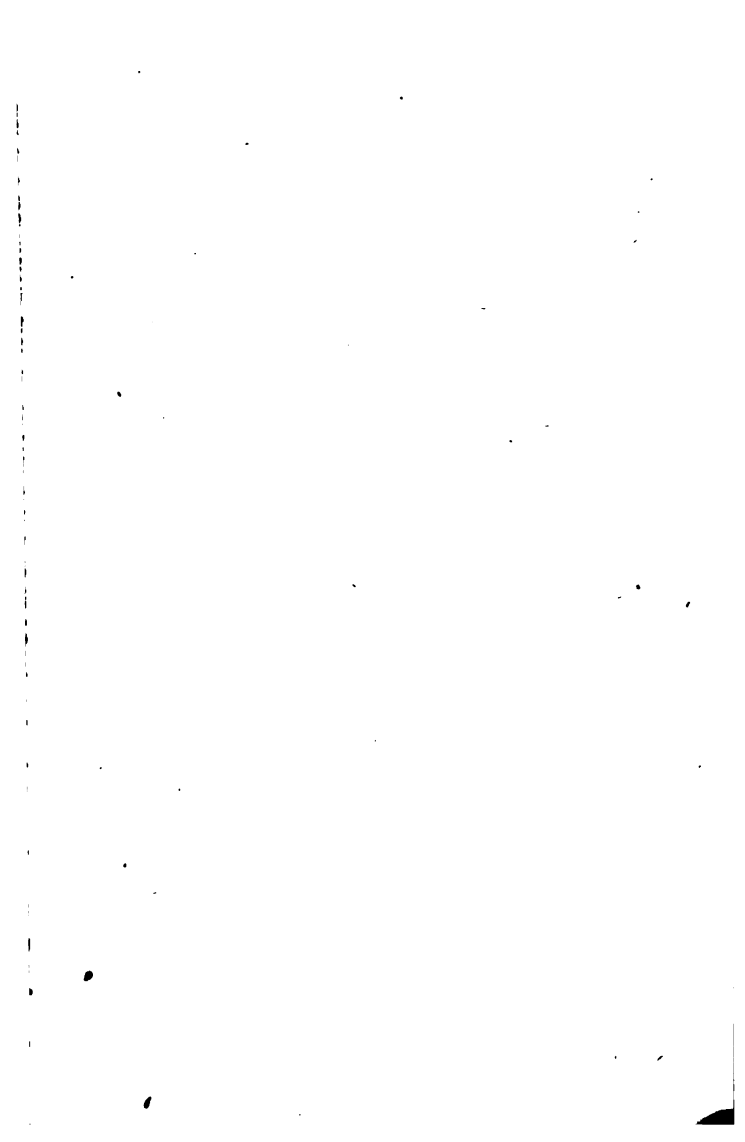
FRY COLLECTION

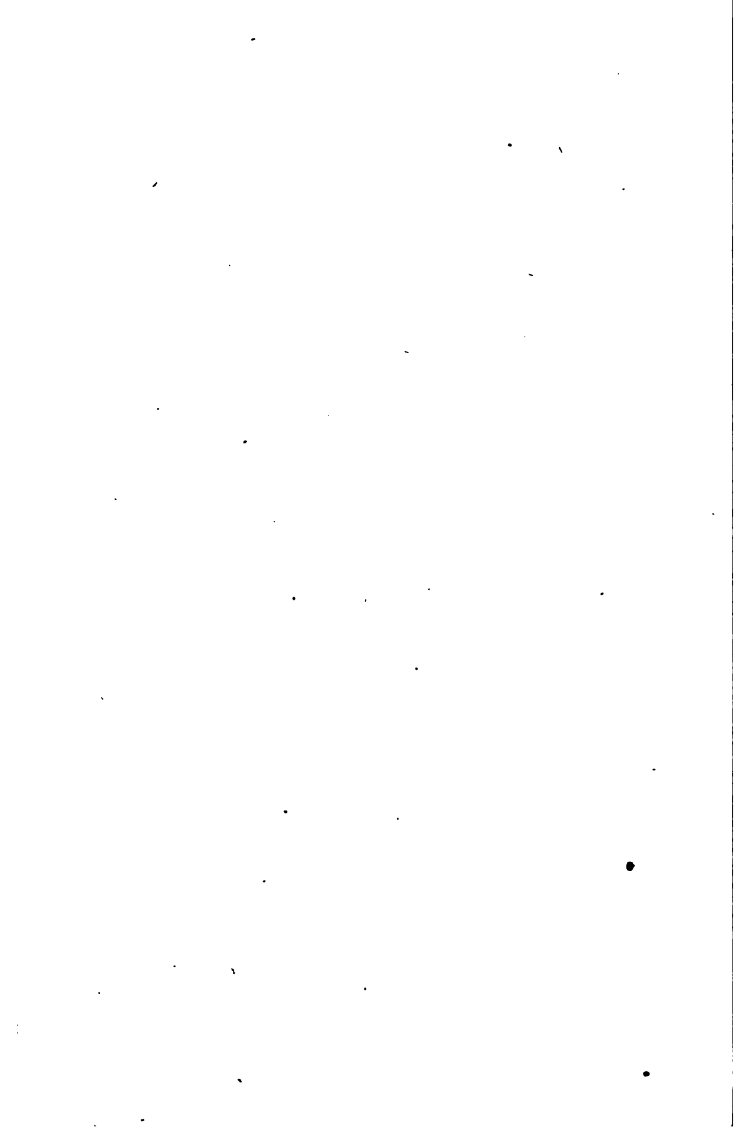


PRESENTED BY
THE MISSES ESTHER CATHARINE,
SUSAN MARY AND JOSEPHINE FRY
FROM THE LIBRARY OF
THE LATE JOSEPH FORREST FRY
AND SUSANNA FRY



1/.







JEANNE D'ARC

SUIVI D'UNE ÉTUDE

SUR

HOMÈRE ET BERNARD DE PALISSY

PAR

A. de Lamartine.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE.

LEIPZIG.

MÊME MAISON.

J. P. MELINE.

1852



I

L'amour de la patrie est aux peuples ce que l'amour de la vie est aux hommes isolés ; car la patrie est la vie des nations. Aussi cet amour de la patrie a-t-il enfanté, dans tous les temps et dans tous les pays, des miracles d'inspiration, de dévouement et d'héroïsme. Comment en serait-il autrement ? Les actes sont proportionnés à la force du mobile qui les produit. La passion du citoyen pour sa patrie se compose de toutes les passions personnelles ou désintéressées dont Dieu a pétri le cœur humain : amour de soi-même, et défense du droit sacré

que tout homme venant en ce monde a d'occuper sa place au soleil sur la terre ; amour de la famille, qui n'est que la patrie rétrécie et serrée autour du cœur de ses fils ; amour du père, de la mère, des aïeux, de tous ceux de qui on a reçu le sang, la tendresse, la langue, les soins, l'héritage matériel ou immatériel, en venant occuper la place qu'ils nous ont préparée autour d'eux ou après eux sous le toit ou dans le champ paternel ; amour de la femme, que notre bras doit protéger dans sa faiblesse ; amour des enfants, en qui nous revivons par la perpétuité du sang, et à qui nous devons laisser, même au prix de notre vie, le sol, le nom, la sûreté, l'indépendance, l'honneur national, qui font la dignité de notre race ; amour de la propriété, instinct conservateur de l'espèce, qui incorpore à chaque homme un morceau de cette terre dont il est formé ; amour du ciel, de l'air, de la mer, des montagnes, des horizons, des climats âpres ou doux, mais dans lesquels nous sommes nés et qui sont devenus, par l'habitude, des parties de nous-mêmes, des besoins délicieux de notre âme, de nos yeux, de nos sens ; amour des mœurs, des langues,

des lois, des gouvernements, qui nous ont, pour ainsi dire, emmaillottés dès le berceau, que nous pouvons vouloir modifier librement par notre propre lumière et par notre volonté nationale, mais dont nous ne devons pas permettre qu'on nous exproprie par la violence de l'épée étrangère, car la civilisation même, imposée par la force, est une servitude ; et la première condition pour qu'un progrès social soit accepté par un peuple, c'est que ce peuple soit libre de le refuser.

En récapitulant par la pensée toutes ces passions instinctives dont se compose pour nous l'amour de la patrie, en y ajoutant encore une passion naturelle à l'homme, la passion de sa propre mémoire, du souvenir de ses contemporains et de ses descendants, de la gloire de la postérité qui inspire et qui récompense dans le lointain les grands sacrifices, les dévouements jusqu'à la mort à son pays, on comprend que, de toutes les nobles passions humaines, celle-là est la plus puissante, parce qu'elle les contient toutes à la fois, et que, s'il y a dans l'histoire des efforts surnaturels à attendre de l'humanité, il faut les attendre du patriotisme.

II

Toutes les fois qu'un pareil sentiment monte jusqu'à l'enthousiasme dans un pays, les femmes l'éprouvent au même degré, et même à un degré supérieur aux hommes. La patrie ne leur appartient pas plus qu'à nous ; mais comme elles sont, par leur nature, plus impressionnables, plus sensibles et plus aimantes, elles s'incorporent plus personnellement, par tous leurs sens et par tout leur cœur, ce qui les entoure. Cette chère et délicieuse image de la patrie se compose, pour elles, de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs frères, de leurs époux, de leurs enfants, de leurs foyers, de leurs tombeaux, de leurs temples, de leurs dieux ; et elles s'y attachent comme les choses faibles aux choses fortes, avec d'autant plus d'enlacements et de frénésie, que quand ces appuis s'écroulent elles périssent avec leur soutien.

III

Et puis (nos pères le savaient) la femme,

inférieure par ses sens, est supérieure par son âme. Les Gaulois lui attribuaient un sens de plus, le sens divin. Ils avaient raison : la nature leur a donné deux dons douloureux, mais célestes, qui les distinguent et qui les élèvent souvent au-dessus de la condition humaine : la pitié et l'enthousiasme. Par la pitié elles se dévouent, par l'enthousiasme elles s'exaltent. Exaltation et dévouement, n'est-ce pas là tout l'héroïsme ? Elles ont plus de cœur et plus d'imagination que l'homme. C'est dans l'imagination qu'est l'enthousiasme, c'est dans le cœur qu'est le dévouement. Les femmes sont donc plus naturellement héroïques que les héros. Et quand cet héroïsme doit aller jusqu'au merveilleux, c'est d'une femme qu'il faut attendre le miracle. Les hommes s'arrêteraient à la vertu.

IV

Toutes les nations ont dans leurs annales quelques-uns de ces miracles de patriotisme dont une femme est l'instrument dans les mains de Dieu. Quand tout est désespéré dans une

cause nationale, il ne faut pas désespérer encore, s'il reste un foyer de résistance dans un cœur de femme, qu'elle s'appelle Judith, Clélie, Jeanne d'Arc, la Cava en Espagne, Vittoria Colonna en Italie, Charlotte Corday de nos jours. A Dieu ne plaise que je compare celles que je cite ! Judith et Charlotte Corday se dévouèrent, mais elles se dévouèrent jusqu'au crime. Leur inspiration fut héroïque, mais leur héroïsme se trompa d'armes : il prit le poignard du meurtrier au lieu de saisir le glaive du héros. Leur dévouement fut célèbre, mais il fut flétri ; c'est juste. Jeanne d'Arc ne s'arma que de l'épée de son pays. Aussi fut-elle pour son temps, non pas seulement l'inspirée du patriotisme, mais l'inspirée de Dieu.

V

Ces inspirations, dont les crédulités populaires font des merveilles, sont-elles des miracles surnaturels en effet, des évocations matériellement divines, appelant par leurs noms des jeunes filles dans la foule, pour leur donner la mission de sauver leur nation ? Ou sont-elles

simplement des miracles naturels, des som-
mations muettes de l'inspiration intérieure,
des contre-coups épars et répercutés de l'im-
pression d'un peuple entier résumant ses souf-
frances dans un seul cœur, son cri dans un seul
cri, et opérant ainsi, par une seule main, le
prodige du salut de tous? L'historien sérieux
ne se pose seulement pas ces questions et ces
doutes. S'il réproouve le sarcasme, cette impiété
contre l'admiration, dont un grand homme a
profané son génie en cherchant à profaner cette
pauvre martyre de la patrie, il n'introduit pas
dans l'histoire les puérilités de l'imagination
populaire. Le miracle de l'héroïsme est plus
grand que celui de la légende. Il ne le discute
pas, il le raconte. La critique tombe devant la
sincérité d'une enfant. L'enthousiasme est un
feu sacré. On n'analyse pas la flamme, on s'y
éblouit et on s'y brûle. Voilà l'esprit dans lequel
nous allons raconter cette histoire, plus sem-
blable à un récit de la Bible qu'à une page du
monde nouveau.

VI

C'était en 1429. La France se décomposait

avant d'avoir été achevée. Cette grande monarchie, qui n'était presque plus qu'une confuse fédération de vassaux indépendants et souvent rivaux de la couronne, était tombée en lambeaux et en anarchie. En perdant son unité, elle allait perdre son indépendance. Le ciel l'avait frappée de deux fléaux, une reine perverse et un roi insensé, un interrègne et une régence. Les interrègnes, dans une monarchie, sont des évanouissements de l'autorité ; les régences sont les gouvernements de la faiblesse. Une seule de ces conditions suffit pour perdre une nation. Tout gouvernement est préférable à ces gouvernements sans possesseur, et disputés par l'intrigue ou par les armes entre des partis ambitieux.

Charles VI était roi de nom. Frappé de démence par la terreur qu'il avait éprouvée en échappant avec peine à la mort dans une fête où ses compagnons de plaisir et lui s'étaient enduits d'étoupes et de résine pour imiter les brutes, et où quatre de ses courtisans avaient été consumés sous ses yeux, il languissait dans un idiotisme interrompu par des fureurs ou par des abattements qui le rendaient semblable à

un enfant. Il avait épousé Isabeau de Bavière. Cette jeune reine, douée par la nature de la beauté des *Poppée* ou des *Théodora*, ces courtisanes élevées au trône par le vice, en avait aussi les légèretés, les perversités et les ambitions.

A peine cette jeune princesse était-elle montée sur le trône, qu'elle avait pressenti dans son mari la puérilité d'esprit qui devait bientôt dégénérer en démence. Livrée, par les mœurs corrompues de cette époque et de cette cour, au tourbillon des plaisirs les plus emportés, elle avait ressenti une passion coupable et politique pour le jeune duc d'Orléans, frère du roi. Ce prince, plus fait par son courage pour le trône, plus fait par sa grâce pour séduire le cœur d'une femme, avait partagé par inclination et par ambition cette ardeur. Une orgie nocturne, à la suite d'une mascarade, avait préludé au crime. Depuis cette époque fatale, le duc d'Orléans et la reine, unis de passion, de crime et d'intérêt, régnaient. Les grands vassaux, les oncles du roi, le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou, le duc de Bretagne, jaloux de ce règne qui leur enlevait l'exploitation du royaume, avaient entraîné dans leur cause le fils encore

enfant du roi. Dans ces jours de férocité, qui rappelaient l'ancienne Rome par les meurtres, la nouvelle Italie par les conjurations, toutes les intrigues se dénouaient par des assassinats. Le duc d'Orléans, appelé une nuit sous un faux prétexte, et sortant du palais de la reine, est renversé de son cheval et frappé de treize coups de poignard par vingt hommes inconnus, qui laissent son corps sanglant dans la rue à la porte de son hôtel. La rumeur publique accuse le duc de Bourgogne du crime, le jeune Dauphin d'acquiescement, ses partisans de complicité. La reine, qui perd à la fois son amour et sa force, jure de laver ses larmes dans le sang du meurtrier. Elle se ligue avec le connétable d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans assassiné, contre le duc de Bourgogne. Les Armagnacs, famille sanguinaire, proscrivent, massacrent, et sont proscrits et massacrés tour à tour dans Paris. Servant et dominant à la fois la reine, leur instrument et leur victime, ils s'alarment de l'ascendant d'un nouveau favori, le jeune Boisbourdon. Ils osent l'immoler aux pieds de la reine, pour régner seuls en son nom.

Désespérée de la mort, furieuse du crime,

humiliée du joug, Isabeau sacrifie ses ressentiments passés à sa haine présente. Elle conspire avec le duc de Bourgogne la perte et la mort des Armagnacs, et lui vend à la fois leur sang et son cœur, en échange de la vengeance qu'elle attend de lui. Le duc de Bourgogne rentre à la faveur de cette trame dans Paris, immole les Armagnacs, satisfait et assujettit la reine, prend la tutelle du roi, combat dans les provinces contre les restes du parti contraire, unis aux Anglais. Les Français ainsi déchirés en factions succombent à la bataille d'Azincourt, qui livre la patrie au roi d'Angleterre sur les cadavres de la noblesse française. Sept princes de la maison royale sont ensevelis sur ce champ de bataille. Le fils aîné du roi meurt de douleur ; son frère, du poison versé dans ses veines par les ennemis des Bourguignons. Le troisième fils du roi, maintenant Dauphin, devenu plus tard Charles VII, grandit dans cette alternative de mollesse et de proscriptions, qui rappellent Rome par le sang et les Gaules par la légèreté. Il s'essaye à gouverner avec les Armagnacs. Il affecte la lassitude de la guerre et la soif de la paix. Il décide avec peine le duc de Bourgogne à une entrevue,

prélude d'une réconciliation générale des princes et des partis, sur le pont de Montereau. Le duc, poursuivi par l'ombre de sa victime, le duc d'Orléans, hésite, et craint un piège dans son triomphe. On l'entraîne, il entre dans le pavillon de la conférence : il y tombe à l'instant sous la hache de Tanneguy du Châtel. Un cri d'horreur s'élève de toute la France, et surtout à Paris vendu aux Bourguignons. On accuse le Dauphin, innocent du crime des Armagnacs, qui avaient frappé seuls, pour prévenir la réconciliation des deux princes. Isabeau, qui accuse elle-même son fils, se fait enlever par les Bourguignons de la captivité où la retenaient les Armagnacs à Tours. Les Bourguignons et la reine se liguent avec les Anglais, maîtres de la moitié du royaume. Elle rentre avec eux dans Paris. sur les cadavres de deux mille Parisiens immolés à la vengeance de Montereau. Elle donne sa fille à Henri V, roi d'Angleterre. Les Parisiens, ivres de la popularité du nouveau duc de Bourgogne, proclament, à l'instigation de ce vassal, le roi d'Angleterre régent pendant la vie de Charles VI, et roi de France après la mort de l'insensé.

Le Dauphin, proscrit par ses oncles et par sa mère, erre de province en province, déclaré coupable d'un crime qu'il n'a pas commis. Le roi d'Angleterre vient prendre possession de la régence à Paris. Deux Frances, deux rois, deux régences, deux armées, deux gouvernements, deux nations, deux noblesses, deux justices sont face à face ; père, fils, mère, oncles, neveux, concitoyens, étrangers, se disputent le droit, le sol, le trône, les villes, les dépouilles, le sang de la nation. La mort enlève le roi d'Angleterre à Vincennes ; Charles VI le suit au tombeau, père de douze enfants d'Isabeau, et ne léguant le royaume qu'à l'étranger et à l'anarchie. Le duc de Bedford prend insolemment la régence au nom de l'Angleterre, poursuit la poignée de nobles qui veulent rester Français avec le Dauphin, les défait à la bataille de Verneuil, exile la reine, devenue un embarras de règne après avoir été un instrument d'usurpation ; il concentre les armées de l'Angleterre, de la France et de la Bourgogne autour d'Orléans, défendue par quelques milliers de partisans du Dauphin, et qui contient presque seule ce qui reste du royaume de France. Les

terres sont ravagées sur tout le territoire par le flux et le reflux de ces bandes tantôt amies, tantôt ennemies, et qui se chassent comme le flot le flot, en ravageant les moissons, en brûlant les villes, en dispersant, en pillant, en violant, en massacrant les populations. Pendant cet évanouissement de la patrie, le jeune Dauphin, tantôt réveillé par les cris du peuple, tantôt assoupi dans les plaisirs de son âge, s'enivrait d'amour pour Agnès Sorel au château de Loches. Cette maîtresse adorée d'un jeune roi sans royaume rougissait pour elle-même et pour lui d'un bonheur sans gloire. Ayant fait venir, une nuit, un devin dans le château pour interroger la fortune sur sa destinée en présence du Dauphin, le devin, pour flatter son cœur ou son ambition, lui prophétisa qu'elle serait un jour l'épouse du plus grand roi de la terre.

« S'il en doit être ainsi, » dit Agnès Sorel en se levant et en s'adressant au Dauphin, « il faut
« que je sorte, et que j'aïlle de ce pas épouser
« le roi d'Angleterre ; car, en la langueur qui
« vous enchaîne ici, je vois trop que vous ne
« serez pas longtemps le roi de France. » Le Dauphin versa des larmes de honte, surmonta

son amour et reprit la campagne. Seul prince peut-être en qui l'amour ait conseillé le devoir et réveillé la vertu. Ainsi, le roi cherchant en vain ses sujets dans son peuple, le peuple cherchant en vain son roi dans la monarchie, le Français cherchant en vain une patrie dans la France : tel était l'état de la nation, quand la Providence lui révéla son salut dans une enfant.

VII

Il y avait en ce temps-là à Domrémy, village de la haute Lorraine champenoise, sur le penchant boisé des Vosges, non loin de la petite ville de Vaucouleurs, une famille dont le nom était *d'Arc*. Le père de famille était un simple laboureur, mais un laboureur qui cultivait son propre héritage, et dont le toit, possédé et bâti par ses pères, devait appartenir à ses fils. Si l'on en juge par les mœurs et par les habitudes domestiques de la famille, il y avait dans cette maison de paysans le loisir et la piété que donne l'aisance, et cette noblesse de cœur et de front qu'on retrouve dans ceux qui cultivent la

terre paternelle plus que dans ceux qui travaillent dans l'atelier d'autrui, parce que la possession d'un coin de terre, quelque petit qu'il soit, conserve au paysan l'indépendance de l'âme, en lui faisant sentir qu'il tient son pain de Dieu. Le père s'appelait Jacques d'Arc ; la mère Isabelle *Romée*, surnom qu'on donnait dans ces contrées aux pèlerines qui étaient allées à Rome visiter les pieux tombeaux des martyrs.

Ils avaient trois enfants : deux fils, l'un nommé Jacques comme son père, l'autre Pierre d'Arc, et une seule fille venue au monde après ses frères, et qui portait le nom de Jeanne, bien que sa marraine lui eût donné aussi le nom de Sibylle.

Un soc de charrue, armoirie du laboureur, était grossièrement sculpté sur le linteau de pierre au-dessus de la porte de la chaumière.

Le père et les deux fils cultivaient les champs. Ils soignaient les attelages de leurs charrues, dans cette contrée où on laboure avec des chevaux aussi propres à la guerre qu'au sillon. La mère restait à la maison pour garder le seuil et surveiller le foyer. Elle était assez riche pour s'occuper seulement des soins do-

mestiques et intérieurs, sans tenir elle-même la faucille et sans se charger du fardeau des gerbes. Elle élevait sa fille dans la même condition de loisir qu'elle avait elle-même chez son mari. Bien que Jeanne, dans sa première enfance, jouât et s'égarât au bord des bois avec les petites filles du village, sa mère ne l'employa jamais comme bergère à garder les troupeaux. Elle ne savait ni lire ni écrire, et ne pouvait lui enseigner ce qu'elle ignorait ; mais elle l'entretenait de choses honnêtes et pieuses, qu'une mère de famille verse par tradition dans la mémoire de son enfant. Elle lui apprenait à coudre avec cette perfection qui est l'art domestique des jeunes filles depuis l'antiquité. Jeanne était devenue si habile dans ces travaux sédentaires de l'aiguille, qu'aucune matrone de Rouen, dit-elle elle-même, n'aurait pu rien lui remontrer de plus de ce métier où Rouen excellait alors. Elle filait aussi les toisons ou le chanvre à côté de sa mère. Elle recevait d'elle seule les instructions de l'Église. « Aucune fille de son âge et de sa condition, dit une de ses compagnes interrogée sur cette enfance, n'était tenue plus amoureusement dans la maison de ses pa-

« rents. Que de fois j'allai chez son père!
« Jeanne était une fille simple et douce. Elle
« aimait à aller à l'église et aux saints pèleri-
« nages. Elle s'occupait du ménage comme les
« autres filles. Elle se confessait souvent. Elle
« rougissait de honte honnête quand on la rail-
« lait sur sa piété et sur ce qu'elle aimait trop
« à prier dans les sanctuaires. Elle était aumô-
« nière et charitable. Elle soignait les enfants
« malades dans les chaumières voisines de la
« maison de sa mère. » Un pauvre laboureur
du pays disait à ses juges se souvenir d'avoir
été veillé ainsi par elle quand il était enfant.

VIII

« Gracieuse de visage , elle croissait leste et
« forte de ses membres. Dans ces temps où les
« femmes ne faisaient route qu'à cheval, elle
« allait, enfant, avec ses frères, conduire les
« poulains de son père dans le préau du châ-
« teau des Isles, où on les enfermait de peur
« des gens de guerre. Il est vraisemblable que
« c'est ainsi qu'elle se familiarisa avec les des-

« triers, que nulle main d'homme ne mania
« plus hardiment depuis. Elle raconte aussi
« qu'elle allait quelquefois avec les jeunes filles
« du village à la lisière des bois qui bordaient
« les champs, sous un grand chêne qu'on appe-
« lait dans le pays *l'arbre des Fées*; que sous
« ce chêne il y avait une fontaine; que son eau
« avait la renommée de guérir les fièvres et
« maladies; qu'elle en avait puisé comme les
« autres à cette intention; que les malades,
« après leur guérison, avaient l'habitude d'aller
« s'asseoir et se délasser sous son ombre; que
« les fleurs de mai croissaient autour de la
« source, et qu'en temps d'été elle les cueillait
« avec ses compagnes pour en tresser des cha-
« peaux à la statue de la Notre-Dame de Dom-
« rémy. La fille de sa marraine lui disait que
« les fées ou les dames apparaissaient par aven-
« ture en ce lieu, et qu'elle-même les avait
« vues. Quant à Jeanne, elle ne les avait jamais
« vues. Mais il est bien vrai que les jeunes filles
« suspendaient des chapelets de fleurs aux
« basses branches de l'arbre; qu'elle avait fait
« comme les autres; que quelquefois ses com-
« pagnes emportaient les bouquets en s'en

« allant, que d'autres fois elles les laissaient
« sur l'arbre; que, depuis le moment où elle
« avait conçu l'inspiration de délivrer la France,
« elle n'allait presque plus jamais s'ébattre ainsi
« sous le chêne des Fées; qu'elle peut y avoir
« dansé avant son âge de raison avec les en-
« fants, et surtout chanté; mais qu'elle ne
« croit pas y avoir dansé une seule fois depuis;
« qu'il y avait aussi, en face de la porte de son
« père, un autre bois voisin de sa maison, mais
« qu'il n'y avait pas là d'apparitions; qu'à
« l'époque où sa mission lui fut révélée, son
« père lui avait bien dit, en la grondant, que
« le bruit courait qu'elle avait pris ses inspira-
« tions sous l'arbre des Fées; qu'elle lui avait
« répondu que cela n'était pas; qu'un prophète
« du pays disait bien que du bois Chenu sor-
« tirait une jeune fille qui ferait des merveilles,
« mais qu'à cela même elle n'avait pas donné
« foi!... »

Ces souvenirs de son enfance lui complai-
saient à rappeler dans sa prison. Elle s'y récon-
fortait comme d'une fraîcheur de son matin;
et elle écrivait ainsi, sans le savoir, ces années
obscurcs de sa vie dans lesquelles on aime à

percer du regard, pour voir de quelle obscurité est sortie la gloire, et de quelle félicité le martyre.

Un de ces prophètes populaires qui sèment les rumeurs de l'avenir à tout vent, bien sûrs que la crédulité naturelle aux âges d'ignorance les recueillera, l'enchanteur Merlin, fameux dans les poèmes de l'Arioste, avait écrit que les calamités du royaume viendraient d'une femme dénaturée, et que le salut viendrait d'une jeune et chaste fille. Ce bruit remuait l'imagination du peuple dans ces provinces, et pouvait susciter dans l'esprit de chaque jeune vierge la pensée involontaire de réaliser en elle la prophétie.

La beauté méditative et recueillie de Jeanne, en attirant les yeux des jeunes hommes, intimidait la familiarité. Plusieurs cependant, charmés de sa grâce et de sa modestie, la demandèrent à ses parents. Elle s'obstinait à rester seule et libre, on ne sait par quel pressentiment qui lui disait sans doute qu'elle aurait à enfanter un jour, non une famille, mais un royaume. L'un de ses prétendants, plus passionné, osa réclamer son cœur comme un droit,

jurant en justice qu'elle lui avait promis sa foi de mariage. La pauvre fille honteuse, mais indignée, comparut à Toul devant les juges, et démentit par serment ce calomniateur par amour. Les juges reconnurent le subterfuge, et la renvoyèrent libre à la maison.

IX

Pendant que sa beauté charmait les yeux, le recueillement de sa physionomie, la méditation de ses traits, la solitude et le silence de sa vie étonnaient son père, sa mère et ses frères. Rien des langueurs de l'adolescence ne trahissait en elle son sexe : elle n'en avait que les formes et les attraits. Ni la nature ni le cœur ne parlaient en elle. Son âme, retirée dans ses yeux, semblait plutôt méditer que sentir. Pitoyable et tendre cependant, mais pitoyable et tendre d'une pitié et d'une tendresse qui embrassaient quelque chose de plus grand et de plus lointain que son horizon. Elle priait sans cesse, parlait peu, fuyait les compagnies de son âge. Elle se retirait ordinairement à l'écart, pour tra-

vailler à l'aiguille, dans une enceinte close, sous une haie derrière la maison, d'où l'on ne voyait que le firmament, la tour de l'église, le lointain des montagnes. Elle semblait écouter en elle des voix que le bruit extérieur aurait fait taire.

Elle n'avait encore que huit ans, que déjà tous ces signes de l'inspiration s'étaient manifestés en elle. Elle ressemblait en cela aux sibylles antiques, marquées dès l'enfance d'un sceau fatal de tristesse, de beauté et de solitude parmi les filles des hommes ; instruments d'inspiration réservés pour les oracles, et à qui tout autre emploi à leur âme était interdit. Elle aimait tout ce qui souffre, les animaux, ces intelligences douées d'amour pour nous, et privées de paroles pour nous le communiquer. Elle était, disent ses compagnes, miséricordieuse et douce pour les oiseaux. Elle les considérait comme des créatures condamnées par Dieu à vivre à côté de l'homme dans des limbes indécis, entre l'âme et la matière, et n'ayant de complet encore dans leur être que la douloureuse faculté de souffrir et d'aimer. Tout ce qui était mélancolique et infini dans les bruits de la nature, l'attirait et l'entraînait. « Elle se plaisait telle-

« ment au son des cloches, dit le chroniqueur,
« qu'elle promettait au sonneur des écheveaux
« de laine pour la quête d'automne, afin qu'il
« sonnât plus longtemps les *Angelus*. »

Mais elle s'apitoyait surtout sur le royaume de France et sur son jeune Dauphin, sans mère, sans pays et sans couronne. Les récits qu'elle entendait faire tous les jours par les moines, les soldats, les pèlerins et les mendiants, ces nouvelles des chaumières en ce temps-là, remplissaient son cœur de compassion pour ce gentil prince. Son image s'associait, dans l'esprit de la jeune fille, aux calamités de sa patrie. C'était en lui qu'elle la voyait périr, en lui qu'elle priait Dieu de la ressusciter. Son esprit était sans cesse tendu de cette rêverie et de cette tristesse. Faut-il s'étonner qu'une telle concentration de pensée dans une pauvre jeune fille ignorante et simple, ait produit enfin une véritable transposition de sens en elle, et qu'elle ait entendu à ses oreilles les voix intérieures qui parlaient sans cesse à son âme ? Il y a si près de l'âme aux sens dans notre être, que si les sens trompent et troublent l'esprit par leur exaltation et leur désordre, l'esprit, de son côté, trompe et

trouble facilement les sens. Ces visions et ces auditions merveilleuses, bien qu'elles puissent être illusions, ne sont pas mensonges pour ceux qui les éprouvent et qui les racontent. Merveilles sincères, elles sont phénomènes, quoiqu'elles ne soient pas prodiges. Il est difficile à l'homme, plus encore à la femme, quand ils sont préoccupés jusqu'à la passion d'une idée ou d'un doute, quand ils s'interrogent et qu'ils s'écoulent en dedans, de distinguer entre leur propre voix et les voix du ciel, et de se dire : « Ceci est de moi ; ceci est de Dieu. » Dans cet état, l'homme se rend à lui-même ses propres oracles, et il prend son inspiration pour divinité. Les plus sages des mortels s'y sont trompés comme les plus faibles des femmes. L'histoire est pleine de ces prodiges. L'Égérie de Numa, le *génie* familier de Socrate, n'étaient que l'inspiration écoutée à la place des dieux dans leur âme. Comment une pauvre bergère d'un village hanté par les fées, nourrie de ces révélations populaires par sa mère et par ses compagnes, aurait-elle douté de ce que Socrate et Platon consentaient à croire ? La candeur fut le piège de sa foi, son inspiration eut les vertiges de son âge, de son

sexe, de son époque, de sa crédulité. Elle crut à des voix, des visions, des prodiges; mais l'inspiration elle-même fut la merveille, et le patriotisme triomphant atteste du moins en elle la divinité du sentiment et la vérité du cœur.

X

Elle entendit longtemps ces voix avant d'en parler même à sa mère. Un éblouissement de ses yeux les lui faisait présager par une explosion de douce lumière qu'elle se figurait découler du ciel. Tantôt ces voix lui recommandaient la sagesse, la piété, la virginité; tantôt elles l'entretenaient des plaies de la France et des gémissements du pauvre peuple. Un jour, à midi, dans le jardin où elle était seule, sous l'ombre du mur de l'église, elle entendit distinctement une voix mâle qui l'appela par son nom, et qui lui dit : « Jeanne, lève toi; va au secours du « Dauphin, rends-lui son royaume de France ! »

L'éblouissement fut si céleste, la voix si distincte, et la sommation si impérative, qu'elle tomba sur ses genoux, et qu'elle répondit en

s'excusant : « Comment le ferais-je, puisque je
« ne suis qu'une pauvre fille, que je ne saurais
« ni chevaucher, ni conduire des hommes
« d'armes ? »

La voix ne se contente pas de ces excuses :
« Tu iras, dit-elle à Jeanne, trouver le seigneur
« de Beaudricourt, capitaine pour le roi à Vau-
« couleurs, et il te fera conduire au Dauphin.
« Ne crains rien ; sainte Catherine et sainte
« Marguerite viendront t'assister. »

A cette première vision, qui la fit trembler et pleurer d'angoisse, mais qu'elle garda encore comme un secret entre elle et les anges, d'autres succédèrent. Elle vit saint Michel armé de la lance, vêtu de rayons, vainqueur des monstres, tel qu'il était peint sur le tableau d'autel de son hameau. L'archange lui dépeignit les déchirements et les asservissements du royaume. Il lui demanda compassion pour son pays. Sainte Marguerite et sainte Catherine, figures divines et populaires dans ces contrées, se montrèrent dans les nues comme il lui avait été annoncé. Elles lui parlèrent avec des voix de femme, adoucies et attendries par l'éternelle béatitude. Des couronnes étaient sur leurs têtes ; des anges, pareils

à des dieux, leur faisaient cortège. C'était tout le poème du paradis entr'ouvert à ses yeux. Son âme, dans ce divin commerce, oubliait la rigueur de sa mission, et s'abîmait dans les délices de ces contemplations. Quand ces voix se taisaient, quand ces figures se retiraient, quand ce ciel se refermait, Jeanne se retrouvait baignée de pleurs. « Ah ! que j'aurais voulu, dit-elle elle-même, que ces anges m'eussent emportée avec eux !... » Mais sa mission terrible ne le voulait pas ainsi. Elle ne devait être emportée où elle aspirait que sur les ailes de flamme de son bûcher.

XI

Ces entretiens, ces sommations, ces délices, ces angoisses, ces délais, durèrent plusieurs années. Elle avait fini par les confesser à sa mère. Le père et les frères en étaient instruits. La rumeur en courait dans la contrée. Sujet de merveille pour les simples, de doute pour les sages, de sarcasmes pour les méchants, de rumeurs pour tous.

En ce même temps la même idée et les mêmes

visions travaillaient, en d'autres pays, d'autres filles et d'autres femmes. Quand le peuple n'espère plus des hommes pour son soulagement, il se tourne aux miracles. Il y avait contagion de merveilles et de révélations. Une femme du Berry, nommée Catherine, voyait des dames blanches, à robes d'or, qui lui ordonnaient « d'aller par les villes demander des subsides et des hommes d'armes pour le Dauphin. Il fallait que le Dauphin lui donnât des écuyers et des trompettes pour proclamer partout qu'on lui devait apporter les trésors enfouis, et qu'elle saurait bien les découvrir. » Ainsi, quand un miasme est dans l'air, tout le monde le respire. La pitié de la France, la tendresse pour le Dauphin, la haine contre les Bourguignons, l'horreur de la domination étrangère, fanatisaient les femmes. Toutes entendaient le cri de la terre, quelques-unes les voix d'en haut. De plus, les poètes, les romanciers et les conteurs ambulants du moyen âge avaient habitué les imaginations aux rôles belliqueux joués par des femmes, ainsi qu'on les retrouve dans le *Tasse* et dans *Arioste*. Elles suivaient leurs amants aux croisades, leur servaient de pages ou d'écuyers,

revêtaient l'armure, maniaient le coursier, versaient leur sang pour leur Dieu, pour leur patrie, ou pour leur amour. Ces déguisements de la femme sous la cuirasse donnaient aux guerres, même civiles, le caractère de chevalerie, les aventures touchantes et le merveilleux romanesque qui faisaient songer les enfants, et qui devaient produire de fréquentes imitations. Il se rencontre toujours un être d'exception pour réaliser ce qui est imaginé par tous. L'idée d'une jeune fille conduisant les armées au combat, couronnant son jeune roi et délivrant son pays, était née de la Bible et du fabliau à la fois. C'était la poésie des veillées de village. Jeanne d'Arc en fit la religion de la patrie.

XII

Son père, homme d'âge et austère, entendit avec peine ces bruits de visions et de merveilles sous son toit de paysan. Il ne croyait point sa famille digne de ces faveurs dangereuses du ciel, et de ces visites d'anges et de saintes qui faisaient causer ses voisins. Toute relation avec les esprits

lui était suspecte, à une époque surtout où la crédulité superstitieuse attribuait tant de choses aux mauvais esprits, et où l'exorcisme et le bûcher punissaient de feu tout commerce avec le monde invisible. Il attribuait ces mélancolies et ces illusions de sa fille à des désordres de santé. Il désirait la marier, afin que l'amour d'un époux et des enfants apaisât son âme, et que les distractions de la mère de famille fissent évaporer ces imaginations de l'enfant. Il poussa quelquefois l'incrédulité jusqu'à la rudesse, et dit à Jeanne que, « s'il apprenait qu'elle donnât
« créance à ses prétendus entretiens avec les
« esprits tentateurs, et qu'elle se mêlât aux
« hommes de guerre, il aimerait mieux qu'elle
« fût noyée par ses frères, ou qu'il la noierait
« lui-même de ses propres mains. »

XIII

Ce déplaisir de sa mère et ces menaces même de son père n'étouffaient ni les visions ni les voix. Obéissante en toute autre chose, Jeanne désirait obéir même en ceci : mais l'inspiration

était plus obstinée que la volonté. Le ciel devait être obéi avant les hommes, et le prodige était pour elle plus impérieux que la nature. Elle gémissait de désobéir, et suppliait Dieu de lui épargner ces efforts qui déchiraient son cœur. Elle espérait bien obtenir plus tard le congé et le pardon de ses parents, comme, en effet, ils lui pardonnèrent quand sa gloire eut justifié à leurs yeux sa désobéissance. L'inspiration est comme le génie : on ne le couronne qu'après l'avoir combattu.

XIV

Mais il y avait à côté de Jeanne un homme de son sang, ou plus simple, ou plus tendre, ou plus enthousiaste de nature que son père, dans le sein de qui la pauvre inspirée trouvait créance, ou du moins pitié. C'était son oncle, dont l'histoire aurait dû conserver la figure et le nom, car il fut le premier croyant à sa nièce et le premier complice de son génie. Ces seconds pères, dans les familles, sont souvent plus tendres et plus paternels que les pères véritables ;

et ils ont plus de faiblesses pour les enfants de la maison, parce qu'ils se défient moins de leur amour, et qu'ils aiment par choix et non par devoir. Tel paraît avoir été l'oncle de Jeanne, le père de prédilection, le consolateur, le confident, puis enfin l'intermédiaire séduit par son cœur entre sa nièce et le ciel.

Pour soustraire Jeanne aux obsessions et aux reproches de son père et de ses frères, l'oncle la prit quelque temps chez lui, sous prétexte de soigner sa femme alitée. Jeanne profita de ce court séjour loin des yeux de ses parents pour obéir à ce qui lui commandait dans l'âme. Elle pria son oncle d'aller à Vaucouleurs, ville de guerre, voisine de Domrémy, et de réclamer l'intervention du sire de Baudricourt, commandant de la ville, pour qu'elle pût accomplir sa mission.

L'oncle, séduit par sa nièce et sans doute poussé par sa femme, se rendit avec simplicité à leurs désirs. Il alla à Vaucouleurs, et rendit au sire de Baudricourt le message dont il s'était complaisamment chargé. L'homme de guerre écouta avec une indulgente dérision le paysan. Il semblait qu'il n'y avait qu'à sourire, en effet,

de la démenée d'une paysanne de dix-sept ans s'offrant à accomplir pour le Dauphin et pour le royaume ce que des milliers de chevaliers, de politiques et d'hommes d'armes ne pouvaient faire par la force du génie et des bras. « Vous
« n'avez autre chose à faire, dit Baudricourt
« au messager de miracles en le congédiant,
« que de renvoyer votre nièce, bien souffletée,
« chez son père. »

L'oncle revint, convaincu sans doute par l'incrédulité de Baudricourt, et résolu d'enlever pour jamais cette illusion de l'esprit des femmes. Mais Jeanne avait tant d'empire sur lui, et la conviction la rendait si éloquente, qu'elle reconquit promptement la foi perdue de son oncle, et qu'elle lui persuada de la mener lui-même à Vaucouleurs, à l'insu de ses parents. Elle sentait bien que c'était le pas décisif, et qu'une fois hors du village, elle n'y rentrerait jamais. Elle fit confidence de son départ à une jeune fille qu'elle aimait tendrement, nommée Mangète, et elle pria avec elle, en la recommandant à Dieu. Elle cacha son dessein à celle qu'elle aimait encore davantage, et qui s'appelait Hau-mette. « Craignant, dit-elle après, de ne pou-

« voir vaincre sa douleur de la quitter si elle
« lui disait adieu, elle pleura beaucoup en se-
« cret, et vainquit ses larmes. »

XV

Vêtue d'une robe de drap rouge, selon le costume des paysannes de la contrée, Jeanne partit à pied avec son oncle. Arrivée à Vaucouleurs, elle reçut l'hospitalité chez la femme d'un charron, cousin de sa mère. Baudricourt, vaincu par l'insistance de l'oncle et par l'obstination de la nièce, consentit à la recevoir, non par crédulité, mais par lassitude. Il fut ému de la beauté de cette jeune paysanne, que son chevalier Daulon dépeint en ces termes vers cette époque : « Elle était jeune fille, belle et bien
« formée, » dit-il en décrivant chastement jusqu'aux grâces de la femme.

Baudricourt l'ayant interrogée, Jeanne lui dit avec un accent de fermeté modeste qui prenait son autorité non en elle-même, mais dans ce qui lui avait été inspiré d'en haut : « Je viens
« à vous au nom de Dieu, mon Seigneur, afin

« que vous mandiez au Dauphin de se bien
« tenir où il est, de ne point offrir de bataille
« aux ennemis en ce moment, parce que Dieu
« lui donnera secours dans la mi-carême. Le
« royaume, ajouta-t-elle, ne lui appartient pas,
« mais à Dieu, son Seigneur. Toutefois il lui
« destine le royaume ; malgré les ennemis, il
« sera roi, et c'est moi qui le mènerai sacrer à
« Reims ! »

Baudricourt la congédia pour réfléchir, craignant sans doute de trop mépriser ou de trop croire dans un temps où l'incrédulité pouvait lui être imputée à faute par la voix publique autant que la croyance. Il en référa prudemment au clergé, juge en matière surnaturelle. Il consulta le curé de Vaucouleurs ; ils allèrent ensemble avec solennité visiter la jeune paysanne chez sa cousine, la femme du charron. Le curé, pour être prêt à toute occurrence, avait revêtu ses habits sacerdotaux, armure contre l'esprit tentateur. Il exorcisa Jeanne, au cas où elle serait obsédée d'un démon, et la somma de se retirer si elle était en commerce avec Satan. Mais les démons de Jeanne n'étaient que sa piété et son génie. Elle subit l'épreuve sans

donner aucun scandale au prêtre et à l'homme de guerre ; ils se retirèrent indécis et édifiés.

XVI

Le bruit de cette visite du gouverneur et du prêtre chez la femme du charron étonna et édifia la petite ville. Le peuple de toute condition et les femmes surtout s'y portèrent. La mission de Jeanne devint la foi de quelques-uns, l'entretien de tous. Le bruit avait trop éclaté pour qu'il fût loisible maintenant à Baudricourt de l'étouffer. L'opinion l'accusait déjà d'indifférence ou de mollesse. « Négliger un tel secours du ciel, « n'était-ce pas trahir le Dauphin et la France ? » Un gentilhomme des environs, étant venu voir Jeanne comme les autres, lui dit, en manière d'accusation contre Baudricourt : « Eh bien ! « ma mie, il faudra donc que le roi soit chassé, « et que nous devenions Anglais ? »

Jeanne mêla ses plaintes à celles du gentilhomme et du peuple, mais elle parut moins se lamenter sur elle-même que sur la France ; et, se rassurant ensuite sur la promesse qu'elle avait

entendue d'en haut : « Cependant, dit-elle, il
« faudra bien qu'avant la mi-carême on me
« conduise au Dauphin, dussé-je, pour y aller,
« user mes jambes jusqu'aux genoux. Car per-
« sonne au monde, ni rois, ni ducs, ni filles du
« roi d'Écosse, ne peuvent reprendre le royaume
« de France ; et il n'y a pour lui d'autres se-
« cours que moi-même, quoique j'aimasse mieux,
« ajouta-t-elle avec tristesse, rester à filer près
« de ma pauvre mère !... Car je sais bien que
« batailler n'est pas mon ouvrage ; mais il faut
« que j'aïlle et que je fasse ce qui m'est com-
« mandé, car mon Seigneur le veut... »

On lui demanda : « Et qui est votre Sei-
gneur ? » — Elle répondit : « C'est Dieu ! »

Deux chevaliers présents s'émurent, l'un
jeune, l'autre vieux. Ils lui promirent sur leur
foi, la main dans sa main, qu'avec l'aide de
Dieu ils lui feraient parler au roi.

XVII

Pendant ces délais, qui semblaient comman-
dés par le respect même pour le Dauphin, Bau-

dricourt conduisit Jeanne au duc de Lorraine, de qui il relevait à Vaucouleurs, afin de décharger sa responsabilité et de prendre ses ordres.

Le duc vit Jeanne, et l'interrogea sur une maladie dont il était en ce moment affligé. Elle ne lui parla que de guérir son âme en se réconciliant avec la duchesse, dont il était séparé. Baudricourt la ramena à Vaucouleurs.

Pendant le voyage et le séjour de Jeanne chez le duc de Lorraine, le Dauphin lui-même avait été avisé par lettres de la merveille de Domrémy. Quelques-uns pensent que Baudricourt avait voulu prendre, avant toute résolution, les ordres du Dauphin et de sa belle-mère la reine Yolande d'Anjou, et que le Dauphin, la reine Yolande et le duc de Lorraine se concerteraient avec Baudricourt pour faire profiter à leur cause l'apparition d'une jeune, belle et pieuse fille, digne de protection divine pour les peuples, d'enthousiasme pour l'armée, de délivrance pour le royaume. Cette opinion n'a rien que de vraisemblable, et la politique d'une pareille foi n'en exclut pas la sincérité dans un siècle où les cours et les camps partageaient toutes les croyances

du peuple. Les préparatifs pour le voyage et pour la réception de Jeanne à la cour, et les respects du Dauphin et de la reine Yolande pour elle à son arrivée, montrèrent assez qu'on attendait le prodige et qu'on désirait le faire éclater.

XVIII

Les habitants de Vaucouleurs achetèrent à Jeanne un cheval du prix de seize francs, et des habits d'homme de guerre pour protéger sa personne autant que pour manifester sa mission guerrière. Baudricourt lui donna une épée. Le bruit de son départ pour l'armée s'étant répandu jusqu'à Domrémy, son père, sa mère, ses frères accoururent pour la retenir et la reprendre. Elle pleura avec eux, mais ses larmes, amollissant son cœur, ne purent amollir sa résolution.

Elle partit, en compagnie de deux gentils-hommes et de quelques cavaliers de leur suite, pour Chinon, où était le Dauphin. Son escorte lui fit traverser rapidement les provinces où dominaient les Anglais et les Bourguignons,

dans la crainte que leur dépôt ne leur fût enlevé. Indécis d'abord sur la nature des inspirations de la jeune fille, tantôt ils la vénéraient comme une sainte, tantôt ils s'en éloignaient comme d'une sorcière possédée d'un mauvais génie. Quelques-uns même délibérèrent secrètement s'ils ne s'en déferaient pas en route en la précipitant dans quelque torrent des montagnes, et en attribuant sa disparition à un enlèvement du démon. Souvent près d'exécuter leur complot, ils furent retenus comme par une main divine. La jeunesse, la beauté, l'innocence et la sainte candeur de la jeune fille furent sans doute le charme surnaturel qui fléchit leurs cœurs et leurs bras. Partis incrédules, ils arrivèrent convaincus.

XIX

La cour errante était au château de Chinon, près de Tours. On y attendait l'inspirée de Vaucouleurs dans des sentiments divers. Les conseillers réputés les plus sages déconseillaient le Dauphin d'accueillir et d'écouter une enfant

qui, si elle n'était pas un instrument de l'ange de ténèbres, était au moins la messagère de sa propre illusion. D'autres, plus crédules ou plus légers, poussaient le Dauphin à consulter du moins cet oracle. La reine Yolande et les favorites étaient fières que le salut vînt d'une femme. Faciles à croire, portées à séduire et à être séduites, elles sentaient que les moyens humains de relever la cause du roi étaient épuisés, et qu'un ressort surnaturel, vrai ou supposé, pouvait seul rendre l'enthousiasme avec l'espérance aux soldats et aux peuples. « C'était peut-être « Dieu qui suscitait ce secours. » Politique ou crédulité, tout était bon pour une cause vaincue et désespérée.

Le Dauphin, flottant, comme la jeunesse, de l'amour à la gloire, et des conseils graves aux conseils féminins, était à une de ces crises d'affaissement moral où l'on est enclin à tout croire, parce qu'on n'a plus rien à attendre.

XX

Jeanne arriva à Chinon dans ces circonstances. On la logea dans le voisinage, au châ-

teau du sire de Gaucourt. Visitée par les dames et par les seigneurs de la suite du roi, sa simplicité ramena les uns, édifia les autres. Les chevaliers qui tenaient pour le roi dans Orléans avaient trop besoin d'un miracle pour hésiter à croire à sa mission. Ils envoyèrent quelques-uns des leurs implorer et encourager leur future libératrice. Le Dauphin, à leur instigation, consentit enfin à la recevoir ; mais, dès le premier jour, il voulut l'éprouver.

L'humble paysanne de Domrémy fut introduite, dans son costume de bergère, devant cette cour d'hommes d'armes, de conseillers, de courtisans et de reines. Le Dauphin, vêtu avec une simplicité affectée, et confondu dans les groupes de ses chevaliers richement armés, laissa à dessein la jeune fille dans le doute sur celui d'entre tous qui était son souverain. « Si
« Dieu l'inspire véritablement, se dit-il, il la
« mènera à celui qui a seul dans ses veines
« le sang royal ; si c'est le démon, il la mènera
« au plus apparent d'entre mes hommes d'ar-
« mes. »

Jeanne s'avança en effet, confuse, éblouie, et comme indécise entre cette foule, mais cher-

chant d'un regard timide, parmi tous, le seul vers lequel elle était envoyée. Elle le reconnut sans interroger personne ; et, se dirigeant modestement, mais sans hésitation, vers lui, elle tomba à genoux devant le jeune roi. — « Ce n'est pas moi qui suis le roi, » lui dit le prince, en cherchant à la jeter dans le doute. Mais Jeanne, que son cœur illuminait, insistant avec plus de force : « Par mon Dieu, gentil prince, « c'est vous, dit-elle, et non un autre ! » Puis, d'une voix plus haute et plus solennelle : « Très-
« noble seigneur, Dauphin, poursuivit Jeanne,
« le Roi des cieux vous mande par moi que
« vous serez sacré et couronné dans la ville de
« Reims, et son lieutenant au royaume de
« France ! »

A ce signe, la cour s'émerveilla, et le Dauphin s'émut d'admiration pour la belle fille. Toutefois il voulut un autre signe plus difficile et plus secret ; et, l'entraînant à l'écart de sa cour dans une embrasure de fenêtre, il s'entretint à voix basse avec elle sur un mystère de son âme qui travaillait sa conscience, et qui lui inspirait secrètement des doutes sur son droit au trône. Ce mystère n'avait jamais été révélé par lui à per-

sonne. Il était de nature à faire rougir sa mère, et à détacher de son front la couronne. La conduite d'Isabeau de Bavière le laissait incertain s'il était véritablement le fils de Charles VI. La réponse inspirée de Jeanne, bien qu'elle ne fût pas entendue des assistants, répandit visiblement la sécurité et la joie sur le visage du Dauphin. Souvent, et récemment encore, il s'était renfermé dans son oratoire, priant Dieu avec larmes que, s'il était en effet le légitime héritier du royaume, la Providence voulût le lui confirmer, et défendre son héritage pour lui, ou du moins lui éviter la mort, et lui assurer asile parmi les Espagnols ou les Écossais, ses seuls amis. « Je te dis, de la part de Dieu, lui répète « Jeanne à voix plus haute, en le saluant, « que tu es vrai fils de roi, et héritier de la « France! »

XXI

Cet entretien avec le roi, la faveur des princesses, les instances des envoyés de l'armée d'Orléans, la rumeur populaire, plus prête à se passionner pour le merveilleux que pour le pos-

sible, l'aventure d'un homme d'armes incrédule, qui, ayant blasphémé Jeanne sur un pont, fut noyé peu après dans la Loire; la politique enfin, qui prolongeait ou qui simulait une foi utile à ses desseins, tout concourait à créer autour de l'étrangère un fanatisme de respect et d'espérance qui faisait du moindre doute une impiété.

Le bâtard d'Orléans, le fameux *Dunois*, l'appelait, par des messagers réitérés, à Orléans, pour retremper l'âme de ses soldats. Le duc d'Alençon, prince chevaleresque et courtois, accourait au bruit du prodige, et embrassait, avec la chaleur de la jeunesse et de l'enthousiasme, la cause de l'inspirée. Les courtisans se pressaient autour d'elle, au château du Cou-dray : les uns lui présentaient des chevaux de bataille ; les autres l'exerçaient à se tenir en selle, à manier le coursier, à rompre des lances, tous ravis de la hardiesse, de la grâce et de la force qu'elle montrait dans ces exercices de la guerre, comme si l'âme d'un héros se fût trompée d'enveloppe en animant cette vierge de dix-sept ans de la passion des armes et de l'intrépidité des combats.

Le Dauphin pourtant hésitait encore à condescendre aux inspirations de la jeune fille, retenu par son chancelier, qui craignait la dérision des Anglais, si la France confiait son épée à une main qui n'avait tenu que la quenouille. Le chancelier redoutait aussi le clergé, qui pouvait attribuer au sortilège l'inspiration, et s'offenser d'une foi qu'il n'aurait pas autorisée dans le peuple. Le roi jugea sagement qu'il fallait envoyer préalablement Jeanne à Poitiers, pour la soumettre à l'examen de l'université et du parlement. Ces deux oracles du temps, chassés de Paris, siégeaient alors dans cette province. « Je vois bien, s'écria Jeanne, que j'aurai « de rudes épreuves à Poitiers, où l'on me « mène ; mais Dieu m'assistera : allons-y donc « avec confiance. »

XXII

Interrogée avec bonté, mais avec scrupule, par les docteurs, elle les confondit tous par sa foi en elle-même autant que par sa patience et par sa douceur. L'un d'eux lui dit : « Mais si

« Dieu a résolu de sauver la France, il n'a pas
« besoin de gens d'armes. — Eh ! mon Dieu,
« répondit-elle les gens d'armes batailleront, et
« Dieu donnera victoire. »

Un autre lui dit : « Si vous ne donnez point
« d'autre preuve de la vérité de vos paroles, le
« roi ne vous prêtera point de soldats pour les
« mettre en péril. — Par mon Dieu ! répliqua
« Jeanne, ce n'est pas à Poitiers que j'ai été
« envoyée pour donner des signes ; mais con-
« duisez-moi à Orléans, avec si peu d'hommes
« que vous voudrez, et je vous en donnerai. Le
« signe que je dois donner, c'est de faire lever
« le siège d'Orléans ! »

Et comme les docteurs lui citaient des textes
et des livres qui défendaient de croire légè-
rement à ces révélations : « Cela est vrai, répon-
« dit-elle ; mais il y a plus de choses écrites au
« livre de Dieu qu'en ceux des hommes. »

Enfin, les évêques déclarèrent que rien n'était
impossible à Dieu, et que la Bible était pleine de
mystères et d'exemples qui pouvaient autoriser
une humble femme à combattre sous des habits
d'homme pour la délivrance de son peuple. La
reine Yolande de Sicile, belle-mère du Dau-

phin, et les dames les plus vénérées de la cour, attestèrent la pureté de vie et la virginité de la prophétesse. On n'hésita plus à lui confier l'armée qui devait, sous le duc d'Alençon, son plus zélé croyant, aller secourir Orléans.

XXIII

On lui forgea une armure légère et blanche de couleur, en signe de la candeur de l'héroïne. Elle réclama une longue épée rouillée, marquée de cinq croix, qu'elle déclara être enfouie dans la chapelle d'une église voisine de Chinon, et qu'on y trouva. On lui remit en main un étendard blanc aussi, semé de fleurs de lis, fleurs héraldiques de la France. Elle chevaucha ainsi, suivie d'un vieux et brave chevalier, son protecteur, nommé Daulon; de deux jeunes enfants, ses pages; de deux hérauts d'armes, d'un chapelain, d'une suite nombreuse de serviteurs, et d'une foule de peuple qui bénissait d'avance, en elle, le miracle et le salut.

Elle fut reçue triomphalement à Blois par les chefs de l'armée, rassemblés pour la voir et pour

obéir à ses inspirations divines : le maréchal de Boussac, Dunois, Lahire, Saintrailles, tous avertis par le chancelier de respecter, dans cette fille, la mission de Dieu et la volonté du roi. Mais le fanatisme passionné du peuple pour la vierge guerrière de Domrémy imposait à l'armée plus encore que l'ordre du Dauphin. Servante de Dieu autant que du trône, Jeanne commença par réformer les désordres de mœurs et les scandales de l'armée. On jeta aux flammes les cartes, les dés, les instruments de sorcellerie et de jeux de toutes sortes dans le camp et dans la ville. Des prédicateurs populaires s'attachèrent aux pas de Jeanne, et prêchèrent les femmes et les soldats. L'un d'eux s'exalta d'un tel fanatisme, et remua tellement le peuple en tribun plus qu'en prêtre, que le pape le fit saisir par l'inquisition, et brûler vif comme fauteur d'hérésie.

Un autre, le frère Richard, moine de l'ordre des Cordeliers, entraînait de telles multitudes par sa parole, que des milliers d'hommes et d'enfants couchaient sur la terre nue, autour de la tribune en plein air, la veille de ses prédications. Le vent de l'Esprit soufflait comme une

tempête sur les âmes. La religion, le patriotisme et la guerre agitaient les foules. L'humble Jeanne suivait à pied, dans les rues de Blois, les prédicateurs. Mais son humilité même la désignait à la passion de la multitude. Le cordelier couvrait de jaloux ombrages contre elle, tout en affectant de partager le fanatisme de l'armée. Tout était préparé dans les choses et dans les esprits pour les miracles, l'envie même, et le supplice après le triomphe.

L'armée, purifiée par les réformes et par la discipline introduites par Jeanne, se recrutait de nombreuses compagnies d'hommes d'armes, accourant de toutes les provinces au bruit du prodige. L'étendard de la vierge de Domrémy était véritablement l'oriflamme de la France.

XXIV

Les chefs, pressés de profiter de cet enthousiasme, ébranlèrent leurs troupes. Jeanne, consultée par eux, voulait que, sans considération du nombre et de l'assiette des Anglais, on marchât droit à Orléans par la route la plus courte,

celle de la Beauce. Les généraux feignirent d'y consentir ; mais ils la trompèrent pour le salut des troupes, et lui firent traverser la Loire pour s'avancer à l'abri du fleuve par les bois et les marais de la Sologne. Le chapelain de Jeanne marchait en tête de l'armée, portant sa bannière et chantant des hymnes. La marche ressemblait à une procession où le prêtre guide les soldats.

Jeanne arriva le troisième jour en face d'Orléans. En voyant le fleuve entre elle et l'armée, elle s'indigna d'avoir été trompée par les généraux, et voulait qu'on attaquât sur l'heure les fortifications des Anglais, interposées entre l'armée et la ville. On endormit son impatience.

Dunois, qui avait le commandement général de l'armée de secours et de l'armée d'Orléans, s'élança dans une frêle barque, en apercevant la Pucelle du haut des remparts. Quand il eut pris terre au pied de son cheval : « Est-ce vous, lui dit-elle, qui êtes le bâtard d'Orléans ? — Oui, dit Dunois, et bien réjoui de votre venue ! » Mais elle, d'une voix de doux reproche : « C'est donc vous qui avez conseillé de prendre la route éloignée de l'ennemi par la Sologne ?

« — C'est le conseil des plus vieux et sages capitaines, dit Dunois. — Le conseil de Dieu, monseigneur, répliqua Jeanne, est meilleur que les vôtres. Vous avez cru me tromper, et vous vous êtes trompé vous-même. Ne craignez rien ; Dieu me fait ma route, et c'est pour cela que je suis née. Je vous amène le meilleur secours que reçut jamais chevalier ou cité, le secours de Dieu !... »

En ce moment, le vent qui soulevait les flots de la Loire en sens contraire de son cours, et qui empêchait les barques chargées de vivres et d'armes d'aborder au port d'Orléans, changea tout à coup comme par miracle, et la ville fut ravitaillée malgré les Anglais.

Le lendemain, ayant congédié l'armée du roi, qui n'avait pour mission que d'escorter le convoi jusqu'aux portes, et qui devait retourner défendre la plaine, Jeanne entra dans Orléans à la tête de deux cents lances seulement, suivie du brave chevalier Lahire et de Dunois. Montée sur une haquenée blanche, élevant son étendard dans la main droite, revêtue de sa légère armure qui étincelait aux yeux d'un doux éclat, elle était à la fois, pour les habitants de la ville et

pour les soldats, l'ange de la guerre et de la paix. Les prêtres, le peuple, les femmes, les enfants, se précipitaient sous les pieds de son cheval, pour toucher seulement ses éperons, croyant qu'une vertu divine émanait de cette envoyée de Dieu. Elle se fit conduire à l'église, où l'on chanta le *Te Deum* de reconnaissance pour la ville secourue. Mais le secours qui réconfortait le plus le peuple était le secours surnaturel qu'il croyait voir et posséder dans la prophétesse.

Jeanne fut conduite de la cathédrale dans la maison de la femme la mieux famée de la ville, pour que sa vertu fût à l'abri des mauvais discours, et que sa bonne renommée restât intacte au milieu des camps. On lui avait préparé un festin. Mais elle n'accepta qu'un peu de pain et de vin, en humilité et en mémoire de la table frugale de son père.

XXV

Elle dicta de là une lettre aux Anglais, qu'elle avait réfléchi dans la route. Cette lettre était toute semblable, par ses apostrophes et par son

accent, aux sommations que les héros d'Homère s'adressaient, avant de combattre, du haut des murs ou sur le champ de bataille. « Roi d'Angleterre, disait-elle, et vous, duc de Bedford, qui vous dites régent de France; et vous, Guillaume, comte de Suffolk; Jean Talbot, et vous, Thomas Scales, qui vous prétendez lieutenant du duc de Bedford, obéissez au Roi du ciel, rendez les clefs du royaume à la pucelle envoyée de Dieu! Et vous, archers et hommes d'armes qui êtes devant Orléans, allez-vous-en, de par Dieu, en votre pays!... Roi d'Angleterre, si ainsi ne faites, je suis chef de guerre, et en quelque lieu que je vous atteigne, ainsi moi-même le ferai!... Et croyez fermement que le Roi du ciel enverra plus de force à moi que vous ne sauriez en mener dans tous vos assauts. »

Elle les conviait ensuite à la paix, et leur promettait sûreté et bon accueil s'ils voulaient venir traiter avec elle dans Orléans.

Le rire, la dérision et les railleries cyniques des assiégeants furent la seule réponse à cette lettre de Jeanne. Ils l'appelèrent ribaude et gardeuse de vaches. Ils retinrent déloyalement

prisonnier son héraut d'armes. Elle en envoya un second à Talbot, pour lui offrir le combat en champ clos sous les remparts de la ville. « Si je suis vaincue, disait-elle à Talbot, vous me ferez brûler sur un bûcher ; si je suis victorieuse, vous lèverez le siège. » Talbot ne répondit que par le silence du dédain. Il se serait cru déshonoré d'accepter le défi d'une enfant et d'une fille.

XXVI

Jeanne, appelée au conseil des généraux qui commandaient les troupes par respect pour la volonté du roi et pour la superstition du peuple, montra la même impatience de combattre et la même confiance dans l'assistance qu'elle portait en elle. Dunois affectait de lui céder en toute chose, même contre son propre sentiment, sachant qu'en lui cédant il satisfaisait le peuple et il enflammait le soldat. Chef aussi politique que guerrier, le bâtard, s'il ne croyait qu'à demi aux révélations, croyait à l'enthousiasme. La grâce et la foi de Jeanne le séduisaient lui-

même. Il s'entendait merveilleusement avec elle, l'éclairant de ses avis dans les conseils, s'allumant de son héroïsme dans l'action.

Le sire de Gamaches, vieux soldat, témoin des condescendances de Dunois et de Lahire pour les témérités de la jeune fille, s'indigna, dès le premier jour, de ce qu'on préférait les révélations d'une paysanne à l'expérience d'un chef consommé tel que lui. « Puisqu'on écoute
« ici, s'écria-t-il, l'avis d'une aventurière de
« basse condition, de préférence à celui d'un
« chevalier tel que moi, je ne contesterai pas
« davantage. Ce sera mon épée qui parlera en
« temps et lieu, et peut-être y périrai-je ; mais
« mon honneur me défend, ainsi que l'intérêt
« du roi, d'obéir à telles folies. Je défais ma
« bannière, et je ne suis plus désormais qu'un
« simple écuyer. J'aime mieux avoir pour chef
« un noble homme, qu'une fille qui a peut-être
« été, avant, je ne sais quoi ! » Puis, pliant sa
bannière, il la remit à Dunois.

Jeanne ne respirait que la guerre, et tout retard dans la délivrance du pays par les armes lui semblait un doute de la parole divine et une offense à la foi. Elle monta à cheval le jour

même, pour escorter un détachement qui allait chercher à Blois des renforts ; et au retour, lançant seule son cheval sur le rempart d'une des forteresses dont les Anglais avaient entouré la ville, et élevant la voix pour se faire entendre d'eux, elle les somma d'évacuer leurs bastilles.

Deux chevaliers anglais, Granville et Gladesdale, célèbres par leur bravoure et par le mal qu'ils avaient fait aux gens d'Orléans, lui répondirent par des injures et par des mépris, la renvoyant à ses quenouilles et à ses troupeaux. « Vous mentez, leur répliqua Jeanne. « Avant peu vous sortirez d'ici ; beaucoup des « vôtres y seront tués, mais vous-mêmes vous « ne le verrez pas ! » leur prophétisant ainsi leur défaite et leur mort.

XXVII

Le second renfort, ramené de Blois par Dunois lui-même, entra dans la ville sans avoir été attaqué.

Dunois vint remercier Jeanne du bon avis qui

l'avait inspiré. Il lui annonça l'arrivée prochaine d'une armée anglaise qui venait compléter le blocus. « Bâtard ! bâtard ! lui dit Jeanne, je te
« commande, aussitôt que cette armée paraîtra
« en campagne, de me le dire ; car si elle se
« montre sans que je lui livre bataille, je te
« ferai trancher la tête, » ajouta-t-elle par forme d'enjouement. Dunois lui promit de l'avertir.

A peu de jours de là, comme elle était sur son lit au milieu du jour, se reposant des fatigues qu'elle avait prises le matin à rétablir l'ordre, la piété et les bonnes mœurs parmi les gens de guerre, un souci surnaturel l'empêcha de dormir. Tout à coup, se levant sur son séant, elle appela son écuyer, le vieux sire de Daulon. « Armez-moi ! lui dit-elle. Le cœur me
« dit d'aller combattre les Anglais, mais il ne
« me dit pas si c'est contre leurs forts ou contre
« leur armée. »

Pendant que le chevalier lui revêtait son armure, une grande rumeur s'éleva dans les rues. Le peuple croyait qu'on égorgeait les Français aux portes. « Mon Dieu ! dit Jeanne,
« le sang des Français coule sur la terre ! Pour-

« quoi ne m'a-t-on pas éveillée plus tôt ? Mes
« armes ! mes armes ! Mon cheval ! mon che-
« val ! » Et, sans attendre le sire de Daulon,
encore désarmé lui-même, elle se précipite,
demi-vêtue en guerre, hors de la maison.

Son petit page jouait comme un enfant sur le
seuil. « Ah ! méchant page, qui n'êtes pas venu
« m'avertir que le sang de la France était ré-
« pandu ! lui dit-elle. Allons, vite, mon che-
« val ! »

Elle s'élança sur son cheval ; et, s'approchant
d'une fenêtre, haute, d'où on lui tendit son
étendard, elle partit au galop, et courut au
bruit, vers la porte de la ville. En y arrivant,
elle rencontra un des siens qu'on rapportait
blessé et sanglant dans les murs : « Hélas !
« dit-elle, je n'ai jamais vu le sang d'un Fran-
« çais sans que mes cheveux se dressent sur ma
« tête ! »

C'était la bastille de Saint-Loup que les che-
valiers français avaient tenté de surprendre,
et que Talbot vainqueur venait de secourir en
les chassant jusqu'aux remparts d'Orléans.
Jeanne s'élança hors des portes, rallia les vain-
cus, appela les renforts, refoula Talbot, assaillit

la forteresse, immola les Anglais, fit la garnison prisonnière, et, passant à l'instant de la colère à la pitié, pleura sur les morts et sauva du carnage les vaincus. Inspirée et champion tout à la fois de sa cause, le miracle de son insomnie, de son intelligence, de son bras et de sa pitié éleva au-dessus de tous les doutes la foi de son nom dans les camps de la France, et la terreur de son apparition dans les camps de l'Angleterre.

Elle voulait épargner le sang même des ennemis. Résolue à une attaque décisive de leurs forteresses, elle monta au sommet d'une tour, et, attachant à une flèche la lettre où elle les sommait de se rendre et leur promettait merci, elle banda l'arc, et lança le trait dans leur camp. Ils restèrent sourds à cette seconde sommation, et lui renvoyèrent par d'autres flèches les plus infâmes répliques.

Elle en rougit en les entendant lire, et ne put même s'empêcher de pleurer devant ses gens. Mais elle se reconso la vite, en pensant que Dieu lui rendait plus de justice que les hommes. « Bah ! dit-elle en essuyant ses yeux, mon Seigneur sait que ce ne sont que mensonges. »

XXVIII

Elle commanda, de l'avis de Dunois, une sortie et un assaut général sur les quatre forteresses anglaises de la rive gauche de la Loire. L'attaque fut repoussée et les Français mis en fuite. Jeanne contemplait la bataille du haut d'une petite île au milieu du fleuve, et, voyant la déroute, elle se jeta dans une frêle barque, et, traînant son cheval à la nage par la bride, elle aborda au milieu de la mêlée. Sa présence, sa voix, son étendard, la divinité que les soldats croyaient voir luire sur son beau visage, les rallie, les retourne, les emporte à sa suite aux palissades ; elle subjugué les forteresses, et y met le feu de sa propre main. La cendre des bastilles anglaises, trempée du sang de leurs défenseurs, fut le trophée de cette victoire. Jeanne revint triomphante, blessée au pied par une flèche. Elle perdait son sang, sans vouloir prendre ni boisson ni nourriture, parce qu'elle avait juré de jeûner ce jour-là pour le salut de son peuple.

Dunois et ses lieutenants croyaient avoir assez

fait de délivrer un des bords du fleuve : « Non, « non, dit Jeanne ; vous avez été à vos con- « seils, et moi au mien. Croyez que le conseil « de mon Roi et Seigneur prévaudra sur le « vôtre. Soyez debout demain avec l'armée ; « j'aurai à faire ce jour-là plus que je n'ai eu « jusqu'à ce jour. Il sortira du sang de mon « corps, je serai blessée ! »

En vain les capitaines fermèrent-ils les portes pour s'opposer le lendemain à son ardeur. Le peuple et les soldats, fanatisés d'amour et de foi pour elle, se levèrent séditionnellement contre eux, et menacèrent les généraux. Les portes furent enfoncées par la multitude, qui s'élança comme un torrent sur les pas de sa prophétesse. Les chefs furent entraînés par les soldats. Dunois, Gaucourt, Granville, Gonthaut, de Raiz, Lahire, Saintrailles, s'élancèrent à l'assaut de la principale forteresse qui restait aux Anglais. L'armée anglaise, entourée de remparts et de fossés, foudroyait ces masses par son artillerie. Les échelles, brisées à coups de hache, se renversaient sur les assaillants. Le pied des fortifications était jonché de morts. Le découragement saisissait la multitude ; Jeanne seule s'obstinait

à sa foi. Elle saisit une échelle, et, l'appliquant contre le mur du rempart, elle y monte la première, l'épée dans la main. Une flèche lui traverse le cou vers l'épaule ; elle roule inanimée dans le fossé. Les Anglais, pour qui Jeanne serait une victoire, sortent des retranchements pour l'enlever. Gamaches la couvre de sa hache et de son corps. Les Français reviennent à sa voix, et la délivrent. Elle reprend ses sens, et voit Gamaches blessé et vainqueur pour elle. « Ah ! dit-elle en se repentant de l'avoir une fois contristé, prenez mon cheval, et sans rançon ! J'avais tort de mal penser de vous, car jamais je ne vis un plus généreux chevalier. » On emporta Jeanne à l'abri, pour la désarmer et pour visiter sa blessure. La flèche sortait de deux largeurs de main derrière l'épaule. Le sang l'inondait. Elle fut contrainte, comme Clorinde, de livrer les beautés pudiques de son corps aux regards et à la main des hommes. Mais la chasteté de son âme et la pureté de son sang versé pour la patrie l'enveloppaient, dit Danton, d'une telle sainteté dans sa nudité même, que nul, en l'admirant, ne concevait l'idée d'une profanation. Plus ange que femme

aux yeux des combattants et du peuple, la divinité de son rôle la revêtait.

Elle était femme et faible pourtant, car elle pleura en voyant son sang couler. Puis elle se reconsole, en priant ses célestes protectrices dans le ciel. Elle arracha ensuite la flèche de sa propre main, et répondit aux hommes d'armes qui lui recommandaient des remèdes superstitieux d'enchanteurs et de paroles magiques, en usage alors dans les camps : « J'aimerais mieux « mourir que de pécher contre la volonté de « Dieu. » On pansa sa blessure avec de l'huile, et elle remonta à cheval pour suivre à regret l'armée et le peuple découragés qui se retiraient.

XXIX

Elle entra, pour prier, dans une grange. Le cœur lui disait encore de combattre, mais elle n'osait tenter Dieu et résister à l'avis des capitaines.

Cependant sa bannière était restée dans le fossé, au pied de l'échelle d'où Jeanne venait

.

d'être renversée. Daulon, son chevalier, s'en étant aperçu, courut avec quelques hommes d'armes pour reprendre cette dépouille, qui aurait trop affligé Jeanne et trop enorgueilli les Anglais. Jeanne y courut à cheval après eux. Au moment où Daulon remettait dans la main de sa maîtresse l'étendard, ses plis, agités par le mouvement du cheval et par le vent, se déroulèrent au soleil, et parurent aux Français un signal que Jeanne leur faisait pour les rappeler à son secours. Les Français, déjà en retraite, accoururent de nouveau pour sauver leur héroïne. Les Anglais, qui la croyaient morte, la revoyant à cheval à la tête des assaillants, la crurent ressuscitée ou invulnérable : la panique s'empara d'eux. Les illusions du feu des canons au milieu des fumées colorées de la poudre leur firent voir des esprits célestes, divinités tutélaires d'Orléans, à cheval dans les nuées, et combattant de l'épée de Dieu pour Jeanne et sa cause. Une poutre, jetée sur le fossé, servit de pont-levis à un intrépide chevalier qui fraya le chemin des remparts à nos bataillons. Le commandant anglais, Gladesdale, se repliant devant cette irruption, cherchait à traverser un second

fossé pour s'enfermer dans le réduit. « Rends-
« toi, Gladesdale ! lui cria Jeanne. Tu m'as vi-
« lainement injuriée, mais j'ai pitié de ton âme
« et de celle des tiens. »

A ces mots, le pont-levis sur lequel combat-
tait vaillamment la dernière poignée d'Anglais,
brisé par les coups d'une poutre, s'abîme sous
les combattants : la Loire recouvre leurs cada-
vres.

Jeanne, l'armure teinte de sang, entra au
bruit des cloches dans Orléans, fière, mais hum-
ble, d'une victoire que l'armée devait toute à
elle, mais qu'elle reconnaissait devoir toute à
Dieu. L'ivresse du peuple la divinisait. Elle était
son salut, sa gloire et sa religion à la fois.
Jamais popularité ne confondit mieux le ciel et
la terre dans une figure de vierge, de sainte et
de héros. L'humilité de sa condition la rendait
plus chère à cette multitude, parce qu'elle lui
était plus semblable. Le salut sortait du chaume,
comme à Bethléem.

XXX

Les généraux anglais reconnurent le bras de

Dieu dans l'irrésistible ascendant de cette héroïne. Ils brûlèrent eux-mêmes le peu de forteresses qui leur restaient dans le pays, et défilèrent en retraite sous les remparts d'Orléans.

Les chevaliers français et le peuple voulaient profiter de leur découragement pour les insulter et les anéantir. « Non, dit Jeanne avec une « douce autorité, ne les tuez pas; il suffit qu'ils « partent. » Et, faisant dresser un autel sur les remparts d'Orléans, elle y fit célébrer le sacrifice du pardon et chanter les hymnes de victoire pendant le défilé de ses ennemis.

Orléans délivré était la délivrance du royaume. Cette ville fit de sa libératrice sa divinité tutélaire. Elle lui prépara des statues, n'osant encore lui vouer des autels.

XXXI

Mais Jeanne ne perdit pas de temps à savourer de vains triomphes, elle ramena l'armée victorieuse au Dauphin, pour l'aider à reconquérir ville à ville son empire. Le Dauphin et

les reines la reçurent comme un envoyé de Dieu, qui lui apportait les clefs perdues et retrouvées de leur royaume. « Je n'ai qu'un an à
« durer, dit-elle avec une prescience triste qui
« semblait lui révéler son échafaud dans sa vie-
« toire ; il me faut donc vite employer. »

Elle conjura le Dauphin d'aller se faire couronner immédiatement à Reims, bien que cette ville et les provinces intermédiaires fussent encore au pouvoir des Bourguignons, des Flamands et des Anglais. L'imprudence de ce conseil frappait les conseillers et les généraux de la cour. Le sacre du roi à Reims était, aux yeux de tous, une impossibilité ou une témérité qui, pour une vaine ombre de puissance, leur ferait abandonner les fruits de la victoire actuellement dans leurs main. On voulait reconquérir, avant, la Normandie et la capitale. Les conseils succédaient aux conseils. Jeanne se consumait d'ennui et d'inaction à la cour ; ses inspirations l'obsédaient, et elle obsédait à son tour humblement le Dauphin.

Un jour qu'il était enfermé avec un évêque et des confidents pour délibérer sur le parti à suivre, Jeanne vint doucement frapper à la porte

du conseil. Le roi lui ouvrit, reconnaissant sa voix.

« Noble Dauphin, lui dit-elle en s'agenouillant devant lui, ne tenez pas tant à de si longs conseils ; venez recevoir votre couronne à Reims. On me presse là-haut de vous y mener. »

« Jeanne, dit l'évêque à la jeune fille, comment votre conseil se fait-il entendre à vous ? »

« Oui, Jeanne, ajouta le roi, dites-nous comment. »

« Eh bien, dit-elle, je me suis mise en oraison ; et comme je me complaignais en moi-même de votre incrédulité à mon avis, j'ai entendu ma voix qui m'a dit : Va, va, ma fille, je serai à ton aide, va ! Et quand j'entends cette voix intérieure, je me sens merveilleusement réjouie ; et je voudrais qu'elle parlât toujours. »

Le Dauphin lui céda, et donna le commandement de l'armée au duc d'Alençon. On marcha contre les Anglais, conduits par Suffolk. La masse des ennemis à traverser ébranlait la confiance de la cour et de la poignée d'hommes

d'armes qui suivaient Jeanne. « Ne craignez pas
« d'attaquer, dit-elle, car c'est Dieu qui con-
« duit notre œuvre. Si ce n'était de cela, n'ai-
« merais-je pas mieux garder mes brebis que
« de courir de tels périls? »

On la suivit ; on traversa Orléans, tout plein encore de sa gloire ; on marcha contre Suffolk, qui s'enferma dans Jargeau. L'assaut qu'on y donna fut sanglant. Jeanne, y montant son étendard à la main, fut renversée dans le fossé par une grosse pierre qui brisa son casque sur sa tête. Son acier et ses cheveux de femme la sauvèrent. Elle se releva des eaux, et emporta la ville.

Suffolk se rendit à un de ses chevaliers. Elle poussait toujours l'armée en avant. « Vous avez
« peur, gentil sire, disait-elle en souriant au
« duc d'Alençon, qui unissait la prudence au
« courage ; mais ne craignez rien, j'ai promis
« de vous ramener sain et sauf à votre femme ! »

On cherchait une autre armée anglaise, commandée par Talbot dans la Beauce. Séparé de cette armée par une forêt, Lahire, qui menait l'avant-garde, ne savait quel sentier prendre. Un cerf, parti sous les pieds de son cheval, se

précipite dans le camp des Anglais, et les fait découvrir aux cris que ne peut retenir ce peuple chasseur à la vue du cerf. L'armée française, ainsi miraculeusement guidée, marche à eux. Ils succombent. Leurs chefs les plus redoutés, Talbot, Scales, se rendent, et sont trainés captifs avec Suffolk aux pieds du Dauphin. Jeanne, témoin du carnage après la victoire, s'émeut de tendresse pour les vaincus désarmés ; elle descend de son cheval, donne la bride à son page, relève des blessés de l'herbe trempée de sang, et les panse de ses propres mains.

Le régent, duc de Bedford, tremblait dans Paris.

« Tous nos malheurs, écrivait-il au cardinal
« de Winchester, sont dus à une jeune magi-
« cienne qui a rendu, par ses sortilèges, l'âme
« aux Français. » Le duc de Bourgogne, rap-
pelé de Flandre par Bedford, revint encourager
et défendre Paris avec les Anglais.

XXXII

Cependant Jeanne, après cette victoire, était retournée vers le roi. Elle l'avait enfin décidé

à se rendre à Reims. On tourna Paris par Auxerre, et on marcha sur Troyes, capitale de la Champagne. La ville se rendit à la voix de la libératrice d'Orléans.

Jeanne, en se rapprochant de son pays, excitait à la fois plus d'enthousiasme et plus d'envie. Sa famille la reconnaissait enfin pour inspirée, après l'avoir pleurée pour folle. Ses frères, appelés par elle dans les camps, recevaient des honneurs et des armoiries de la cour. Ils combattaient et triomphaient sous les yeux de leur sœur. Mais le moine Richard, ce prédicateur jaloux dont nous avons parlé, lui disputait déjà sa popularité par des suppositions de sorcellerie, perfidies jetées méchamment dans le peuple.

A son entrée à Troyes, il osa s'avancer vers Jeanne et faire des exorcismes et des signes de croix sur son cheval, comme contre un fantôme de Satan. « Allons, approchez, dit Jeanne ; je ne m'envolerais pas. »

Châlons et Reims ouvrirent leurs portes. Le roi fut sacré, et la mission de Jeanne accomplie. « O gentil roi, disait-elle en embrassant ses genoux dans la cathédrale, après qu'elle le vit

« couronné, maintenant est fait le plaisir de
« Dieu, qui m'avait ordonné de vous amener
« en cette cité à Reims, recevoir votre saint
« sacre, maintenant qu'enfin vous êtes roi, et
« que le royaume de France vous appartient ! »

Elle était le *palladium* visible du peuple, dont le roi n'était que le souverain. Les femmes lui faisaient toucher leurs petits enfants, comme à une relique. Les soldats baisaient à genoux son étendard, et sanctifiaient leurs armes en les approchant de son épée nue. Elle se refusait modestement et religieusement à ces superstitions et à ces adorations de la multitude, ne s'attribuant aucune vertu surhumaine, que l'obéissance aux ordres qu'elle avait reçus de Dieu, accomplis par son inspiration. « Oh ! » disait-elle en contemplant l'ivresse de ce roi rendu à son peuple, et de ce peuple rendu à son roi, « que ne puis-je mourir ici ! »

« Et où donc croyez-vous mourir ? » lui demanda l'archevêque de Reims. « Je n'en sais
« rien, répondit la sainte fille : ce sera où il
« plaira à Dieu. J'ai fait ce que mon Seigneur
« m'avait chargée de faire. Je voudrais bien
« maintenant qu'il lui plût de m'envoyer gar-

« der mes moutons, avec ma sœur et ma
« mère! »

Elle commençait à sentir ce doute de l'avenir qui saisit l'héroïsme, le génie, la vertu même, quand ils ont achevé la première moitié de toute grande œuvre humaine, la montée et la victoire, et qu'il ne leur reste plus que la seconde moitié, la descente et le martyre. Elle commençait à entendre ces voix, non plus du ciel, mais du foyer, qui rappellent en vain l'homme, découragé de ses ambitions et de ses gloires, au toit de ses premières tendresses, aux humbles occupations de son enfance, et à l'obscurité de ses premiers jours.

Pauvre Jeanne, pourquoi n'écouta-t-elle pas ces voix?... Mais Dieu lui destinait un sort achevé. Il n'y en a point sans l'iniquité des hommes, et sans le martyre pour son pays.

XXXIII

Le génie dans l'action est une inspiration du cœur ; mais cette inspiration elle-même a besoin d'être servie par les circonstances. Quand ces

circonstances extrêmes, qui produisent en nous cette tension de toutes nos facultés qu'on appelle génie, s'évanouissent ou se détendent, le génie lui-même paraît s'affaïsser. Il n'est plus soutenu par ce qui l'élevait au-dessus de l'homme ; et c'est alors qu'on dit des héros, des inspirés ou des prophètes : Dieu a cessé de parler en eux.

Telle était l'âme de Jeanne d'Arc après le sacre de Charles VII à Reims. Aussi un grand abattement et une fatale hésitation paraissent l'avoir saisie dès ce moment. Le roi, le peuple et l'armée, qu'elle avait fait vaincre, voulaient qu'elle restât toujours leur prophétesse, leur guide et leur miracle. Mais elle n'était plus qu'une faible femme égarée dans les cours et dans les camps, et sentait sa faiblesse sous son armure. Son cœur seul lui restait, toujours intrépide, mais non plus inspiré. Elle voulait faire parler un oracle qui n'avait plus ni divinité, ni langue, ni voix. On voit cet aveu naïf de l'état de son âme dans ses réponses à ses juges, au moment de son procès.

La France, non plus, n'avait plus besoin d'elle. Le réveil en sursaut du Dauphin par sa voix, ce prince, jeune et vaillant, arraché par une

bergère aux bras de ses maîtresses, la délivrance miraculeuse d'Orléans, la défaite de Bedford dans les plaines de la Beauce, la captivité ou la mort des chevaliers anglais les plus renommés, le fanatisme religieux et patriotique du peuple allumé par l'apparition, par la voix et par le bras d'une jeune fille, et prenant partout des exploits pour des miracles; toutes ces circonstances avaient soufflé l'espérance et le patriotisme sur la surface du pays, la terreur et l'hésitation dans le cœur des Bourguignons et des Anglais.

Le sol répudiait ou dévorait les ennemis; ils se sentaient enfin usurpateurs sur le trône, étrangers dans la patrie. Le sacre de Reims, ce couronnement réputé divin, qui faisait intervenir alors la main de Dieu et le baume céleste pour juger la légitimité des princes, avait rendu au Dauphin non plus seulement l'amour, mais la religion du peuple. En défendant son roi, ce peuple croyait défendre désormais l'élu du ciel. Jeanne d'Arc avait été bien inspirée en le menant droit aux autels de Reims. Partout ailleurs, il n'aurait remporté qu'une victoire ou une ville; à Reims, il avait remporté un royaume et une

divine autorité. La révolte contre lui devenait blasphème et impiété. Un politique consommé n'aurait pas mieux conseillé que cette ignorante.

De plus, comme il arrive toujours dans les revers, la division, la discorde, les rivalités, les récriminations mutuelles s'étaient introduites dans les conseils des Anglais et des Bourguignons. Le duc de Bourgogne, amolli par les prospérités et par les femmes, se contentait de venir de temps en temps de Flandre à Paris, pour étaler, comme Antoine après le meurtre de César, le sang de son père assassiné sous les yeux des Parisiens, et pour recueillir les vaines popularités d'une multitude plus tumultueuse que dévouée.

Le duc de Bedford, régent de France pour le roi d'Angleterre Henri VI, et le cardinal de Winchester, souverain de l'Angleterre sous ce roi enfant, se haïssaient et se desservaient mutuellement, en ayant l'apparence de s'entendre et de se soutenir. Le cardinal, alarmé cependant des revers trop honteux de Bedford, amenait à Paris une nouvelle armée. Le duc de Bedford tremblait dans Paris. Toutes les villes et toutes les provinces environnantes tombaient devant

les forces croissantes du roi de France ; et l'étendard de Jeanne, déployé sous les murs des places assiégées, suffisait pour les ouvrir à Charles. La superstition du peuple croyait voir voltiger autour de cet étendard des étincelles de flamme, rayonnement des puissances célestes qui entouraient l'envoyée de Dieu.

Son humilité ne s'exaltait point au sein de ces triomphes, ni sa chasteté ne se ternissait dans ces camps. « Chaque soir, disent les chroniques, « elle allait prendre son logis dans la maison de « la femme la plus honnêtement famée du lieu, « et souvent même couchait dans son lit. Elle « passait la nuit ses armes sous la main, et à « demi vêtue de ses habillements d'homme de « guerre, afin de mieux protéger sa pudeur. »

Elle ne s'enorgueillissait aucunement des honneurs qu'on lui rendait. « Ce que je fais, disait-elle sans cesse au peuple superstitieux, n'est « pas miracle de moi, mais ministère qui m'est « commandé : c'est pourquoi je suis soutenue. « Ne baisez point mes habits ou mes armes « comme prodiges, mais comme instruments « des grâces de Dieu. »

XXXIV

Après quelques manœuvres des Français et des Anglais autour de Paris pour en tenter la route ou pour la fermer, le roi s'avança jusqu'à Saint-Denis, et le duc de Bedford se hâta de s'enfermer dans la ville, pour la défendre à la fois contre l'assaut du roi et contre la mobilité du peuple.

Le duc de Bourgogne, commençant à pressentir où allait la victoire, et redoutant moins, pour sa politique, un roi, son parent, dans Paris, que la puissance anglaise assise sur les deux rives de la Manche, à côté de ses Flandres, commençait à négocier secrètement avec Charles VII. Jeanne d'Arc, consultée sur ces négociations, les encourageait de tous ses efforts. Les lettres qu'elle dictait pour le duc de Bourgogne ne respiraient que la paix, le pardon réciproque, et l'union de tous les membres de la famille française contre l'étranger. Son cœur, qui savait rendre de si bons secours aux hommes d'armes, la rendait maintenant de meilleur conseil aux

politiques. La sagesse transpire dans chacun de ses mots. On ne peut révoquer en doute l'influence conciliatrice de ses lettres sur le duc de Bourgogne. Elle n'excluait même pas les Anglais de sa tolérance et de son désir de paix. Elle n'injurie pas les ennemis du roi, elle les conjure. Sa charité dans les paroles égale son intrépidité dans le combat.

Elle pressait le roi d'attaquer Paris, prenant son désir pour une lumière, et son impatience pour une inspiration. Les généraux résistaient encore. Elle les entraîna, malgré eux, jusqu'au faubourg de la Chapelle Saint-Denis. Elle s'y logea avec l'avant-garde commandée par le duc d'Alençon, par le maréchal de Raiz, par le maréchal de Boussac, par le comte de Vendôme et le sire d'Albes. Elle fit camper l'armée dans les villages en face des portes du nord de la capitale.

Mais le peuple, contenu par l'armée de Bedford, par le parlement et par la bourgeoisie, trop compromise avec les Anglais et les Bourguignons pour ne pas craindre la vengeance du roi, ne s'émut que pour défendre les étrangers qui asservissaient la capitale et le trône. L'esprit de

sédition, entretenu par Isabeau, les Armagnacs et les factions pendant tant d'années, avait éteint la nationalité dans l'âme de cette ville inconstante. On ferma les portes, on inonda les fossés, on entassa les pavés sur les créneaux, on viola les dépôts publics pour solder les troupes ; on répandit le bruit que le roi et sa magicienne avaient juré de faire passer la charrue sur les ruines de la capitale.

Jeanne, informée de ces rumeurs, s'efforçait de les démentir par la discipline qu'elle maintenait dans les troupes du roi. Indignée un jour des scandales donnés par quelques soldats qui voulaient attenter à l'honneur d'une fille des champs, elle frappa un des coupables sur la cuirasse, du plat de son épée, avec une si sainte colère, que l'épée se brisa en deux tronçons. C'était l'épée miraculeuse qui avait opéré tant de prodiges dans sa main : funeste présage ! Le roi la gronda, Jeanne elle-même pleura son épée.

« Mais, disait-elle, elle préférerait néanmoins
« son étendard blanc et sa petite hache d'armes ;
« car elle ne frappait jamais pour tuer, mais
« pour vaincre, et le sang d'un ennemi ne souilla

« jamais ses armes. » Elle s'attribuait à elle-même, prêtresse de la délivrance de sa patrie, cette loi du sacerdoce qui répugne au sang ; toujours femme, même au milieu des guerriers.

Après une semaine d'inutile attente, Jeanne fit donner l'assaut aux remparts, du sommet de cette petite colline couverte aujourd'hui de rues, d'édifices et de temples, qui a gardé le nom de butte des Moulins. Elle franchit, avec le duc d'Alençon et les généraux, le premier fossé sous le feu de la ville. Parvenue au bord du second, et exposée presque seule aux traits des remparts, elle sondait la profondeur de l'eau et la vase du bout de sa lance, et faisait combler le fossé de fascines par les soldats, tout en agitant sa bannière et en criant à la ville rebelle de se rendre, quand une flèche lui traversa la jambe, et la jeta évanouie sur un monceau de morts et de blessés.

On la transporta sur le revers de la berge du fossé, où les flèches et les feux passaient par-dessus sa tête, et on l'étendit sur l'herbe pour arracher la flèche de la blessure. Elle retrouva la voix et le geste pour encourager les siens à

l'assaut. Les vaillants chevaliers la suppliaient en vain de se laisser rapporter au camp, les flèches et les boulets labouraient en vain la terre autour d'elle, les fossés se comblaient en vain de cadavres, elle s'obstinait à la victoire ou la mort. On eût dit que c'était le dernier assaut qu'elle donnait elle-même à sa fortune. Le duc d'Alençon, tremblant de perdre en elle l'âme et la foi de l'armée, fut forcé d'accourir lui-même, et de l'enlever dans les bras de ses soldats du champ du carnage où elle voulait mourir. La nuit couvrait les murs et la plaine. Les généraux du roi firent silencieusement retirer les troupes. Pour dérober leurs pertes aux regards des Parisiens au retour du jour, ils relevèrent les morts des bords du fossé. Ils les entassèrent comme dans un bûcher dans la grange de la ferme des Mathurins, et ils les brûlèrent pendant les ténèbres, pour ne laisser que de la cendre aux Anglais.

Ce revers, confondant avec tant d'éclat les prophéties de Jeanne d'Arc, fut le premier démenti du ciel à son esprit divinatoire, et la première atteinte au prestige populaire de son infaillibilité. Elle commença elle-même à douter

d'elle-même. Son esprit chancela avec sa fortune. Elle s'humilia devant Dieu et devant le roi, et, renonçant à la guerre, elle suspendit son armure blanche et son épée sur le tombeau de saint Denis, dans la basilique. Mais le roi et les chevaliers la supplièrent tellement de les reprendre, et s'accusèrent tellement eux-mêmes des fautes qui avaient déconcerté ses prophéties, qu'elle eut la faiblesse de les revêtir encore par complaisance pour l'armée, et de continuer à inspirer et à combattre, quand le souffle n'inspirait plus et quand l'esprit ne combattait plus en elle.

XXXV

L'armée se dissémina après l'entreprise malheureuse sur Paris; des trêves se conclurent pour donner du temps aux négociations. Jeanne s'en alla en Normandie, pour aider le duc d'Alençon à reconquérir son apanage personnel sur les Anglais. Le sire d'Albret la requit ensuite d'aller guerroyer avec lui à Bourges. Elle fit des prodiges au siège de Saint-Pierre-le-Mou-

tier. Elle retrouva son génie inspirateur dans la fumée de l'assaut. Presque seule sur le revers du fossé, et abandonnée des siens, elle combattait encore. Son fidèle écuyer Daulon lui criait en vain : « Que faites-vous, Jeanne? Vous « êtes seule! — Non, dit-elle en montrant du « geste l'espace vide et le ciel, j'ai cinquante « mille hommes! » Et, continuant à rappeler les soldats découragés et à leur faire honte de leur découragement devant son audace, elle les ramena aux murs, et les escalada victorieusement à leur tête.

A la reprise des hostilités entre Charles VII et les Anglais, elle ramena au roi une armée, sous les murs de Paris. Détrompée des négociations, elle lui dit cette fois que « la paix était au bout de sa lance. » Elle rompit plusieurs corps de Bourguignons et d'Anglais, et s'enferma dans Compiègne pour le défendre, comme Orléans, contre le duc de Bourgogne. Le sort des Français y luttait, comme dans un champ clos, contre la fortune des deux armées d'Angleterre et de Flandre.

Un homme intrépide et féroce, Guillaume de Flavy, commandait la ville. La rumeur des

temps l'accusait d'animosité ou de dédain contre l'héroïne populaire des camps.

Jeanne avait promis de sauver la ville. Dans une des premières sorties de la garnison contre les assiégeants, elle combattit avec sa première audace contre les troupes de Montgomery et le sire de Luxembourg. Deux fois repoussée, elle ramena deux fois la victoire à son étendard. A la fin de la journée, les Anglais et les Bourguignons, réunis, et concentrant tous leurs efforts sur la poignée de chevaliers qui l'entouraient, s'attachèrent à elle seule, comme à la seule âme de leurs ennemis et au seul mobile de leur défaite.

Cernée et poursuivie au milieu des siens, elle se sacrifia pour sauver ceux qui s'étaient confiés à elle. Pendant qu'ils passaient le pont-levis pour rentrer dans Compiègne, elle resta la dernière exposée aux coups des Anglais et combattant pour le salut de tous. Au moment où elle lançait son cheval sur le pont-levis pour s'abriter la dernière derrière les murs, le pont se leva, et lui ferma le passage. Saisie par ses vêtements et précipitée de son cheval, elle se releva pour combattre encore ; mais, entourée

et désarmée par la masse croissante de ses ennemis, elle se rendit prisonnière à Lionel, bâtard de Vendôme, et fut conduite au sire de Luxembourg, général du duc de Bourgogne.

Aucune victoire ne valait, aux yeux des Anglais et des Bourguignons, la dépouille que le hasard ou la trahison venait de leur livrer. Jeanne était, à leurs yeux, le génie sauveur de la France et de Charles VII. Ils croyaient, en la tenant, tenir son trône.

Le duc de Bourgogne accourut lui-même pour s'assurer de son triomphe en contemplant sa captive. Il l'entretint en secret dans la chambre où on l'avait enfermée. Le canon des camps et le *Te Deum* des cathédrales célébrèrent à l'instant la prise de Jeanne d'Arc dans toutes les villes et dans toutes les provinces des alliés. C'était la France elle-même que l'on croyait conquise dans cette jeune fille.

Le peuple, au contraire, pleura et gémit partout sur son sort. On s'entretenait à demi-voix, dans les camps et dans les chaumières, de la prétendue trahison du sire de Flavy, commandant de Compiègne, qui avait, selon le peuple, vendu l'héroïne de Dieu au sire de Luxem-

bourg. On rapportait, à l'appui de cette accusation sans preuves et sans vraisemblance, les pressentiments et les propos de Jeanne la veille du dernier combat.

« Hélas ! mes bons amis, mes chers enfants, « avait-elle dit à ses hôtes et à ses pages, je vous « le dis avec tristesse, il y a un homme qui m'a « vendue ; je suis trahie, et bientôt je serai « livrée à la mort. Priez Dieu pour moi, car « bientôt je ne pourrai plus servir mon roi, ni « le noble royaume de France ! »

Pressentiment ou soupçon qui, dans une fille nourrie de l'Évangile, rappelait ceux de son divin Maître dans la cène funèbre avec ses amis. Faisait-elle allusion au brave Flavy, guerrier trop rude pour flatter les crédulités populaires, mais trop courageux pour trahir ? ou pensait-elle à la jalousie du moine Richard, dont les accusations de sorcellerie la poursuivaient ? Nul ne sait sa pensée, mais tous étaient frappés de ses présages.

Sa mère, qui l'était venue voir à Reims, et qui s'étonnait de son intrépidité dans les batailles, lui ayant dit un jour : « Mais, Jeanne, « vous n'avez donc peur de rien ? — Non, lui

« avait-elle répondu ; je ne crains rien que la
« trahison ! »

C'est sous la trahison , en effet , que l'héroïsme, la vertu et le génie succombent. Facultés puissantes qu'on ne peut combattre face à face à la lumière, et qu'on prend au piège comme l'aigle et le lion.

On remarquait depuis quelque temps un redoublement de ferveur en elle. Elle entrait , le soir, dans les églises et chapelles des champs, et s'agenouillait au milieu des enfants à qui on enseignait les mystères. On la surprenait rêvant et priant à l'écart sous l'ombre des plus noirs piliers. Elle avait son agonie des Olives avant d'avoir son supplice , comme le Maître qu'elle servait.

Cette agonie de l'âme et du corps redoubla d'amertume après sa captivité. Les lois de la guerre et de la chevalerie, son sexe, son âge, sa beauté, la douceur et l'humanité qu'elle avait toujours montrées après la victoire, le scrupule même qu'elle avait gardé de ne jamais verser le sang dans les combats, la pureté de ses mœurs, la naïveté de sa foi, tout devait lui promettre et lui assurer les sauvegardes, les pitiés, les res-

pects qu'on devait à un guerrier qui s'était rendu, et à une femme qui faisait l'admiration et le récit des camps. C'était une infâme félonie pour un chevalier de livrer ou de vendre à un autre les prisonniers remis à sa merci. L'hospitalité forcée de la prison était aussi sacrée que celle du foyer. Le sire Lionel de Ligny, à qui Jeanne s'était rendue, répondait de sa captive devant l'usage et devant l'honneur. Il ne pouvait, d'après les lois et coutumes de la guerre, se dessaisir de Jeanne que contre sa rançon, si la France lui en faisait une.

Mais Ligny dépendait du sire de Luxembourg, en qualité de vassal. Il avait intérêt de flatter ce seigneur, de qui relevaient ses domaines. Le plus précieux présent qu'il pût offrir au sire de Luxembourg, allié lui-même du duc de Bourgogne, pour capter sa faveur, c'était le génie tutélaire de Charles VII.

Après avoir d'abord envoyé Jeanne, captive, dans un de ses propres châteaux, voisin de la Picardie, il la livra au sire de Luxembourg. Le duc de Bourgogne la marchandait déjà à Luxembourg ; les Anglais, au duc de Bourgogne ; l'inquisition de Paris la revendiquait d'eux tous,

pressée de purger la terre de cette victime, dont le patriotisme était le crime aux yeux de cette inquisition, alliée à l'usurpation : « Usant des
« droits de notre office, écrivait le vicaire gé-
« néral de l'inquisition aux gens du duc de
« Bourgogne, nous requérons instamment et
« enjoignons, au nom de la foi et sous les
« peines de droit, d'envoyer et amener pri-
« sonnière devant nous Jeanne, soupçonnée de
« crimes, pour être procédé contre elle par la
« sainte inquisition. »

Ainsi c'étaient des Français qui demandaient à venger l'Angleterre, et l'Église de France à sévir contre la liberté de ses propres autels.

Le sire de Luxembourg, étranger, fut moins cruel que les compatriotes de l'héroïne. Il l'envoya dans son château de Beaufort, où les dames de sa famille furent douces et compatissantes pour elle.

L'université de Paris, scandalisée de ces égards et de ces délais, et lâchement alliée avec l'inquisition contre l'innocence et le malheur, appuya, par des lettres plus impératives et plus ardentes, les injonctions du vicaire général de l'inquisition : « En vérité, disait l'université au sire de

« Luxembourg, en vérité, au jugement de tout
« bon catholique, jamais, de mémoire d'homme,
« il ne serait venu une si grande lésion de la
« sainte foi, un si énorme péril et dommage
« pour la chose publique en ce royaume, que
« si elle échappait par une voie si damnable et
« sans une convenable punition ! »

On voit qu'en tous les temps les haines des hommes paraissent les justices des juges, et que ni les lettres, ni les fonctions sacerdotales, ne préservent les corps politiques de ces détestables adulations à leur parti. Luxembourg résistant encore, l'université et l'inquisition suscitèrent l'autorité ecclésiastique dans la personne de l'évêque de Beauvais, homme féroce et fanatique, nommé Cauchon. Il fut le Caïphe de ce Calvaire.

Cauchon, par principe ou par intérêt, était vendu à la cause ennemie jusqu'à l'âme. Il osa signifier au duc de Bourgogne de lui livrer sa prisonnière, et il lui en débattait le prix :

« Bien que cette femme ne doive pas, disait-il
« dans sa requête, être considérée comme pri-
« sonnière de guerre, néanmoins, pour récom-
« penser ceux qui l'ont prise et retenue, le roi

« (c'était le roi anglais des Parisiens) veut bien
« leur donner six mille francs (somme consi-
« dérable alors), et au bâtard qui l'a prise, une
« rente de trois cents livres. » Il offrait de plus,
pour sûreté du dépôt qu'il demandait, dix mille
francs, « comme pour un roi, un prince, un
« grand de l'État, ou un dauphin. »

Le sire de Luxembourg, n'osant résister à la fois au désir secret du duo de Bourgogne, à l'empire des Anglais dans la coalition, à l'université, organe de l'opinion, à l'inquisition, organe de l'Eglise, céda à regret à ces influences réunies, et remit Jeanne. Crime collectif, où chacun se décharge de sa responsabilité, mais dont Paris a l'accusation, Luxembourg la lâcheté, l'inquisition l'arrêt, les Anglais la félonie et le supplice, la France la honte et l'ingratitude.

XXXVI

Ce marchandage de Jeanne par ses ennemis, dont les plus acharnés étaient des compatriotes, avait duré six mois. Elle avait été arrachée avec douleur aux soins et aux amitiés des femmes de

la maison de Luxembourg à Beaurevoir, transportée à Arras, puis enfin enchaînée à Rouen. Pendant ces six mois, l'influence de cet ange de la guerre sur les troupes de Charles VII, son âme qui survivait dans les conseils et dans les camps de ce prince, la superstition patriotique du bas peuple pour elle, superstition que sa captivité n'avait fait que redoubler, l'absence enfin du duc de Bourgogne, lassé de la guerre, enclin à négocier, rassasié de puissance, ivre d'amour et de fêtes, oisif dans ses États de Flandre, toutes ces causes avaient entraîné revers sur revers pour les Anglais, succès sur succès pour Charles VII.

Jeanne, absente, triomphait partout. La haine contre son nom montait à proportion des désastres de leur cause dans le cœur des Anglais, de l'université et de l'inquisition, partisans serviles ou intéressés de cette monarchie de l'étranger. La politique voulait qu'on éteignît ce prestige populaire dans le sang de l'héroïne ; un clergé aveuglé voulait qu'on brûlât la magie avec la magicienne ; la passion voulait de la vengeance ; la peur, de la sécurité. La condamnation et la mort de Jeanne étaient le complot tacite de ces

vils instincts du cœur humain. L'évêque de Beauvais pressait le procès. Il s'ouvrit à sa requête. Il y avait une telle impatience de condamner dans les autorités sacrées et laïques, que le clergé de Beauvais autorisa Cauchon de se substituer à l'archevêque de Rouen, dont l'archevêché était alors en interrègne.

Les chevaliers des trois nations, même ceux que leur déloyauté aurait dû faire rougir devant la captive troquée et livrée par eux, semblaient aussi réjouis d'être affranchis de la présence de Jeanne, que l'inquisition était elle-même pressée de la sacrifier à leur ressentiment. On raconte que, peu de temps avant la comparution de l'accusée devant ses juges, le sire de Luxembourg, dont elle avait été la prisonnière et qui l'avait vendue à sa propre cupidité, traversant Rouen, alla, par un passe-temps cruel, se repaître de sa vue dans sa prison, menant avec lui le comte de Strafford et le comte de Warwick, comme pour leur montrer la terreur des Anglais désarmée et enchaînée. « Jeanne, lui dit-il avec
« une ironie qui tentait sa crédulité pour la
« tromper, je suis venu pour te délivrer et pour
« te mettre à rançon, à condition que tu pro-

« mettras de ne plus t'armer contre nous. —
« Ah ! mon Dieu ! répondit la prisonnière avec
« un accent de doux reproche, vous vous riez
« de moi. Vous n'en avez ni le pouvoir ni la
« volonté. Je sais bien que les Anglais me feront
« mourir, croyant gagner le royaume par ma
« mort ; mais, fussent-ils cent mille de plus,
« ils n'auront pas ce royaume ! » Strafford tira
sa dague du fourreau, comme pour venger ce
défi courageux de la captive à ses geôliers ;
Warwick, plus loyal et plus humain, détourna
le bras et prévint l'outrage.

XXXVII

Plus de cent docteurs ecclésiastiques et séculiers avaient été réunis à Rouen pour former le terrible tribunal. On eût dit que les juges pervers ou fanatiques de cette grande cause avaient voulu se partager l'iniquité en un plus grand nombre, afin d'en diminuer la responsabilité et l'horreur pour chacun d'eux aux yeux de la France et de l'avenir. Ces cent juges cependant n'avaient autorité que pour informer

contre l'accusée, et pour disputer les accusations et les preuves; l'évêque de Beauvais et le vicaire de l'inquisiteur général Jean Lemaître avaient seuls le droit de prononcer. Ils avaient prononcé d'avance dans leur cœur.

On n'avait rien épargné pour se procurer des incriminations contre Jeanne. Des informateurs envoyés à Domrémy pour chercher des crimes jusque dans son berceau, et pour souiller sa vie par ces rumeurs populaires qui sont les préludes des grandes calomnies, n'avaient recueilli là que des témoignages de sa foi, de sa candeur et de sa vertu. Ses jeunes compagnes d'enfance, fidèles à la vérité et l'amitié, avaient parlé d'elle avec compassion et avec larmes. Les soldats n'en parlaient qu'avec admiration, le peuple qu'avec reconnaissance. Il avait fallu chercher dans des sources plus ténébreuses et plus immondes des éléments d'accusation. La plus sacrilège perfidie les avait ouvertes.

Un prêtre se disant Lorrain, et compatriote de Jeanne, nommé Loyseleur, fut jeté dans sa prison, sous prétexte d'attachement à Charles VII, afin que la parenté de patrie, la conformité d'opinion et la communauté de peines ouvris-

sent le cœur de Jeanne à la confiance et à la confiance. Pendant que Loyseleur interrogeait sa compagne de captivité et s'efforçait d'arracher à son âme des aveux convertis en crimes, l'évêque de Beauvais et le comte de Warwick, cachés derrière une cloison, assistaient invisibles aux entretiens, et notaient les épanchements de la plainte. Les tabellions cachés aussi avec l'évêque, et chargés d'enregistrer ces mystères, rougirent eux-mêmes de leur office, et refusèrent d'écrire d'aussi infâmes surprises de la conscience. Loyseleur continua son œuvre de perdition sous un autre déguisement. Il s'insinua dans la piété de Jeanne, reçut ses confessions dans le cachot, et, s'entendant avec l'évêque, il conseilla, sous le sceau de Dieu, à sa pénitente, tous les aveux qui pouvaient prêter prétexte à la condamnation.

Pendant ces préliminaires du procès à Rouen, on intimidait les témoins qui auraient pu parler à sa décharge ou à sa gloire. Une femme du peuple de Paris, ayant dit que Jeanne était une fille d'honneur, fut brûlée vive.

XXXVIII

Telles étaient les dispositions des juges et de l'esprit public à Paris et à Rouen, quand l'évêque fit enfin comparaître l'accusée devant lui, le 21 février. Poursuivie par ses ennemis, elle semblait oubliée de ses amis. Charles VII, victorieux et insouciant de celle qui l'avait fait vaincre, traitait déjà avec le duc de Bourgogne, et ne paraît pas avoir fait une tentative efficace pour racheter celle qui allait mourir pour lui.

L'évêque, dans la crainte que l'accusée ne fût soustraite un seul moment à la garde des Anglais et enlevée par quelque émotion patriotique du peuple, instruisit le procès dans le château de Rouen, commandé par Warwick, capitaine des gardes du roi Henri VI d'Angleterre. Ce fut dans la chapelle de ce château que Jeanne, enchaînée, mais toujours revêtue de ses habits de guerre, parut devant lui. Le vicaire de l'inquisiteur général, touché d'on ne sait quels scrupules ou quelle pitié pour la vic-

time, paraît avoir contenu plus qu'excité le féroce dévouement de l'évêque, et donné au procès quelques formes d'impartialité et de douceur. L'Église jugeait alors, et ne frappait pas de sa propre main. Satisfaite de purger l'hérésie ou le sacrilège par son jugement, elle laissait aux pouvoirs civils l'odieux et l'impopularité de l'exécution. L'inquisition, dans cette cause, paraît avoir été moins avide de condamner Jeanne d'Arc que de la juger. C'était un pouvoir romain. Jeanne, en effet, n'avait offensé que les Anglais, dont l'évêque de Beauvais était le complaisant et le ministre.

L'évêque parla à l'accusée avec mansuétude, comme pour attester une impartialité ou une pitié qui donneraient ensuite plus d'autorité à l'arrêt. Elle se plaignit d'abord doucement du poids et de la pression des anneaux de fer qui blessaient ses membres. L'évêque lui dit que ces fers étaient une précaution qu'on avait été contraint de prendre pour prévenir ses tentatives réitérées d'évasion. La prisonnière avoua qu'au commencement de sa captivité elle avait naturellement désiré de s'enfuir; mais qu'il n'y avait en cela ni déloyauté ni crime à elle,

puisqu'elle n'avait jamais donné à personne sa foi de ne pas sortir du château. Le procès ne dit pas si on allégea ses fers.

Après cet épisode, on lui lut son acte d'accusation, moins politique que religieux, dans lequel elle était chargée de crimes contre la foi, d'hérésies et de sortilèges.

Interrogée ensuite sur son âge, elle répondit qu'elle avait dix-neuf ans environ ; sur sa croyance, elle répondit que sa mère lui avait enseigné le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, les trois prières et la profession de foi des fidèles, et que personne autre que sa mère ne lui avait rien appris de sa religion. On la somma de prononcer à haute voix ces deux prières et cet acte de foi de son enfance : elle craignit apparemment de commettre, en les récitant en latin devant des docteurs, quelque omission ou quelque erreur dont on ferait un texte d'hérésie contre elle.

« Je les réciterai bien de bon cœur, dit-elle,
« pourvu que monseigneur l'évêque de Beau-
« vais, ici présent, consente à m'entendre en
« confession. »

Elle ne croyait pas, sans doute, pouvoir

mieux convaincre le juge de la sincérité et de l'orthodoxie de sa foi, qu'en ouvrant son âme au prêtre. La cour, la longue captivité, l'amour de la vie à un âge si tendre, inspiraient à la jeune fille l'habileté ingénue et la prudence instinctive de sa situation. On la ramena, chancelante sous ses fers, dans son cachot.

Le jour suivant, on lui demanda de jurer de dire la vérité sur toute chose dont elle serait requise. Elle réserva les choses qui ne lui appartenaient pas à elle seule, mais à Dieu et au roi. « Je dirai sur les unes toute la vérité, » répondit-elle ; sur les autres, non. »

On ne put réprimander cette sagesse, et on poursuivit :

« Vous a-t-on appris un métier ? lui dit-on.
« — Oui, répondit-elle : ma mère m'a appris
« à coudre aussi merveilleusement qu'une femme
« de la ville. »

Elle avoua qu'elle avait une fois quitté furtivement la maison de sa mère, mais que c'était par crainte des bandes de Bourguignons errants dans la contrée ; qu'une femme, nommée la Rousse, l'avait menée au village de Neufchâtel ; qu'elle avait habité quelques jours à peine dans

cette famille ; que pendant ce temps elle faisait le petit trafic de domestique ou le ménage de cette maison, mais qu'elle n'allait point aux champs ni aux bois garder les brebis ou autres bêtes.

Elle avoua que, dès l'âge de treize ans, elle avait entendu des voix et avait été éblouie par des lumières dans le jardin de sa mère, du côté de l'église ; que ces voix ne lui avaient donné que de sages conseils ; qu'elles lui avaient ordonné obstinément de venir en France et de faire lever le siège d'Orléans ; qu'elle avait résisté ; mais qu'après de longs combats elle avait obtenu de son oncle qu'il la mènerait à Vaucouleurs, où le sire de Baudricourt lui avait dit, en la laissant partir pour Chinon :

« Va-t'en, et qu'il en avienne ce qu'il plaira à Dieu ! »

Elle raconta, sans vanité comme sans crainte, sa présentation au Dauphin, et l'instinct qu'elle avait eu de le reconnaître entre tous. On lui demanda ce qu'elle avait dit en secret au Dauphin ; elle refusa de s'expliquer, de peur de révéler les scrupules du roi sur la légitimité de sa naissance. Interrogée si elle avait vu quel-

que signe divin ou quelque esprit céleste autour du front du Dauphin :

« Excusez-moi de ne rien répondre sur ceci, » dit-elle.

Et elle rentra dans son cachot pour cette nuit-là.

L'évêque, à l'ouverture de la troisième séance, l'admonesta de nouveau pour qu'elle eût à dire la vérité sur toutes choses, même les choses d'État, dont elle serait interrogée.

« Monseigneur l'évêque, dit-elle, réfléchissez bien que vous êtes mon juge, et que vous prenez une grande charge devant Dieu, si vous me pressez trop. » Innocente devant l'Église, elle sentait qu'elle serait infailliblement coupable devant les ennemis du roi; et, en écartant les interrogations politiques, elle écartait la mort. L'évêque le savait comme elle; il la pressa en vain de tomber dans son piège. « Non, dit-elle, je dirai tout vrai, mais je ne dirai pas tout! » Ce fut ainsi qu'elle restreignit son serment pour restreindre son danger.

On reprit l'interrogatoire, dans l'intention de tirer de la naïveté de la jeune fille des aveux de sorcellerie. « Vous entendez encore votre

« voix intérieure? — Oui. — Quand l'avez-
« vous entendue la dernière fois? — Hier, et
« encore aujourd'hui. — Que faisiez-vous quand
« la voix vous parla? — Je dormais, et elle
« m'éveilla. — Vous êtes-vous mise à genoux
« pour lui répondre? — Non ; je la remerciai
« seulement de sa consolation, étant assise sur
« mon lit, et je la priai de me consoler et de
« m'assister dans ma détresse. — Vous dit-elle
« qu'elle vous sauverait du péril où vous êtes?
« — A cela je n'ai rien à répondre. »

Les questions de l'évêque la pressant davantage, elle lui répéta de nouveau qu'il courait un grand danger dans son âme en se montrant à la fois son juge et son ennemi. « Les petits
« enfants, ajouta-t-elle, disent qu'on pend bien
« souvent les innocents pour avoir répondu la
« vérité. — Vous croyez-vous en état de grâce
« devant Dieu? » lui demanda l'évêque. Elle réfléchit un peu, puis elle répondit, en femme attentive à la fois à Dieu et aux hommes, ne voulant ni offenser l'un ni scandaliser les autres : « Si je n'y suis pas, qu'il plaise à Dieu de
« m'y rétablir ; et si j'y suis, qu'il plaise à Dieu
« de m'y maintenir ! »

Cette sage réponse déconcerta les accusateurs ; et ils dirigèrent l'interrogatoire du côté politique.

« Les habitants de Domrémy tenaient-ils, »
« lui demanda-t-on, pour les Bourguignons ou »
« pour les Armagnacs ? — Je ne connaissais »
« qu'un homme du parti des Bourguignons. »
C'était son compère, parrain d'un enfant dont elle était marraine, à qui une fois elle avait dit : « Si vous n'étiez pas du parti des Bour- »
« guignons, je vous dirais bien une chose. »
Mais la différence d'opinion lui ferma la bouche et le cœur sur ses visions avec cet homme.
« — Alliez-vous avec les petits enfants du vil- »
« lage qui se séparaient, par jeu, en camps »
« des Français et des Anglais pour s'entre- »
« combattre ? — Je n'ai pas mémoire d'y avoir »
« été ; mais je les ai bien vus quelquefois reve- »
« nir tout blessés et saignants de ces batailles. »
« — Aviez-vous dans votre jeune âge de la »
« haine vive contre les Bourguignons ? — J'avais »
« bien bonne volonté que le Dauphin eût son »
« royaume. »

On la congédia pour ce jour-là.

Elle comparait de nouveau le 27 février.

Son angoisse était telle, qu'elle troublait la pensée de ses juges eux-mêmes. « Comment, lui
« demanda un des assesseurs, vous êtes-vous
« portée depuis le samedi? — Du mieux que
« j'ai pu, répondit Jeanne. — Avez-vous observé
« les jours de jeûne? — Cela est-il dans votre
« procès? » dit-elle en s'étonnant. Et comme on
lui répondit que cela y était : « Oui, dit-elle,
« j'ai toujours jeûné les jours d'abstinence. »

On revint à ses apparitions pour en inférer quelque magie. Elle raconta avec la même candeur de foi les visites de saint Michel, de sainte Marguerite, de sainte Catherine, noms qu'elle avait donnés dans son enfance à ces visiteurs inconnus de son âme. Et comme on insistait pour savoir d'elle tout ce que ces esprits de diverses formes lui inspiraient : « Il y a, dit-elle sévèrement, des révélations qui s'adressent au
« roi de France, et non à ceux qui osent l'in-
« terroger! — Ces esprits étaient-ils nus quand
« ils vous visitaient? lui dit-on. — Pensez-vous
« donc, répliqua-t-elle, que le Roi des cieux n'a
« pas de quoi les vêtir de sa lumière? — Voulez-
« vous nous dire le signe que vous avez donné
« au Dauphin pour lui faire connaître que vous

« veniez de la part de Dieu ? — Je vous ai
« déjà dit que ce qui touche le roi, je ne le
« dirai jamais ; allez le lui demander à lui-
« même. »

Le jour suivant, on lui demanda si ses ré-
vélations lui avaient prédit qu'elle échapperait
à la mort. « Cela ne touche point au procès,
« dit-elle. Voulez-vous donc que je parle contre
« moi-même ? Je m'en fie à Dieu, qui en fera à
« son plaisir. — N'avez-vous point demandé
« des habits d'homme à la reine, quand vous
« lui avez été présentée ? — Cela est vrai. —
« Ne vous a-t-on jamais invitée à dépouiller vos
« habits d'homme de guerre, et à reprendre les
« habillements de femme ? — Oui vraiment, et
« j'ai toujours répondu que je ne changerais
« mes habits que par l'ordre de Dieu. La fille
« du sire de Luxembourg, qui conjurait son
« père de ne pas me livrer aux Anglais, m'en
« pria, ainsi que la dame de Beurevoir, quand
« j'étais prisonnière dans leur château. Elles
« m'offrirent habits de femme, ou drap pour les
« faire. Je répondis que je n'en avais pas encore
« congé de Dieu, et que le temps n'en était pas
« venu. Et si j'eusse cru pouvoir le faire inno-

« cemment, je l'aurais plutôt fait à ces deux
« bonnes dames que pour complaire à aucunes
« damesquisoient en France, excepté la reine. »
On sentait que les égards et les compassions des
femmes de la maison de Luxembourg l'avaient
touchée d'une reconnaissance qu'elle se plaisait
à leur témoigner jusque devant la mort.

« N'avez-vous point fait faire d'image de vous
« à votre ressemblance ? Ne disait-on pas prière
« et oraison dans les camps et dans les villes en
« votre nom ? — Si ceux de notre cause ont
« prié en mon nom, je l'ignore, et ils ne l'ont
« point fait de mon consentement. S'ils ont
« prié pour moi, il me semble qu'à cela il n'y
« avait point de mal. Beaucoup de gens me
« voyaient, il est vrai, avec joie ; et, se pressant
« autour de moi, baisaient mes habits, mes
« armes, mon étendard, et ce qu'ils pouvaient
« atteindre de moi ; mais c'était parce que les
« pauvres m'approchaient avec confiance, que
« je ne leur faisais ni déplaisir ni affront,
« mais que je les soulageais et les préservais
« autant que je pouvais des maux de la guerre.
« Les femmes et les filles faisaient toucher leurs
« anneaux à l'anneau de mon doigt, mais je ne

« connaissais point en elles de mauvaise intention à ceci.

« Pendant que j'étais à Reims, à Château-Thierry, à Lagny, il est vrai que plusieurs me requéraient d'être marraine de leurs enfants, et que j'y consentais. Mais je ne fis jamais de miracles.

« L'enfant qu'on me pria de tenir à Lagny avait trois jours ; les jeunes filles l'apportèrent à Notre-Dame, pour la prier de lui donner la vie. J'allai avec elles prier à son autel. « Finalement, l'enfant donna signe de vie, remua les lèvres, et fut baptisé, puis mourut aussitôt. — Le roi ne vous donna-t-il pas écu, armes et trésors, pour son service? — Je n'eus ni écu, ni armes ; mais le roi en donna à mes frères. Quant à moi, je n'eus de lui que mes chevaux, cinq de bataille et sept de route, et l'argent pour payer mes hôtes. »

On revint sur le signe qu'elle avait donné au Dauphin, et on lui demanda de le décrire. Mais elle, parlant en double sens, et faisant allusion à ce signe, qui n'était autre que le royaume de France : « Aucun, dit-elle, ne pourrait en décrire la richesse. Quant à vous, ajouta-t-elle

« avec un dédaigneux enjouement qui attestait la liberté de son esprit, le signe qu'il vous faut, c'est que Dieu me délivre de vos mains, et c'est le plus éclatant qu'il vous puisse en-voyer ! »

Elle avoua, dans les séances suivantes, que son père avait eu un songe pendant qu'elle était enfant, dans lequel songe il avait vu avec terreur sa fille Jeanne guerroyant avec les gens d'armes. Requis de parler de ses révélations, elle tranche d'un mot les pièges, et répond que tout ce qu'elle a fait de bien, elle l'a fait par ses propres inspirations.

On lui demanda s'il n'y avait aucun signe magique sur un anneau qu'elle portait au doigt, et pourquoi elle regardait cet anneau avec piété au moment des batailles. C'est, dit-elle, qu'il y avait gravé sur le laiton le nom de Jésus, et parce qu'aussi cet anneau lui rappelant avec *plaisance* son père et sa mère, elle aimait alors à le sentir en sa main et à son doigt. « Pourquoi, lui dit-on, fîtes-vous porter votre étendard en la cathédrale de Reims, au sacre du roi ? — Il avait été à la peine, répondit Jeanne en animant à son cœur le signe inanimé ;

« c'était bien justice qu'il fût au triomphe ! »

Tentée d'abord dans sa simplicité, puis dans son patriotisme, il restait à la tenter dans sa conscience. La tentation, sur ce point, était sûre de vaincre. L'université, l'inquisition, le pouvoir épiscopal, représenté par l'évêque de Noyon, étaient du parti de la royauté anglaise, des Bourguignons et des Parisiens. Contester l'obéissance à ce parti, leur semblait être la refuser à l'Église. On lui demande de reconnaître en tout l'autorité de cette église. Elle ne peut ni consentir à renier sa cause politique, ni refuser son consentement sans se déclarer rebelle à la foi. « Je m'en remets à mon juge, » répond-elle avec une sublime inspiration d'habileté qui transporte plus haut le jugement pour confondre les juges humains ; et elle ne sort plus de cette réponse, qu'elle oppose sept fois, dans les mêmes termes, à toutes les ruses de l'accusation. •

« Enfin, lui dit-on avec impatience, voulez-vous ou non vous soumettre au pape ? — Conduisez-moi à lui, répond-elle, et je lui répondrai à lui-même. »

Tout le reste de ce jour elle se tait. Torturée

dans sa conscience, elle avoue à elle-même son angoisse, dans cette prière qu'elle adresse au ciel pour qu'il la délivre de cette tentation :
« Très-doux Dieu, dit-elle à son Seigneur, je
« vous requiers par votre Passion, si vous m'ai-
« mez, de me révéler ce que je dois répondre
« à ces gens d'Église. Je sais bien, quant à la
« vie, ce que je dois faire ; mais, quant au
« reste, je n'entends pas le commandement de
« mes guides. »

Ses angoisses, plus terribles que les fers de son cachot et que la présence de la mort, la jetèrent dans une maladie qui interrompit les interrogatoires publics.

Mais l'évêque et ses assesseurs allèrent l'obséder jusqu'au pied du pilier où elle languissait enchaînée de corps, malade de fièvre, troublée d'esprit. On lui demanda si elle se soumettait de cœur à un concile. Elle ignorait ce qu'était un concile. On lui expliqua que c'était une assemblée générale de l'Église. Elle dit alors qu'elle s'y soumettait. Cette profession d'obéissance la sauvait. Le tabellion, présent, l'écrivit. L'évêque s'en aperçut ; et voulant à tout prix livrer sa proie aux partis dont il était l'organe : « Tai-

«sez-vous donc, de par Dieu ! » cria-t-il au docteur qui avait adressé la question et obtenu la réponse. Puis, se tournant vers le tabellion, il lui défendit d'écrire ce qui absolvait l'accusée.

« Hélas ! dit Jeanne en regardant pitoyablement l'évêque, vous écrivez ce qui est contre moi, et vous ne voulez pas écrire ce qui est pour ! »

Warwick, informé par l'évêque, ayant rencontré, le soir, le docteur inhabile ou miséricordieux, l'apostropha avec colère, l'accusa de souffler cette scélérate, et le menaça de le faire jeter à la Seine. Les docteurs, tremblants, se sauvèrent de Rouen, et la prison de Jeanne se referma à tous, même à Cauchon.

La soif de son supplice était si ardente, que le parti anglais tremblait que la maladie ne l'enlevât aux bourreaux. « Pour rien au monde, disait le gardien de la tour, le roi ne voudrait qu'elle mourût de mort naturelle. Il l'a achetée assez cher pour vouloir qu'elle soit brûlée. Qu'on la guérisse au plus vite ! »

L'évêque cependant s'introduisit de nouveau dans sa prison, et il lui exposa le danger de son âme, si elle mourait sans adopter le sentiment

de l'Église. « Il me semble, répondit-elle, què,
« vu la maladie que j'ai, je suis en grand péril
« de mort ; s'il en doit être ainsi, que Dieu fasse
« à son plaisir de moi ! Je voudrais seulement
« avoir confession de mes péchés, et terre
« sainte après ma mort. » On lui demanda s'il
fallait faire prières et processions pour obtenir
sa guérison : « Oui, dit-elle ; j'aimerais bien
« que les bonnes âmes priassent pour moi. »

On revint sur l'accusation de suicide qu'on
lui avait imputée au sujet d'une tentative déses-
pérée d'évasion qu'elle avait faite pendant sa pre-
mière captivité au château de Beaurevoir. Elle
avoua que l'horreur de se sentir captive et désar-
mée pendant que son roi et les Français combat-
taient et versaient leur sang, avait égaré son âme ;
qu'elle s'était précipitée du haut des créneaux
dans le fossé, au risque d'y perdre la vie ; que,
tombée de si haut et évanouie de sa chute, elle
avait été reprise, et qu'en recouvrant ses sens
elle avait senti sa faute et demandé pardon à
Dieu.

Sa jeunesse la sauva d'une mort pour une
autre mort. Ses forces renaissaient. Les injures,
les outrages, la joie et les chants de ses geôliers

lui annonçaient le jugement prochain et la condamnation certaine. Trois soldats couchaient dans sa chambre. On parlait tout haut d'exercer sur elle les derniers outrages avant le supplice du feu. Jeanne tremblait en secret de ces outrages prémédités dans son cachot. Elle gardait avec vigilance ses vêtements d'homme de guerre, pour défendre jusqu'à la mort sa chasteté contre les complots nocturnes de ses gardiens. L'évêque lui faisait un crime de ce costume qui rappelait ses exploits. Il mettait au prix de ce changement d'habits la permission qu'elle sollicitait de prier du moins avec les fidèles, et d'assister au sacrifice du dimanche. Elle y consentit, à condition que les vêtements de femme qu'elle revêtirait seraient semblables à ceux des filles pudiques des bourgeoises de Rouen : une robe longue et serrée à la taille, dont les plis l'envelopperaient avec décence contre les outrages de ses profanateurs.

Pendant la semaine sainte et le jour de la résurrection du Christ, où toute la chrétienté s'associait à l'agonie de l'homme-Dieu et à la joie de sa rédemption, Jeanne sentit plus douloureusement sa solitude et sa séparation du

troupeau des âmes. Le son des cloches joyeuses de Pâques résonna dans son cœur, comme une ironie qui contrastait avec son isolement et sa tristesse.

Cependant l'université de Paris, consultée sur les procès-verbaux de ses interrogatoires, l'avait déclarée possédée de Satan, impie envers sa famille, altérée du sang des fidèles.

Les légistes, consultés de même, avaient restreint sa culpabilité au cas où elle s'obstinerait dans ses erreurs.

L'inquisiteur et l'évêque de Beauvais lui-même, intimidés au dernier moment par la clameur populaire qui commençait à s'apitoyer sur cette innocente, semblaient s'adoucir et se contenter de la condamnation du repentir et de la captivité, au lieu de la mort. Ils firent une suprême tentative pour arracher une apparence de désaveu de son obstination à la victime, pensant ainsi satisfaire à la fois le peuple par l'indulgence, les Anglais par la punition.

On arracha Jeanne, toutemalade et tout affaiblie de corps, aux ténèbres de son pilier où elle languissait depuis quatre mois, pour la tor-

turer en public dans son âme. On avait dressé deux échafauds dans le cimetière de Saint-Ouen, derrière la basilique de ce nom. Le cardinal de Winchester, représentant le pouvoir royal des Anglais en France; Cauchon, représentant la servilité ambitieuse vendant son pays pour des honneurs; les juges, le clergé, les docteurs, les assesseurs, les prédicateurs de l'université, représentant la légalité au service de la force, étaient assis sur un de ces échafauds.

Jeanne, les chaînes aux pieds et aux mains, attachée à un poteau par une ceinture de fer, entourée de tabellions prêts à enregistrer ses paroles, et de ministres de la torture armés de leurs instruments de douleur, prêts à lui arracher les faiblesses ou les cris de la nature, le bourreau avec sa charrette sous ses yeux, prêt à emporter son cadavre mutilé, étaient en face sur l'autre échafaud.

Un peuple immense, superstitieux, frappé de cet appareil, partagé entre le respect pour les autorités civiles et religieuses, la crainte de l'étranger, l'horreur de cette prétendue magicienne, et la pitié pour cette jeune fille dont la beauté éclatait plus touchante sous l'ombre de

la mort, frémissait sur la place et sur les toits. Un prédicateur célèbre du temps, Guillaume Érard, apostrophait Jeanne d'Arc, et s'efforçait de la ramener à un désaveu de ses erreurs, et à la soumission complète à ce que l'Église déciderait des droits des deux compétiteurs. « O « noble maison de France, s'écriait-il, croyant « renforcer ainsi ses arguments par une invo- « cation pathétique à la race des Valois, ô no- « ble maison de France qui fus toujours pro- « tectrice de la foi, comment as-tu été ainsi « pervertie, de t'attacher à une hérétique schis- « matique ? Oui, c'est de toi, Jeanne, que je « parle, ajouta-t-il en la foudroyant du geste, « c'est à toi que je dis que ton roi est schisma- « tique et hérétique ! »

Jeanne, qui jusque-là avait écouté en silence et en humilité les injures qui ne tombaient que sur sa tête, ne put contenir son cœur en entendant outrager son Dauphin : « Par ma foi, « sire, s'écria-t-elle en interrompant le pré- « dicateur, je jure qu'il est le plus noble chré- « tien de tous les chrétiens, celui qui aime le « mieux la foi et l'Église ; et qu'il n'est rien de ce « que vous dites ! — Faites-la taire ! » cria

l'évêque de Beauvais. Les huissiers lui imposèrent silence.

Alors l'évêque lui lut un modèle de rétractation à laquelle on la conjurait de se conformer.

« Je veux bien me soumettre au pape, dit Jeanne.

« — Le pape est trop loin, dit l'évêque. — Eh

« bien ! qu'elle soit brûlée ! » cria le prédicateur.

Les huissiers, les bourreaux, le peuple, qui l'entouraient, la conjuraient de signer un acte dressé de soumission à l'Église, qui n'était qu'une rétractation de ses ignorances devant Dieu, sans rien désavouer de sa cause et de ses sentiments devant les hommes. « Eh bien ! je
« signerai, » dit-elle.

A ces mots, une grande clameur de soulagement s'éleva de la foule. L'évêque de Beauvais demanda à Winchester ce qu'il devait faire :
« Il faut, dit l'Anglais, l'admettre à la pénitence. » C'était lui octroyer la vie. Pendant que les courtisans de Winchester se querellaient avec l'évêque de Beauvais sur l'échafaud, prétendant qu'il avait favorisé l'accusée, et pendant que l'évêque les démentait avec colère, un secrétaire s'approcha de Jeanne, et lui présenta la plume pour signer la rétractation, qu'elle ne

pouvait lire. La pauvre fille rougit et sourit à sa propre ignorance, en roulant gauchement la plume dans ses doigts qui maniaient si bien l'épée. Elle traça, sous la direction de l'huissier, un rond, et au milieu une croix, signature symbolique de son martyre. Puis on lui lut sa sentence de grâce, qui la condamnait à passer le reste de sa vie en prison, pour y déplorer ses péchés au *pain de douleurs* et à l'*eau d'angoisse*.

A ces mots, les partisans du règne anglais et les soldats de cette cause, trompés dans leur espoir de vengeance par une sentence qui leur paraissait une lâcheté, du moment qu'elle n'était pas la mort, murmurèrent, s'agitèrent, s'ameutèrent tumultueusement autour du tribunal; et, ramassant les pierres et les ossements du cimetière, les lancèrent sur l'échafaud contre le cardinal, l'évêque, les juges et les docteurs : « Misérables prêtres fainéants, vous trahissez le roi ! » Mais les juges, pour échapper à cette grêle de pierres et pour traverser en sûreté la foule, disaient aux plus furieux : « Soyez tranquilles, nous la retrouverons bien d'une autre façon ! »

Jeanne s'étonnait plus que de la mort de la haine de ce peuple qu'elle aimait tant.

Elle rentra au château, poursuivie par les vociférations de la multitude. Elle y retrouva les fers, les pièges et les outrages de ses ennemis.

« Les affaires de notre roi tournent mal, dit
« le commandant du château, Warwick : la
« fille ne sera pas brûlée ! »

On lui enleva pendant son sommeil ses habits de femme qu'elle avait revêtus en signe d'obéissance sur l'échafaud, et on la contraignit ainsi à reprendre ses habits d'homme, qui étaient à côté de son lit. A peine eut-elle revêtu par nécessité ce costume dont on faisait le signe de son crime et de son obstination, qu'on appela l'évêque pour la surprendre en récidive. L'évêque la gourmanda rudement sur sa rechute après son abjuration. Elle protesta qu'elle n'avait rien abjuré que ses péchés, et qu'elle aimait mieux mourir que de vivre ainsi rivée aux piliers de son cachot. L'évêque de Beauvais, convaincu de la passion de son parti pour le supplice de cette fille, dont l'existence rappelait des défaites aux Anglais et des crimes aux

Bourguignons, renonça à la disputer à Warwick. Il convainquit les sages et les docteurs de la nécessité de punir cette impénitente par la mort. Les ecclésiastiques la livrèrent à la justice civile, chargée de l'application et de l'exécution de leur sentence, dont, comme Pilate, ils lavaient leurs mains. Cette sentence la conduisait au bûcher.

Un confesseur envoyé par l'évêque pénétra dans sa prison et lui annonça le prochain supplice. « Hélas ! hélas !... » s'écria-t-elle en étendant ses bras autant que les chaînes lui permettaient de les ouvrir, et en renversant sa tête échevelée ; « faut-il me traiter si horriblement
« et si cruellement, que mon corps net et pur,
« qui ne fut jamais souillé d'aucune tache ni
« corruption, soit tout à l'heure consumé et réduit en cendres ! Ah ! j'aimerais mieux être
« décapitée sept fois que d'être brûlée ! Ah !
« j'en appelle à Dieu, le grand juge, des injustices et des tortures qu'on me fait endurer ! »
L'âme se rattachait au corps au moment de le perdre dans le feu ; la vie luttait avec la foi ; la femme réapparaissait dans le soldat.

On lui accorda comme dernière faveur la com-

munion des mourants dans son cachot. L'évêque assistait parmi les gens du château à ce secours des bourreaux de son âme. Elle l'aperçut, et lui dit avec un doux reproche : « Évêque, je meurs par vous ! » Elle reconnut aussi parmi les assistants un des prédicateurs qui lui avaient fait les admonitions avant le procès, et avec lequel elle avait contracté cette familiarité du prisonnier envers ceux qui le visitent : « Ah ! maître Pierre, lui dit-elle tout en larmes, où serai-je ce soir ? »

On lui rendit les habillements de femme pour le supplice. On l'y conduisit sur une charrette, entre son confesseur et un huissier.

Un moine charitable la suivit à pied, priant pour son âme, et représentant la dernière pitié au pied de l'échafaud. Il se nommait Isambart. L'histoire doit son nom à ceux qui savent aimer jusqu'à la mort. Le fourbe Loyseleur, employé par l'évêque pour arracher à Jeanne ses secrets sous le semblant de la confession, monta avant le départ sur la charrette, pour obtenir de sa victime le pardon de sa trahison. Les Anglais eux-mêmes s'ameutèrent à la vue de ce traître, et le couvrirent de huées et de menaces. Ver-

satilité naturelle aux foules, qui veulent bien frapper, mais non trahir. « O Rouen, Rouen, » disait-elle en se lamentant, est-ce donc ici que « je dois mourir ? » Elle s'étonnait que le ciel la laissât mourir si jeune, avant qu'elle eût fini son œuvre, et que la France tout entière fût purgée par elle de ses oppresseurs ; elle attendait incertaine un miracle ou la mort, jusqu'au pied du bûcher.

XXXIX

L'évêque, l'inquisiteur, l'université, les docteurs, l'attendaient sur une estrade en face d'un monticule de plâtre, recouvert de bois sec préparé pour le sacrifice humain.

Quand le char se fut arrêté au pied de l'estrade : « Va en paix, Jeanne, » lui dit, au nom des juges, le prédicateur ; « l'Église ne peut « plus te défendre, elle t'abandonne au bras « séculier ! » Excuse cruelle de ceux qui avaient prononcé le crime, et qui ne laissaient à d'autres que l'œuvre matérielle de la mort !

Jeanne alors s'agenouilla sur le char, non pour demander grâce de la vie aux juges qui

la condamnaient, mais pour demander la grâce du paradis à l'évêque et aux prêtres qui la jetaient au feu. Elle joignit les mains, inclina la tête, et, s'adressant avec une naïve et pathétique ardeur tantôt à ses divins protecteurs dans le ciel, tantôt à ses bourreaux assis au-dessous d'elle sur l'échafaud, elle invoqua leur assistance, leur compassion et leurs prières avec un accent si tendre et avec des sanglots de femme si entremêlés de déchirantes exclamations, qu'à la vue de cette jeunesse, de cette innocence, de cette beauté près de tomber en cendre, et à l'accent de cette plainte qui semblait sortir déjà de la flamme, les docteurs, les inquisiteurs, les huissiers, Winchester, l'évêque de Beauvais lui-même, fondirent en larmes, et qu'un certain nombre d'entre eux, ne pouvant soutenir cette figure et cette voix, et se sentant évanouir de compassion, descendirent de l'échafaud et se perdirent isolés dans la foule.

La mourante se confessa alors à haute voix des erreurs d'esprit ou des présomptions de cœur qu'elle avait pu avoir de bonne foi pendant sa mission sur la terre. Elle regretta peut-être d'avoir trop obéi à la voix intérieure, en

forçant son oncle de la conduire à Vaucouleurs, au lieu d'obéir à la voix de sa mère et au génie obscur et tutélaire du foyer. Elle vit de quel prix étaient l'héroïsme et la gloire, et la maison et le verger de son père lui apparurent en contraste avec le bûcher de Rouen.

Se repentit-elle de son dévouement à une inspiration glorieuse et à une patrie ingrate? Les chroniques ne le disent pas ; mais ses pleurs, ses lamentations, son acceptation de cœur et sa révolte des sens contre le supplice le laissent conclure. Elle fut plus touchante que si elle était restée impassible ; elle fut mortelle, elle fut femme, elle fut enfant devant le feu. La nature, la volonté et la mort, qui avaient lutté dans son Seigneur lui-même au jardin des Olives, luttèrent dans la jeune fille au pied du bûcher. La multitude assista au déchirement d'un corps et d'une âme. Ce cirque stupide et féroce eut le spectacle complet d'une agonie.

A la fin, Jeanne sentit le besoin de se raffermir par la vue du symbole du suprême sacrifice accepté par le Fils de l'homme pour l'homme. Elle implora la grâce de mourir du moins en embrassant une croix, symbole de dernière com-

munion avec l'Église qui la répudiait. On fut longtemps sourd à cette prière. Un Anglais cependant lui tendit deux branches de bois avec leur écorce, liées transversalement par un nœud de corde, et formant l'image grossière de la croix. Elle la prit, la baisa, et, ouvrant sa chemise, elle la serra contre sa poitrine, comme pour faire pénétrer de plus près dans son cœur la vertu de ce signe.

Le moine Isambart, attentif à ses moindres gestes, et qui vit son désir si mal satisfait, osa prendre sur lui un acte de généreuse audace, au risque de paraître impie dans sa compassion. Il courut avec l'huissier-massier à une église voisine de la place du Marché, et, prenant la croix de la paroisse à côté de l'autel, il la remit aux mains de Jeanne; véritable *Simon* de ce supplice.

Les bourreaux firent marcher la jeune fille vers le bûcher. Son confesseur y monta avec elle, en murmurant à son oreille de pieux encouragements. Son sangfroid ne l'avait pas abandonnée dans son désespoir. Le bourreau ayant mis le feu aux branches inférieures du bûcher, où elle était liée à un poteau : « Jésus !

« s'écria-t-elle, retirez-vous, mon père ! Et
« quand la flamme m'enveloppera, élevez la
« croix pour que je la voie en mourant, et dites-
« moi de saintes paroles jusqu'à la fin. »

L'évêque de Beauvais, comme pour obtenir une suprême justification de son jugement par quelque accusation de la mourante contre elle-même, à l'approche des flammes s'approcha encore du bûcher.

« Évêque, évêque, » lui répéta seulement la pauvre fille, comme si cette voix fût déjà venue d'un autre monde, « je meurs par vous ! »

Puis regardant à travers ses larmes cette multitude avide du supplice de sa libératrice :
« O Rouen, dit-elle, j'ai peur que tu n'expies un
« jour ma mort ! » Ensuite elle pria à voix basse.

Un grand silence avait succédé au tumulte d'une foule agitée. On eût dit que cette mer d'hommes se taisait, pour entendre le dernier soupir d'une vie qui allait s'exhaler. Un cri d'horreur et de douleur sortit du bûcher. C'était la flamme qui montait au vent, et qui s'attachait aux vêtements et aux cheveux de la victime. « De l'eau ! de l'eau ! » cria-t-elle par un

dernier instinct de la nature. Puis, entourée comme d'un vêtement par les flammes qui tourbillonnaient autour d'elle, elle ne proféra plus que quelques balbutiements confus et entrecoupés, entendus d'en bas par le confesseur et par Isambart, à travers le petillement du bûcher. Elle laissa tomber enfin sa tête entourée de flammes sur sa poitrine, et dit, d'une voix expirante : *Jésus !*

On n'entendit plus sa voix, et on ne retrouva qu'un peu de cendre. Winchester fit balayer cette cendre du bûcher à la Seine, pour qu'il ne restât rien sur la terre de France de l'esprit et du bras de cette fille des champs, qui la disputaient à la servitude.

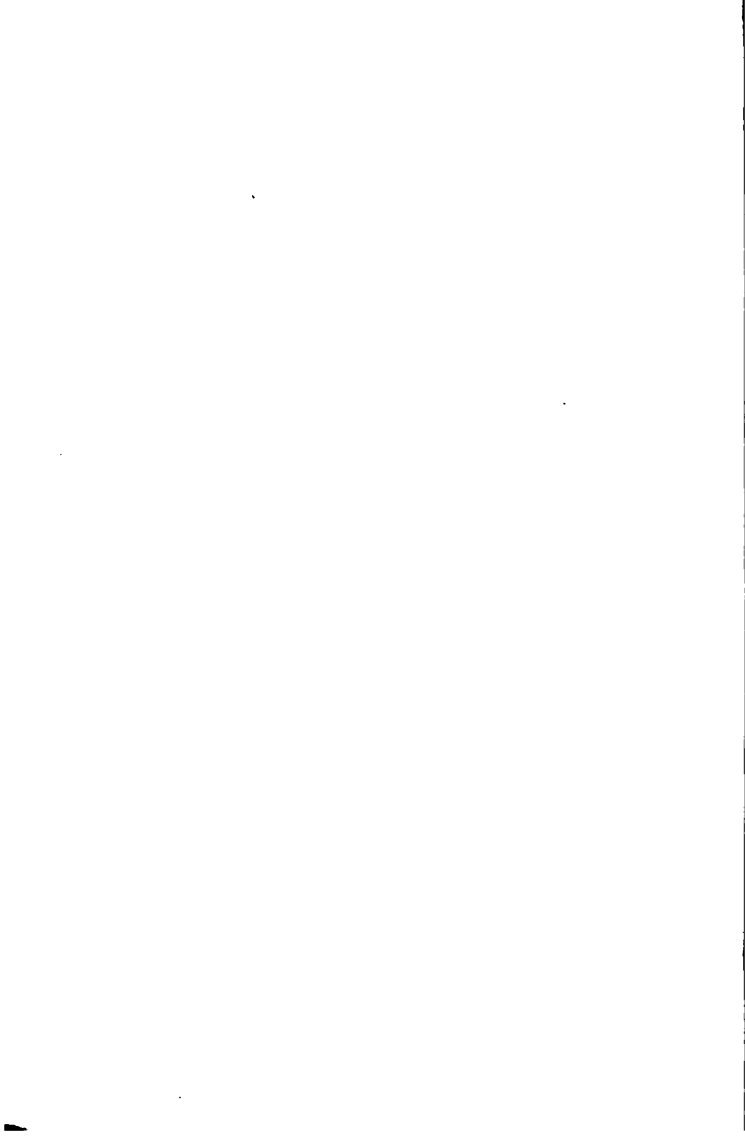
Il se trompa : Jeanne d'Arc était morte, mais la France était sauvée !

XL

Telle fut la vie de Jeanne d'Arc, l'inspirée, l'héroïne et la sainte du patriotisme français ; gloire, salut et honte de sa patrie tout à la fois. Le peuple, pour l'encadrer parmi les plus su-

blimes et les plus touchantes figures de l'histoire, n'a pas besoin d'accepter les imaginations enthousiastes de la multitude, ni les explications d'un autre temps. Le sol opprimé souffle son âme sur une jeune fille ; sa passion pour la liberté de son pays lui fait le don des miracles, don que la nature fait à toutes les grandes passions désintéressées. S'élançant des rangs du peuple, retenue par ses proches, entraînée par le dévouement, accueillie par la politique, déployée comme un drapeau par les chefs et par les combattants d'une cause perdue, déifiée par le vulgaire, victorieuse des ennemis, abandonnée du roi, des hommes et de son génie après son œuvre achevée, odieuse aux usurpateurs, vendue par l'ambition, jugée par des lâches, condamnée par ses frères, sacrifiée en holocauste aux étrangers, elle s'évanouit comme un météore, dans un sacrifice qui paraît aux uns une expiation, aux autres une assumption dans la mort. Tout semble miracle dans cette vie, et cependant le miracle, ce n'est ni sa voix, ni sa vision, ni son signe, ni son étendard, ni son épée : c'est elle-même. La force de son sentiment national est sa plus sûre révélation. Son

triomphe atteste l'énergie de cette vertu en elle. Sa mission n'est que l'explosion de cette foi patriotique dans sa vie ; elle en vit et elle en meurt, et elle s'élève à la victoire et au ciel sur la double flamme de son enthousiasme et de son bûcher. Ange, femme, peuple, vierge, soldat, martyr, elle est l'armoirie du drapeau des camps, l'image de la France popularisée par la beauté, sauvée par l'épée, survivant au martyr, et divinisée par la sainte superstition de la patrie.



HOMÈRE.

DIXIÈME SIÈCLE AVANT J.-C.



I

C'est une des facultés les plus naturelles et les plus universelles de l'homme, que de reproduire, en lui par l'imagination et la pensée et en dehors de lui par l'art et par la parole, l'univers matériel et l'univers moral au sein duquel il a été placé par la Providence. L'homme est le miroir pensant de la nature. Tout s'y retrace, tout s'y anime, tout y renaît par la poésie. C'est une seconde création que Dieu a permis à l'homme de feindre en reflétant l'autre dans sa pensée et dans sa parole ; un *verbe* inférieur, mais un *verbe* véritable, qui crée, bien qu'il ne crée qu'avec les

éléments, avec les images et avec les souvenirs, des choses que la nature a créées avant lui : jeu d'enfant mais jeu divin de notre âme avec les impressions qu'elle reçoit de la nature ; jeu par lequel nous reconstruisons sans cesse cette figure passagère du monde extérieur et du monde intérieur, qui se peint, qui s'efface et qui se renouvelle sans cesse devant nous. Voilà pourquoi le mot *poésie* veut dire *création*.

La mémoire est le premier élément de cette création, parce qu'elle retrace les choses passées et disparues à notre âme ; aussi les *Muses*, ces symboles de l'inspiration, furent-elles nommées les *filles de mémoire* par l'antiquité.

L'imagination est le second, parce qu'elle colore ces choses dans le souvenir, et qu'elle les vivifie.

Le sentiment est le troisième, parce qu'à la vue, ou au souvenir, de ces choses survenues et repeintes dans notre âme, cette sensibilité fait ressentir à l'homme des impressions physiques ou morales, presque aussi intenses et aussi pénétrantes que le seraient les impressions de ces choses mêmes, si elles étaient réelles et présentes devant nos yeux.

Le jugement est le quatrième, parce qu'il nous enseigne seul dans quel ordre, dans quelle proportion, dans quels rapports, dans quelle juste harmonie nous devons combiner et coordonner entre eux ces souvenirs, ces fantômes, ces drames, ces sentiments imaginaires ou historiques, pour les rendre le plus conformes possible à la réalité, à la nature, à la vraisemblance, afin qu'ils produisent sur nous-mêmes et sur les autres une impression aussi entière que si l'art était vérité.

Le cinquième élément nécessaire de cette création ou de cette *poésie*, c'est le don d'exprimer par la parole ce que nous voyons et ce que nous sentons en nous-mêmes, de produire en dehors ce qui nous remue en dedans, de peindre avec les mots, de donner pour ainsi dire aux paroles la couleur, l'impression, le mouvement, la palpitation, la vie, la jouissance ou la douleur qu'éprouvent les fibres de notre propre cœur à la vue des objets que nous imaginons. Il faut pour cela deux choses : la première, que les langues soient déjà très-riches, très-fortes et très-nuancées d'expressions, sans quoi le poète manquerait de couleurs sur sa palette ; la seconde,

que le poète lui-même soit un instrument humain de sensations, très-impressionnable, très-sensitif et très-complet ; qu'il ne manque aucune fibre humaine à son imagination ou à son cœur ; qu'il soit une véritable lyre vivante à toutes cordes ; une *gamme* humaine aussi étendue que la nature, afin que toute chose, grave ou légère, douce ou triste, douloureuse ou délicieuse, y trouve son retentissement ou son cri. Il faut plus encore ; il faut que les notes de cette gamme humaine soient très-sonores et très-vibrantes en lui, pour communiquer leur vibration aux autres ; il faut que cette vibration intérieure enfante sur ses lèvres des expressions fortes, pittoresques, frappantes, qui se gravent dans l'esprit par l'énergie même de leur accent. C'est la force seule de l'impression qui crée en nous le mot, car le mot n'est que le contre-coup de la pensée. Si la pensée frappe fort, le mot est fort ; si elle frappe doucement, il est doux ; si elle frappe faiblement, il est faible. Tel coup, tel mot, voilà la nature !

Enfin, le sixième élément nécessaire à cette création intérieure et extérieure qu'on appelle poésie, c'est le sentiment musical dans l'oreille

des grands poètes , parce que la poésie chante au lieu de parler, et que tout chant a besoin de musique pour le noter, et pour le rendre plus retentissant et plus voluptueux à nos sens et à notre âme ; et si vous me demandez, pourquoi le chant est-il une condition de la langue poétique ? je vous répondrai : Parce que la parole chantée est plus belle que la parole simplement parlée. Mais si vous allez plus loin, et si vous me demandez : Pourquoi la parole chantée est-elle plus belle que la parole parlée ? je vous répondrai que je n'en sais rien , et qu'il faut le demander à celui qui a fait les sens et l'oreille de l'homme plus voluptueusement impressionnés par la cadence, par la symétrie, par la mesure et par la mélodie des sons et des mots, que par les sons et les mots inharmoniques jetés au hasard ; je vous répondrai que le rythme et l'harmonie sont deux lois mystérieuses de la nature, qui constituent la souveraine beauté ou l'ordre dans la parole. Les sphères elles-mêmes se meuvent aux mesures d'un rythme divin, les astres chantent ; et Dieu n'est pas seulement le grand architecte, le grand mathématicien, le grand poète des mondes, il en est aussi le grand mu-

sicien. La création est un chant dont il a mesuré la cadence, et dont il écoute la mélodie.

Mais le grand poète, d'après ce que je viens de dire, ne doit pas être doué seulement d'une mémoire vaste, d'une imagination riche, d'une sensibilité vive, d'un jugement sûr, d'une expression forte, d'un sens musical aussi harmonieux que cadencé ; il faut qu'il soit un suprême philosophe, car la sagesse est l'âme et la base de ses chants ; il faut qu'il soit législateur, car il doit comprendre les lois qui régissent les rapports des hommes entre eux, lois qui sont aux sociétés humaines et aux nations ce que le ciment est aux édifices ; il doit être guerrier, car il chante souvent les batailles rangées, les prises de villes, les invasions ou les défenses de territoires par les armées ; il doit avoir le cœur d'un héros, car il célèbre les grands exploits et les grands dévouements de l'héroïsme ; il doit être historien, car ses chants sont des récits ; il doit être éloquent, car il fait discuter et haranguer ses personnages ; il doit être voyageur, car il décrit la terre, la mer, les montagnes, les productions, les monuments, les mœurs des différents peuples ; il doit connaître la nature animée et

inanimée, la géographie, l'astronomie, la navigation, l'agriculture, les arts, les métiers même les plus vulgaires de son temps, car il parcourt dans ses chants le ciel, la terre, l'Océan, et il prend ses comparaisons, ses tableaux, ses images dans la marche des astres, dans la manœuvre des vaisseaux, dans les formes et dans les habitudes des animaux les plus doux ou les plus féroces ; matelot avec les matelots, pasteur avec les pasteurs, laboureur avec les laboureurs, forgeron avec les forgerons, tisserand avec ceux qui filent les toisons des troupeaux ou qui tissent les toiles, mendiant même avec les mendiants aux portes des chaumières ou des palais. Il doit avoir l'âme naïve comme celle des enfants, tendre, compatissante et pleine de pitié comme celle des femmes, ferme et impassible comme celle des juges et des vieillards, car il récite les jeux, les innocences, les candeurs de l'enfance, les amours des jeunes hommes et des belles vierges, les attachements et les déchirements du cœur, les attendrissements de la compassion sur les misères du sort : il écrit avec des larmes ; son chef-d'œuvre est d'en faire couler. Il doit inspirer aux hommes la pitié, cette plus belle

des sympathies humaines, parce qu'elle est la plus désintéressée. Enfin, il doit être un homme pieux et rempli de la présence et du culte de la Providence, car il parle du ciel autant que de la terre. Sa mission est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire proférer le nom suprême à toute chose, même muette ; et de remplir toutes les émotions qu'il suscite dans l'esprit ou dans le cœur de je ne sais quel pressentiment immortel et infini, qui est l'atmosphère et comme l'élément invisible de la Divinité.

Tel devrait être le poète parfait ; homme multiple, résumé vivant de tous les dons, de toutes les intelligences, de tous les instincts, de toutes les sagesse, de toutes les tendresses, de toutes les vertus, de tous les héroïsmes de l'âme ; créature aussi complète que l'argile humaine peut comporter de perfection.

Aussi qu'une fois cet homme apparaisse sur la terre, déplacé, par sa supériorité même, parmi le commun des hommes, l'incrédulité et l'envie s'attachent à ses pas comme l'ombre au corps. La fortune, jalouse de la nature, le fuit ; le vulgaire, incapable de le comprendre, le méprise

comme un hôte importun de la vie commune ; les femmes, les enfants et les jeunes gens l'écou- tent chanter en secret et en se cachant des vieil- lards, parce que ces chants répondent aux fibres encore neuves et sensibles de leurs cœurs. Les hommes mûrs hochent la tête, et n'aiment pas qu'on enlève ainsi leurs fils et leurs femmes aux froides réalités de la vie ; ils appellent rêves les idées et les sentiments que ces génies inspirés font monter à la tête et au cœur de leurs géné- rations ; les vieillards craignent pour leurs lois et leurs mœurs, les grands et les puissants pour leur domination, les courtisans pour leurs fa- veurs, les rivaux pour leur portion de gloire. Les dédains affectés ou réels étouffent la re- nommée de ces hommes divins, la misère et l'indigence les promènent de ville en ville, l'exil les écarte, la persécution les montre du doigt ; un enfant ou un chien les conduit, infirmes, aveugles ou mendiants de porte en porte, ou bien un cachot les enferme ; et on appelle leur génie démente, afin de se dispenser même de pitié !

Et ce n'est pas seulement le vulgaire qui traite ainsi ces hommes de mémoire ; non, ce

sont des philosophe tels que *Platon*, qui font des lois ou des vœux de proscription contre les poètes ! *Platon* avait raison dans son anathème contre la poésie, car si l'aveugle de *Chio* était entré à *Athènes*, le peuple aurait peut-être détrôné le philosophe ! Il y a plus de politique pratique dans un chant d'*Homère* que dans les utopies de *Platon* !

II

Homère est cet idéal, cet homme surhumain, méconnu et persécuté de son temps, immortel après sa disparition de la terre. Voici l'histoire de sa vie :

Quelques savants ont prétendu et prétendent encore qu'il n'a pas existé, et que ses poèmes sont des *rapsodies* ou des fragments de poésie recousus ensemble par des *rapsodes*, chanteurs ambulants qui parcouraient la Grèce et l'Asie en improvisant des chants populaires. Cette opinion est l'athéisme du génie : elle se réfute par sa propre absurdité. Cent *Homères* ne seraient-ils donc pas plus merveilleux qu'un seul ? L'unité et la perfection égale des œuvres n'attestent-

elles pas l'unité de pensée et la perfection de main de l'ouvrier? Si la Minerve de *Phidias* avait été brisée en morceaux par les barbares, et qu'on m'en rapportât un à un les membres mutilés et exhumés, s'adaptant parfaitement les uns aux autres, et portant tous l'empreinte du même ciseau, depuis l'orteil jusqu'à la boucle de cheveux, dirais-je, en contemplant tous ces fragments d'incomparable beauté : Cette statue n'est pas d'un seul Phidias, elle est l'œuvre de mille ouvriers inconnus qui se sont rencontrés par hasard à faire successivement ce chef-d'œuvre de dessin et d'exécution? Non ; je reconnaîtrais, à l'évidence de l'unité de conception, l'unité d'artiste, et je m'écrierais : C'est Phidias ! comme le monde entier s'écrie : C'est Homère ! Passons donc sur ces incrédulités, vestiges de l'antique envie qui a poursuivi ce grand homme jusque dans la postérité, et disons comment il a vécu :

Homère est né 907 ans ¹ avant la naissance du Christ. Il était de race grecque, soit qu'il eût vu le jour à *Chio*, île de l'archipel grec qui touche à l'Asie Mineure, soit qu'il eût reçu la

(1) Selon la chronologie des marbres de Paros.

vie à Smyrne, ville asiatique, mais colonisée par des Grecs.

Les Grecs sortaient alors de la période primitive de leur formation, période pastorale, guerrière, agricole, navale, pour entrer dans la période intellectuelle et morale ; semblables en cela aux neiges de leur Thessalie et de leur mont Olympe, qui roulent leurs eaux troubles et impétueuses avant de s'apaiser et de se clarifier dans leurs vallées. Ce peuple, destiné à occuper, sur un si petit espace, une si grande place dans le monde de l'histoire, de la pensée et des arts, était une agrégation de cinq ou six races, les unes européennes, les autres africaines, les autres asiatiques, que la contiguïté de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique avait mêlées ensemble dans ce carrefour du monde ancien, frontière indécise de trois continents. Leur noyau natal était dans les rochers de l'Épire et de la Macédoine ; mais la rudesse du montagnard, l'esprit d'aventure du marin, la douceur de l'Asiatique, la religion de l'Égyptien, la pensée de l'Indien, la mobilité du Perse, étaient si bien fondus dans leur physionomie physique et dans leur génie multiple, que ce peuple était par sa beauté, son

héroïsme, sa grâce, son caractère à la fois entreprenant et flexible, comme un résumé de tous les peuples. Les forêts de l'Europe lui avaient donné leurs mœurs héroïques et sauvages, l'Égypte ses prêtres et ses divinités, les Phéniciens leur alphabet, les Perses et les Lydiens leurs arts et leur poésie, les Crétois leur Olympe et leurs lois, les Thraces leurs armes, les Hellènes leur navigation et leur fédération en tribus indépendantes, les Hindous leurs mystères et leurs allégories religieuses, en sorte que leur ciel était une colonie de dieux, comme leurs continents et leurs îles étaient une colonie d'hommes de toutes sources. Leurs aptitudes étaient aussi diverses que leurs origines.

La mer de l'archipel grec, c'est le lac Léman de l'Orient. Ayant pour contours ces golfes, ces anses, ces détroits qui s'insinuent entre les caps de ces terres dentelées, il baigne les côtes les plus âpres et les plus gracieuses tour à tour, et semble avoir été creusé pour amollir le choc entre les deux continents où Byzance s'assoit indécise sur les deux rivages. Les voiles, aussi multipliées que les oiseaux de la mer, naviguent sans cesse d'une île à l'autre, et de l'Afri-

que à l'Asie, et de l'Asie à l'Europe, comme des essaims d'une même famille, qui vont s'entrevisiter au printemps sur leurs divers rochers.

Le climat de cette contrée montagneuse et maritime est aussi varié que ses sites et aussi tempéré que sa latitude. Depuis les neiges éternelles de la Thessalie jusqu'à l'été perpétuel des vallées de la Lydie et jusqu'à la fraîche ventilation des îles toutes les rigueurs, toutes les chaleurs et toutes les tiédeurs de température s'y touchent, s'y contrastent ou s'y confondent sur les montagnes, dans les plaines et sur les flots. Le ciel y est limpide comme en Égypte, la terre féconde comme en Syrie, la mer tantôt caressante et tantôt orageuse comme aux tropiques. Les sites et les scènes de la nature y sont, à peu de distance et dans un cadre qui les rapproche, grands, bornés, sublimes, gracieux, alpestres, maritimes, recueillis ou sans bornes, comme l'imagination des hommes. Tout s'y peint en traits imposants, pittoresques, éblouissants, dans les yeux. Tantôt hymne, tantôt poème, tantôt élégie, tantôt cantique, tantôt strophe voluptueuse, cette terre est la terre qui peint,

qui parle et qui chante le mieux à tous les sens. Les écueils murmurants du Péloponèse, les caps foudroyés d'éclairs du Taurus, les golfes sinueux de l'Eubée, les larges canaux du Bosphore, les anses mélancoliques de l'Asie Mineure, les îles vertes ou bleuâtres égrenées sur les flots comme les bouées flottantes d'une ancre qui rattacherait les deux rivages ; l'île de Crète avec ses cent villes ; Rhodes, qui a pris son nom de la rose ou le lui a donné ; Scyros, reine des Cyclades ; Naxos ; Hydra, sentinelle avancée de la Grèce continentale ; l'île de Chypre, assez vaste pour deux royaumes ; Chalcis, qu'un pont sur l'Euripe réunit à l'Europe ; Ténédos, qui ouvre ou qui ferme les Dardanelles ; Lemnos, Mitylène ou Lesbos, qui semble imiter sur une petite échelle les monts, les vallées, les gorges et les golfes du continent d'Asie, qu'elle regarde en face ; Chio, qui présente, comme une double terrasse de fleurs sur ses deux flancs opposés, ses oliviers à l'Europe et ses orangers à l'Asie ; Samos, qui creuse ses ports et qui élève ses cimes aussi haut que le mont Mycale, avec lequel elle entrelace ses pieds ; d'innombrables groupes d'autres îles encore, dont chacune avait son peuple, ses

mœurs, ses arts, ses temples, ses dieux, ses fables, son histoire, sa renommée dans la famille grecque, mais dont toutes parlaient déjà la même langue et chantaient dans les mêmes vers : telle était la Grèce au temps de cette incarnation de la poésie dans la personne d'Homère. Elle attendait un historien, un chantre national, le poète de ses dieux, de ses héros, de ses exploits, pour constituer son unité d'imagination et de célébrité dans le présent et dans l'avenir.

Dans son hymne à l'*Apollon de Délos*, dieu de l'inspiration grecque, Homère lui-même décrit en quelques vers géographiques ces groupes d'îles et de continents, qui contenaient toute la poésie de la nature :

« Vous aimez, dit-il au dieu, les sommets des
« hautes montagnes, les lieux éthérés d'où le
« regard plonge et plane au loin ; les fleuves
« qui courent à la mer, les promontoires inclinés vers les flots et les larges ports !... Oui,
« depuis que votre mère Latone, s'appuyant
« sur le mont Cynthus, vous enfanta au mur-
« mure des vagues bleuâtres que l'halcine sonore des vents poussait vers les deux rivages,

« vous réglez sur ces lieux et sur leurs habitants,

« Sur ceux de Crète et d'Athènes,

« Sur ceux qui peuplent l'île d'Égine et
« l'Eubée, célèbre par ses vaisseaux ; Égée, Irésie
« et la maritime Péparète ; l'Athos , Samos de
« Thrace et les sommets du Pélion ; les montagnes boisées de l'Ida ; Imbros, aux édifices
« répandus sur sa côte ; l'inaccessible Lemnos ;
« Chio, la plus belle des îles de l'Archipel ; le
« Mimas escarpé et les pics du Coryce ; Claros,
« qui éblouit les matelots, et Ésagée, dont
« le regard cherche la cime dans le ciel ; Samos,
« ruisselante de sources, et le mont Mycale,
« aux gradins de collines ; Milet et Cos, le séjour des Méropes ; Gnide, où règnent les orages ; Naxos et Paros, où la mer blanchit sur
« les écueils ! Cette Délos, continue-t-il, où Latone, saisie des douleurs de l'enfantement,
« entoure le palmier de ses bras, et presse
« de ses genoux l'herbe molle ; la terre qui la
« portait en sourit... Aussitôt Délos se couvre
« d'or , comme la tête d'une montagne couronnée de forêts. C'est dans cette île que se rassemblent les Ioniens (peuple de Smyrne) aux

« robes flottantes, avec leurs enfants et leurs
« chastes épouses. En les voyant réunis en face
« du temple, on les prendrait pour des im-
« mortels exempts de vieillesse. L'âme s'épa-
« nouit en contemplant la beauté des hommes,
« la stature majestueuse des femmes, leurs
« rapides vaisseaux, leurs merveilleuses riches-
« ses... »

Puis le poète se repliant sur lui-même, à la fin de cette énumération, et s'adressant aux filles de Délos :

« Si jamais, leur dit-il dans la dernière stro-
phe, si jamais parmi les mortels quelque voya-
« geur malheureux aborde ici, et qu'il vous dise :
« Jeunes filles, quel est le plus inspiré des
« chantres qui visitent votre île, et lequel
« aimez-vous le mieux écouter ? » répondez alors
« toutes, en vous souvenant de moi : « C'est
« l'homme aveugle qui habite dans la monta-
« gneuse Chio ; ses chants l'emporteront éter-
« nellement dans l'avenir sur tous les autres
« chants ! »

Voilà, en quelques vers d'Homère lui-même, le site, le temps, les peuples, les mœurs de la Grèce à son avènement.

Nous empruntons naïvement le récit de sa vie aux traditions antiques et locales qui se sont transmises de bouche en bouche parmi les hommes les plus intéressés à se souvenir de lui, puisqu'il était leur gloire. Les traditions, toutes merveilleuses qu'elles paraissent, sont l'érudition des peuples; nous y croyons plus qu'aux savants qui viennent après des siècles les contester ou les démentir. En l'absence de livres écrits, la mémoire des nations est le livre inédit de leur race. Ce que le père a raconté au fils, et que le fils a redit à ses enfants d'âge en âge, n'est jamais sans fondement dans la réalité. En remontant de génération en génération à l'origine de ces traditions de famille ou de race qui se grossissent de quelques fables dans leur cours, on ressemble à un homme qui remonte le cours d'un fleuve inconnu : on finit par arriver à une source petite sans doute, mais à la source d'une vérité !

Disons donc ce qu'ont dit les Grecs contemporains et postérité d'Homère, sur le génie le plus antique et le plus national de leur race.

III

Il y avait dans la ville de Magnésie, colonie grecque de l'Asie Mineure, séparée de Smyrne par une chaîne de montagnes, un homme originaire de Thessalie, nommé Mélanopus. Il était pauvre, comme le sont en général ces hommes errants qui s'exilent de leur pays, où ne les retiennent ni maison ni champs paternels. Il se transporta donc de Magnésie dans une autre ville neuve et peu éloignée de Magnésie, où cette vallée, déjà trop peuplée, jetait ses essaims. Cette ville s'appelait Cymé. Mélanopus s'y maria avec une jeune Grecque aussi pauvre que lui, fille d'un de ses compatriotes, nommé Omyrethès. Il en eut une fille unique, à laquelle il donna le nom de Crithéis; il perdit bientôt sa femme; et, se sentant lui-même mourir, il légua sa fille, encore enfant, à un de ses amis qui était d'Argos, et qui portait le nom de Cléanax.

La beauté de Crithéis porta malheur à l'orpheline, et porta bonheur à la Grèce et au monde.

Il semble que le plus merveilleux des hommes fût prédestiné à ne pas connaître son père, comme si la Providence avait voulu jeter un mystère sur sa naissance, afin d'accroître le prestige autour de son berceau.

Crithéis inspira l'amour à un inconnu, se laissa surprendre ou séduire. Sa faute ayant éclaté aux yeux de la famille de Cléanax, cette famille craignit d'être déshonorée par la présence d'un enfant illégitime à son foyer. On cacha la faiblesse de Crithéis, et on l'envoya dans une autre colonie grecque qui se peuplait en ce temps-là au fond du golfe d'Hermus, et qui s'appelait Smyrne.

Crithéis, portant dans ses flancs celui qui couvrait son front de honte, et qui devait un jour couvrir son nom de célébrité, reçut asile à Smyrne chez un parent de Cléanax, né en Béotie, et transplanté dans la nouvelle colonie grecque; il se nommait Isménias. On ignore si cet homme connaissait ou ignorait l'état de Crithéis, qui passait sans doute pour veuve, ou pour mariée à Cymé.

Quoi qu'il en soit, l'orpheline, ayant un jour accompagné les femmes et les filles de Smyrne

au bord du petit fleuve *Mélès*, où l'on célébrait en plein champ une fête en l'honneur des dieux, fut surprise par les douleurs de l'enfantement. Son enfant vint au monde au milieu d'une procession à la gloire des divinités dont il devait répandre le culte, au chant des hymnes, sous un platane, sur l'herbe, au bord du ruisseau.

Les compagnes de Crithéis ramenèrent la jeune fille et rapportèrent l'enfant nu, dans leurs bras, à Smyrne, dans la maison d'Isménias. C'est de ce jour que le ruisseau obscur qui serpente entre les cyprès et les jones autour du faubourg de Smyrne a pris un nom qui l'égale aux fleuves. La gloire d'un enfant remonte, pour l'éclairer, jusqu'au brin d'herbe où il fut couché en tombant du sein de sa mère. Les traditions racontent et les anciens ont écrit qu'Orphée, le premier des poètes grecs qui chanta en vers des hymnes aux immortels, fut déchiré en lambeaux par les femmes du mont Rhodope, irritées de ce qu'il enseignait des dieux plus grands que les leurs ; que sa tête, séparée de son corps, fut jetée par elles dans l'Hèbre, fleuve dont l'embouchure est à plus de cent lieues de Smyrne ; que le fleuve roula cette tête encore harmonieuse jusqu'à la

mer ; que les vagues , à leur tour , la portèrent jusqu'à l'embouchure du Mélès ; qu'elle échoua sur l'herbe , près de la prairie où Crithéis mit au monde son enfant , comme pour venir d'elle-même transmettre son âme et son inspiration à Homère. Les rossignols près de sa tombe , ajoutent-ils , chantent plus mélodieusement qu'ailleurs (1).

Soit qu'Isménias fût trop pauvre pour nourrir la mère et l'enfant , soit que la naissance de ce fils sans père eût jeté quelque ombre sur la réputation de Crithéis , il la congédia de son foyer. Elle chercha pour elle et pour son enfant un asile et un protecteur de porte en porte.

Il y avait en ce temps-là , à Smyrne un homme peu riche aussi , mais bon et inspiré par le cœur , tel que le sont souvent les hommes détachés des choses périssables par l'étude des choses éternelles ; il se nommait Phémios ; il tenait une école de chant. On appelait le chant , alors , tout ce qui parle , tout ce qui exprime , tout ce qui peint à l'imagination , au cœur , au sens , tout ce qui chante en nous , la grammaire ,

(1) M. de Marcellus, *Épisodes littéraires en Orient*, t. II.

la lecture, l'écriture, les lettres, l'éloquence, les vers, la musique ; car ce que les anciens entendaient par musique s'appliquait à l'âme autant qu'aux oreilles. Les vers se chantaient et ne se récitaient pas. Cette musique n'était que l'art de conformer le vers à l'accent et l'accent aux vers. Voilà pourquoi on appelait l'école de Phémios une école de musique. Musique de l'âme et de l'oreille, qui s'emparait de l'homme tout entier.

Phémios avait , pour tout salaire des soins qu'il prenait de cette jeunesse, la rétribution, non en argent , mais en nature, que les parents lui donnaient pour prix de l'éducation reçue par leurs fils. Les montagnes qui encadrent le golfe d'Hermus , au fond duquel s'élève Smyrne , étaient alors, comme elles sont encore aujourd'hui , une contrée pastorale, riche en troupeaux ; les femmes filaient les laines pour faire ces tapis, industrie héréditaire de l'Ionie. Chacun des enfants, en venant à l'école de Phémios, lui apportait une toison entière ou une poignée de toison des brebis de son père. Phémios les faisait filer par ses servantes, les teignait et les échangeait ensuite, prêtes pour le métier, contre

les choses nécessaires à la vie de l'homme. Crithéis, qui avait entendu parler de la bonté de ce maître d'école pour les enfants, parce qu'elle songait d'avance sans doute à lui confier le sien quand il serait en âge, conduisit son fils par la main au seuil de Phémios. Il fut touché de la beauté et des larmes de la jeune fille, de l'âge et de l'abandon de l'enfant; il reçut Crithéis dans sa maison comme servante; il lui permit de garder et de nourrir avec elle son fils; il employa la jeune Magnésienne à filer les laines qu'il recevait pour prix de ses leçons; il trouva Crithéis aussi modeste, aussi laborieuse et aussi habile qu'elle était belle; il s'attacha à l'enfant, dont l'intelligence précoce faisait présager je ne sais quelle gloire à la maison où les dieux l'avaient conduit; il proposa à Crithéis de l'épouser, et de donner ainsi un père à son fils. L'hospitalité et l'amour de Phémios, l'intérêt de l'enfant, touchèrent à la fois le cœur de la jeune femme; elle devint l'épouse du maître d'école et la maîtresse de la maison dont elle avait abordé le seuil en suppliante, quelques années avant.

Phémios s'attacha de plus en plus au petit *Mé-lésigène*. Ce nom, qu'on donnait familièrement

à Homère, veut dire *enfant de Mélès*, en mémoire des bords du ruisseau où il était né. Son père adoptif l'aimait à cause de sa mère, et aussi à cause de lui. Instituteur et père à la fois pour cet enfant, il lui prodiguait tout son cœur et tous les secrets de son art. Homère, dont l'âme était ouverte aux leçons de Phémios par sa tendresse, et que la nature avait doué d'une intelligence qui comprenait et d'une mémoire qui reproduisait toutes choses, récompensait les soins du vieillard et réjouissait l'orgueil de Crithéis. On le regardait comme bientôt capable, malgré sa tendre jeunesse, d'enseigner lui-même dans l'école, et de succéder un jour à Phémios. Les dieux lui destinaient à son insu moins de bonheur et une autre gloire : le monde à enseigner, et la gloire immortelle à hériter. L'enfant adorait son père dans son maître ; et, pour éterniser sa reconnaissance, il donna, plus tard, le nom de Phémios à un chantre divin dans ses poèmes.

IV

Phémios mourut, laissant pour héritage à l'enfant son modique bien et son école. Crithéis,

privée de l'appui qu'elle avait trouvé dans la tendresse de cet homme hospitalier qui lui avait ouvert jusqu'à son cœur, s'attrista jusqu'à la mort, et suivit le vieillard au tombeau. Homère resta seul, à peine adolescent, dans cette maison où il avait tout reçu et tout perdu. Sa sagesse suppléa en lui les années; il continua à tenir l'école de Phémios, et il en accrut bientôt la renommée, ainsi que Phémios lui-même l'avait présagé en mourant. Le chantre futur de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* enseignant la musique aux enfants, presque enfant lui-même, parlant et chantant dans une langue inspirée par les dieux, parut aux habitants de Smyrne un oracle qui vérifiait le prodige de sa naissance divine auprès de leur fleuve Mélès. Les hommes mûrs, les mères de famille, les vieillards eux-mêmes, allaient s'étonner et s'attendrir à ses leçons. Les marchands de blé et de laines, les étrangers que le commerce ou la curiosité attirait de toutes les îles de la Grèce ou de toutes les villes maritimes de l'Ionie, sur leurs vaisseaux, dans la rade fréquentée de Smyrne, entendaient parler de ce phénomène. Après leurs vaisseaux chargés, ils ne voulaient pas repartir sans avoir

entendu une de ses leçons. Ils reportaient la renommée du jeune maître d'école dans leur pays.

V

Un de ces étrangers se nommait Mentès ; il était possesseur et pilote à la fois de son navire. Il venait chercher du froment de Lydie, pour le transporter à Leucade, dans l'île montagneuse de Lesbos. Plus amoureux des chants divins que les autres navigateurs de la rade, il ne cherchait pas seulement la fortune, mais la sagesse et la science, sur les terres qu'il visitait. Frappé du génie et de la supériorité d'Homère sur tous les hommes qu'il avait entendus dans les écoles ou dans les temples de la Grèce et de l'Ionie, il se lia d'amitié avec le jeune Mélésigène ; il lui dépeignait les terres, les îles, les mers, les cultes, les villes, les ports des rivages divers où son commerce de grains le conduisait ; il le convainquit que le livre vivant et infini de la nature était la véritable école de toute vérité, de toute poésie, de toute sagesse ; il enflamma l'esprit du jeune homme du désir de lire par ses propres

yeux dans ce livre des dieux. Homère, à qui les images et les couleurs manquaient pour rendre sensibles les inépuisables conceptions de son esprit, renonça généreusement à la fortune et à la renommée domestique qui lui souriaient dans sa patrie, pour aller enrichir son imagination, nourrir son âme, et recueillir des impressions et des images sur toute la terre. Il ferma son école, vendit la maison et les laines de Phémios ; et, prenant pour maison le vaisseau de Mentès, il lui paya le prix de ce foyer errant pour plusieurs années.

VI

Homère, en compagnie de son ami et de son pilote Mentès, navigua ainsi pendant un espace de temps inconnu. Voyageur, trafiquant, matelot, chantre tour à tour ou tout à la fois, il visita l'Égypte, source alors de toute lumière, et patrie originelle de tous les dieux du paganisme ; l'Espagne, l'Italie, les rivages de la mer Adriatique, ceux du Péloponèse, les îles, les écueils, les continents ; conversant avec tous les peuples,

prenant leçon de tous les sages, et recueillant, sur des notes perdues depuis, les descriptions, les souvenirs, les histoires, les symboles dont il construisit plus tard ses poèmes. Il revenait pauvre de biens, riche d'impressions, pour se reposer enfin dans sa patrie, et pour s'y reconstruire une existence mercenaire, quand une maladie des yeux, qu'il avait fatigués de soleil, de contemplations et d'études, l'arrêta dans l'île d'*Ithaque*, où *Mentès* avait abordé pour son trafic.

Mentès, obligé de porter la cargaison de son navire à Lesbos, confia *Homère* malade à un habitant d'*Ithaque*, riche, compatissant et ami des poètes, nommé *Mentor*, fils d'*Alcinoüs*. *Mentor* prodigua au chantre divin tous les soulagements de la médecine et toutes les tendresses de l'hospitalité. *Homère*, qui payait de gloire les dettes de son cœur, immortalisa bientôt *Mentor* et *Alcinoüs*, en faisant de l'un l'oracle de toute sagesse, de l'autre le modèle de la félicité de l'homme champêtre, recueilli, après une vie agitée, dans la culture de ses jardins. Il fit d'*Ithaque* la scène de son poème de *l'Odyssée*; il y trouva les traditions de son héros *Ulysse*, il

les grava dans ses souvenirs, et il fit de cette petite île une grande mémoire.

Le repos dans le domaine d'Alcinoüs, les soins de Mentor, les baumes des médecins d'Ithaque, dont il donna le nom à ces hommes divins qui guérissent les blessures des mortels, lui rendirent la vue et la santé.

Mentès, fidèle à sa promesse, traversa la mer Égée pour venir le reprendre à Ithaque. Homère navigua encore plusieurs années avec lui. Frappé une seconde fois de cécité dans le port de Colophon, il y fut laissé pour se guérir par Mentès, comme il avait été déposé à Ithaque. Mais ni le séjour sur terre, ni l'art du médecin, ne purent prévaloir contre la volonté des dieux : il devint aveugle, et le tableau de la nature qu'il avait tant contemplé s'effaça complètement devant ses yeux. Mais ce tableau n'en fut que plus coloré, plus vif et plus en relief dans son imagination. Ce qu'il ne voyait plus au dehors, il le revit en dedans ; la mémoire lui rendit tout. Le regret même de cette lumière du jour, de cette face des mers et des terres, des hommes qu'il cessait de voir, donna quelque chose de plus pénétrant et de plus mélancolique à ce souvenir du monde

disparu. Il retourna sa vision en lui-même, et il peignit mieux ce qu'il s'affligeait de ne plus regarder.

VII

La première image qui lui remonte au cœur après avoir perdu tout espoir de guérison, fut celle de la patrie. L'oiseau blessé cherche à s'abattre sur le nid qui l'a vu naître. Il se fit rapporter à Smyrne, dans la maison de Phémios, et près du tombeau de Crithéis, sa mère. Il y rouvrit une école; mais sa longue absence avait fait oublier son nom et son art à ses concitoyens; d'autres avaient pris sa place dans la renommée. Sa cécité semblait un signe de la colère des dieux. On ne croyait pas qu'un homme privé du plus nécessaire de ses sens pût enseigner le plus sublime des arts. Sa voix retentit dans le vide, son école resta déserte, ses anciens amis ne le reconnurent pas. L'indigence le força de chanter de porte en porte des vers populaires, pour arracher à l'indifférence de ses compatriotes le pain nécessaire à sa subsistance et au salaire de l'enfant qui servait de guide à ses pas.

Toujours noble et majestueux d'expressions et d'attitudes dans cette humiliante condition de mendiant aveugle, il ressemblait à un dieu de ses fables, se souvenant de sa supériorité divine en demandant l'aumône aux mortels. Ulysse, sous les haillons d'un mendiant dans l'*Odyssée*, est un souvenir de ce temps de sa vie immortalisé par le poète.

Mais, soit que ses concitoyens devinssent sourds à ses chants, soit que la honte qui chasse les hommes déchus des villes où ils ont été heureux, rendit le séjour de Smyrne plus cruel que la faim au cœur d'Homère, il en sortit pour aller chercher de ville en ville des auditeurs plus compatissants. Il traversa à pied la plaine de l'Hermus pour aller d'abord à *Cymé*, patrie de sa mère et de son aïeul, où il espérait, sans doute, retrouver quelques souvenirs d'eux dans des vieillards amis des parents de son nom. La lassitude l'arrêta d'abord à Neotichos, petite ville naissante, colonie de Cymé, bâtie au pied du mont Sédène et au bord de l'Hermus. Comme il est d'usage parmi les mendiants, qui lient conversation avec les pauvres artisans plutôt qu'avec les riches, parce que les uns travaillent

en plein air et que les autres sont à l'abri dans leurs maisons ou dans leurs jardins, Homère entra dans l'atelier d'un corroyeur qui tannait le cuir, et il improvisa ses premiers vers aux fils de Cymé :

« O vous qui habitez la ville répandue sur
« la colline, au pied du mont Sédène couronné
« de sombres forêts, et qui buvez les ondes
« fraîches de l'Hermus au lit écumant, plaignez
« l'homme errant qui n'a point de demeure à
« lui, et prêtez-lui le seuil et le foyer de l'hospitalité! » Le corroyeur, ému de compassion et sensible à l'accent de cette supplication chantée en vers à sa porte, fit entrer Homère, lui offrit un siège dans son atelier et un asile dans sa maison. La merveille de ce mendiant qui parlait la langue des dieux se répandit de bouche en bouche dans la ville; la foule s'attroupa à la porte du corroyeur; les principaux d'entre le peuple entrèrent dans la boutique, et, s'asseyant autour de l'aveugle, ils se complurent à l'interroger et à lui faire réciter ses vers bien avant dans la nuit. Il récita un poëme héroïque sur la ville de Thèbes, chère aux Grecs, et des hymnes aux dieux immortels, qui remplirent

ses auditeurs de patriotisme et de piété. La patrie et le ciel sont les deux notes qui résonnent le plus universellement dans l'âme des hommes réunis. Ils le prirent pour un mendiant divin qui cachait le dieu sous l'humanité. L'entretien se prolongea et se détourna ensuite, entre Homère et les sages de la ville, sur les plus belles poésies qu'Orphée et ses disciples avaient répandues dans la mémoire du peuple. Il les jugea et les loua en homme capable de les égaler. Il révéla dans le sublime inspiré le souverain artiste. Ses auditeurs le supplièrent d'honorer leur ville par un long séjour ; ils envièrent au corroyeur la gloire d'avoir été le premier hôte de cet inconnu ; ils lui envoyèrent des présents pour avoir leur part et leur gloire dans l'hospitalité que le tanneur de cuir donnait au chantre des dieux.

VIII

Il vécut de sa lyre un certain temps à Neotichos. On montrait encore, du temps d'Hérodote, la place où il s'asseyait pour réciter ses vers, et le peuplier antique dont les premières feuilles étaient tombées sur son front.

Ayant épuisé l'étonnement et l'admiration des habitants, il craignit qu'une plus longue hospitalité ne leur fût importune, et il partit aussi pauvre qu'il était arrivé, ne leur ayant emprunté que la vie. Il dirigea ses pas vers Cymé, et composa, en marchant, quelques vers à l'honneur des Cyméens, pour mériter d'eux un bon accueil. Il passa par Larisse. A la demande des citoyens, il leur dicta une inscription en vers sur une colonne élevée à la mémoire d'un roi qui leur était cher : ces vers subsistent encore. Arrivé aux portes de Cymé, il se nomma, se fit reconnaître pour un descendant des Cyméens. Introduit devant l'assemblée des vieillards, il les enchantait par ses poèmes. Charmé lui-même de rencontrer des hommes si amoureux de la lyre, il prit l'engagement de rester au milieu d'eux et de donner l'immortalité à leur patrie, si la ville voulait seulement lui assurer l'abri et la subsistance. Les vieillards l'engagèrent à se présenter devant le sénat, pour faire ratifier ce contrat entre ses concitoyens et lui. Un cortège d'admirateurs l'y accompagna. Debout devant les sénateurs, il renouvela sa demande, et se retira, après avoir chanté, pour attendre

la décision des grands. Tous inclinaient à nourrir Homère pour ce salaire de mémoire et de gloire qu'il promettait à la ville. Mais un de ces hommes chagrins qui se croient plus sages que la foule, parce qu'ils n'ont ni ses enthousiasmes ni son cœur, se leva. Il représenta que si la ville s'engageait ainsi à recueillir et à nourrir tous les chantres aveugles errants dans l'Ionie, elle ruinerait le trésor public. Le sénat, ne voulant pas paraître moins sage et moins économe des deniers du peuple que ce sénateur, changca d'avis, et refusa l'hospitalité à Homère. Le chef du sénat fut chargé d'aller communiquer cette dure réponse au poète : il s'assit sur une pierre à côté de lui, et tâcha d'adoucir ce refus par les considérations de prudence et d'intérêt public qui avaient déterminé le vote du sénat. Homère, contristé et indigné de la dureté de ses concitoyens, éclata en gémissements et en reproches devant la foule attendrie qui l'entourait :

« A quel sort misérable, s'écriait-il en chantant et pleurant à la fois, les dieux m'ont-ils abandonné ? Bercé sur les genoux d'une tendre mère, j'ai sucé son lait dans cette

« ville dont les plages sont baignées par les
« flots de la mer, et dont le Mélès, désor-
« mais sacré, arrose les jardins. Poursuivi par
« l'infortune, et les yeux privés de la lumière
« du jour, je venais ici, patrie de ma mère,
« pour y conduire avec moi les Muses, filles
« aimables de Jupiter, et pour assurer une
« éternelle renommée à Cymé!... et ses habi-
« tants refusent d'entendre leurs voix divines?
« Qu'ils soient déshérités de tout souvenir, et
« qu'ils subissent les peines dues à ceux qui
« insultent au malheur et qui repoussent l'in-
« digent! Mais moi, reprit-il, je saurai d'un
« cœur ferme supporter, quel qu'il soit, le des-
« tin que les dieux m'ont fait en m'infligeant la
« vie! Déjà mes pieds impatients m'entraînent
« d'eux-mêmes loin de cette ville ingrate. »
Il partit, en demandant aux dieux que Cymé
ne donnât jamais naissance à un chancre ca-
pable de léguer la renommée à sa patrie.

IX

Il se traîna jusqu'à Phocée, autre colonie
grecque de l'Ionie, qui devint le berceau de

Marseille. Le golfe, entouré de rochers et ombragé de platanes, ressemble à un port creusé par la seule nature pour attirer sur les bords un peuple de navigateurs. La poésie fleurissait à Phocée plus qu'ailleurs, parce que la mer inspire la rêverie et le chant. Il y avait une école de chant célèbre dans la ville, tenue par un homme éloquent, mais jaloux et astucieux, qui connaissait le génie d'Homère par les récits des marchands de Smyrne, voisine de Phocée. Il se nommait Thestoride. En apprenant l'arrivée du pauvre aveugle, Thestoride feignit d'être ému d'une généreuse pitié. Il alla au-devant de lui, et lui offrit dans son école le toit et la table, à condition qu'Homère transcrirait pour lui les poèmes qu'il avait chantés dans ses voyages, et tous ceux que les Muses lui inspireraient à l'avenir. Homère, contraint par la misère et la cécité, consentit à ces dures exigences de Thestoride, et vendit son génie pour gagner sa vie.

Ce fut là qu'il écrivit le plus accompli de ses poèmes, l'*Iliade*, œuvre à la fois nationale et religieuse, où les mœurs des Grecs, les exploits de leurs héros et les fables de leurs dieux sont

chantés dans des vers qu'aucune langue n'égalait jamais.

Cependant Thestoride ayant enrichi sa mémoire d'un grand nombre de vers achetés de son hôte, et craignant que le larcin ne fût trop facilement découvert, s'il les récitait comme siens à Phocée, alla établir une école dans l'île de Chio. Là il s'enrichit en chantant et en vendant les dépouilles d'Homère, pendant que le véritable auteur languissait et mendiait lui-même à Phocée. Mais c'était peu d'être dérobé de sa gloire, il fut accusé de dérober lui-même celle de Thestoride. Des matelots revenant de Chio, où ils avaient entendu ce rapsode, et entendant Homère réciter sur le port de Phocée les mêmes vers, déclarèrent que ces chants étaient d'un poète de Chio. A ce dernier coup du sort, Homère, patient jusque-là, s'indigna contre cette dérision des dieux. Il voulut aller confondre son calomniateur à Chio. Il supplia des matelots qui partaient pour cette île de le recevoir sur leur barque, promettant de leur payer le prix de sa traversée en poèmes, dont les Grecs des plus humbles professions étaient amoureux. Ces matelots compatissants le pri-

rent à bord, comme un gage de la protection des dieux. Il chanta pour eux tout le jour. Ils le déposèrent, la nuit, sur un écueil de l'île, où ils ne descendirent pas eux-mêmes. Il s'endormit près du rivage sous un pin, dont un fruit secoué par le vent tomba sur sa tête. Ce pin lui rappela les bois de Cymé, sa patrie, et l'ingratitude de la ville à l'ombre de laquelle il était allé en vain chercher l'abri de sa vie. Il exprima un amer souvenir dans des vers adressés à l'arbre. Se levant enfin, il essaya de trouver à tâtons sa route vers la ville. Le bêlement d'un troupeau de chèvres l'attire par le bruit, qui lui fait espérer le voisinage d'un berger. Des chiens de garde se jettent sur ses haillons en aboyant. Le berger, nommé *Glaucus*, les rappelle, et court vers le voyageur pour le délivrer de la dent des chiens. Ému de pitié, il ne put comprendre comment un homme privé de la vue avait pu gravir seul cette côte escarpée. Il prit Homère par la main, le conduisit dans sa cabane, alluma du feu, prépara sa table frugale, et y fit asseoir avec lui le poète; les chiens aboyant à leurs pieds pour demander leur part du repas.

Homère improvisa en vers des conseils aux bergers, pour discipliner ces vigilants gardiens des troupeaux. Il se souvint plus tard de cette aventure, et il se retraça lui-même dans l'*Odys-sée*, sous la figure d'Ulysse grondé, puis reconnu par son chien. L'imagination ne se compose que des lambeaux de la mémoire.

Après le repas, Homère entretint le berger des lieux, des choses, des hommes qu'il avait vus dans ses longs voyages ; et il lui chanta les plus belles parties de ses poèmes qui retracent la vie pastorale ou la vie des matelots. Le berger, fasciné par la science, la sagesse et la poésie de son hôte, oubliait les heures de la nuit. Ils s'endormirent enfin sur les mêmes feuilles.

X

Avant l'aurore, le berger, laissant Homère endormi dans sa cabane, alla à la ville voisine raconter à son maître la rencontre qu'il avait faite de ce divin vieillard, et l'hospitalité qu'il lui avait donnée. Le maître lui reprocha son imprudence de s'être fié ainsi aux belles pa-

roles d'un inconnu. Il ordonna cependant à Glaucus de lui amener son hôte à Bolisse, pour qu'il jugeât lui-même des merveilles de cet étranger. Homère suivit le berger, charma le maître par son entretien et par ses vers. On lui confia l'éducation des enfants de la maison. Au bruit de son arrivée dans l'île de Chio, Thestoride, tremblant d'être démenti et confondu par la présence de celui dont il avait volé la gloire, s'enfuit de l'île, et alla cacher ailleurs sa honte et son nom.

Après avoir élevé les enfants du maître de Glaucus à Bolisse, Homère, de plus en plus célèbre, alla fonder une école publique dans la ville maritime de Chio, capitale de l'île. Il retrouva sur cette terre étrangère toute la faveur populaire qu'il n'avait pu retrouver à Smyrne, sa patrie. La jeunesse de l'île se pressait en foule à ses leçons; il devint assez riche des dons des pères et des mères pour se donner à lui-même la douceur d'une famille. Il épousa une fille de l'île, qui préféra en lui la lumière divine du génie à la lumière des yeux. On peut juger de l'amour qu'il eut pour elle par les délicieuses peintures de la tendresse conjugale dont

il attendrit partout ses récits. Il eut pour fruits de cet amour tardif deux filles : l'une mourut dans sa fleur; l'autre se maria à Chio, et perpétua son sang dans cette île, devenue la patrie de sa vieillesse.

Ce fut dans la douce aisance et dans le loisir de sa vie d'époux et de père à Chio, qu'il composa l'*Odyssée*, poème de sa vieillesse, résumé de ses voyages, de ses impressions, de ses infortunes et de son bonheur, dans lequel il fait revivre, agir et parler, sous des noms chers à sa mémoire, lui-même et tous les personnages qui revivaient par leurs bienfaits dans son cœur : *Phémios*, « son cher maître et son se-
« cond père, qui l'emporte sur tous les mortels
« dans l'art des chants, et qui, pressant du
« doigt les fibres de la lyre, prélude à ses récits
« mélodieux; »

Mentès, son ami et son pilote de mer en mer, dont il dit : « Je me glorifie du nom de *Mentès*,
« fils du généreux Anchys; je commande aux
« Taphiens consommés dans l'art de gouver-
« ner les navires sur les flots; »

Pénélope, sous le nom de laquelle il célèbre
« la beauté et la fidélité d'une chaste épouse

« que ni les séductions, ni l'or des jeunes pré-
« tendants, ni les bruits répandus de la mort
« d'Ulysse, ni les absences, ni les adversités,
« ni les haillons de son mari, ne peuvent dé-
« tacher de son amour, et de sa religion du lit
« conjugal ; »

Tychius, l'ouvrier tanneur qui lui donna le premier l'hospitalité à Neotichos, et dont il éternise, en passant, le nom sur le bouclier d'Ajax :
« Ajax porte un bouclier d'airain, semblable au
« flanc arrondi d'une tour ; sept peaux de bœuf,
« les unes sur les autres, recouvrent le bou-
« clier. Elles sortent des mains de *Tychius*, le
« plus habile des enfants de Neotichos dans
« l'art de tanner, de couper et de coudre le
« cuir. »

Il n'oublia pas même ses esclaves ; et le fidèle vieillard *Eumée* est sans doute le souvenir poétisé d'un de ces vieux serviteurs que l'attachement et les années incorporent dans la famille, et qui en suivent les prospérités et les décadences comme l'ombre de l'arbre domestique croît et décroît sur le seuil avec les printemps et les hivers.

Le bruit de sa renommée se répandit tard,

mais immense, avec ses vers, d'île en île, de port en port, dans l'Ionie et dans toute la Grèce. Chaque navire, en partant de Chio, emportait un lambeau de ses poèmes dans la mémoire des matelots ou des guerriers; chaque voile, en abordant l'île dont il avait fait son séjour, lui amenait des admirateurs et des disciples. Il vieillissait dans la gloire plus que dans les années. Historien de la Grèce autant que son poète, chaque ville, chaque colonie, chaque famille du continent ou des îles le suppliait de donner la mémoire à son nom, à ses exploits ou à ses fables. Il était, comme Minos, juge des vivants et des morts; il tenait les clefs de l'avenir; grand prêtre de la postérité, cette divinité qui passionne tous les grands cœurs. Jamais la poésie sur la terre n'exerça une telle souveraineté avant les prophètes. Le génie s'était fait plus que roi, il s'était fait dieu, le dieu de l'immortalité humaine.

XI

Chaque terre de la Grèce voulait garder la trace du pied de cet aveugle que chaque terre

avait repoussé quelques années avant. Les citoyens et les envoyés des villes venaient en députation le chercher sur leur vaisseau et le supplier de visiter la Grèce, pleine de son nom.

Il céda, au terme de ses années, à ces instances de sa patrie. Il avait sans doute perdu la compagnie de sa vie, qui l'aurait retenu, si elle eût vécu encore, dans le foyer de ses jours heureux, dont le vieillard ne doit pas s'écarter, de peur d'égarer son tombeau. Il partit pour visiter une dernière fois toute la Grèce, patrie de ses vers et de son nom. Il navigua d'abord vers l'île montueuse de Samos. Il y débarqua le jour où l'on y célébrait une fête en l'honneur des dieux. Reconnu, au moment où il descendait sur la plage, par un habitant de l'île qui l'avait entendu à Chio, le bruit de l'arrivée du poète se répandit à l'instant dans la ville ; les Samiens accoururent, et le prièrent d'illustrer de sa présence leur cérémonie. Il se rendit au temple avec le cortège ; et, étant arrivé sur le seuil, au moment où l'on venait d'allumer le feu sacré :
« O Samiens, chanta-t-il en vers inspirés par
« la lueur du feu domestique, les enfants sont
« la gloire des pères, les tours sont la force

« des villes , les coursiers sont la beauté des
« prairies où ils bondissent, les vaisseaux sont
« la grâce des mers, les richesses sont la pros-
« périté des maisons ; les chefs et les vieillards,
« assis sur leurs trônes dans la place publique,
« sont un des plus majestueux spectacles que
« les yeux des hommes puissent contempler :
« mais il n'est rien sur la terre de plus auguste
« et de plus pieux que la demeure d'une famille
« éclairée par le feu du foyer. »

Les Samiens, ravis de l'honneur que cet hôte faisait à leur île, lui donnèrent la place la plus élevée au festin, et le reconduisirent en pompe à la maison où son lit était préparé.

Le lendemain, en se promenant dans l'île, dont il se faisait décrire les sites et les villes pour reconnaître avec l'esprit ce qu'il avait vu jadis avec les yeux, il passa près d'un four allumé où des potiers de terre façonnaient en vases et cuisaient l'argile. Il fut encore reconnu et entouré par ces ouvriers. Ils le prièrent de s'arrêter un moment auprès de leur atelier, et de leur chanter quelques vers propres à immortaliser leur art ; ils lui offrirent , pour prix de sa condescendance, les plus belles œuvres de

leurs mains. Homère sourit, s'assit sur une amphore renversée, et leur chanta ces vers, célèbres depuis, dans les ateliers des mouleurs d'argile, sous le titre de *la Fournaise* :

« O vous qui pétrissez l'argile et qui m'offrez
« une coupe en salaire de mes vers, écoutez
« un de mes chants !

« Je t'invoque, ô Minerve, déesse industrielle ! Daigne descendre au milieu de ces
« hommes, et prêter ta main habile à leur travail ! Que les vases qui vont sortir de cette
« fournaise, et surtout ceux qui sont destinés
« aux autels des dieux, se colorent également
« sous la vapeur enflammée des briques ! Qu'ils
« se durcissent par degrés à un feu sagement
« gradué, et qu'ils se vendent, recherchés pour
« leur élégance et leur solidité, dans les rues
« et dans les marchés de la Grèce, afin que leur
« prix fasse l'aisance de l'ouvrier et ne démente
« pas l'éloge du poète ! Mais si vous voulez me
« tromper, moi, aveugle, et ne pas me donner
« les coupes offertes, j'invoque contre votre
« fourneau les fléaux des dieux !... Que le feu
« dévore votre poterie, que le four fasse en-
« tendre un bruit semblable aux grincements

« de dents d'un cheval furieux !... Que le potier
« gémissant contemple en larmes sa ruine... et
« que personne ne puisse se baisser pour re-
« garder dans le four, sans avoir le visage rongé
« par la réverbération de la flamme qui consu-
« mera vos vases !... »

Il séjourna l'hiver entier à Samos. Bien qu'il ne fût plus contraint par l'indigence à vendre ses chants pour un morceau de pain, il continua à chanter de temps en temps, par reconnaissance pour les habitants hospitaliers de l'île, des vers appropriés aux fortunes ou aux conditions des maisons qu'il visitait dans ses doux et derniers loisirs. Un enfant le guidait dans les rues de villes ou dans les sentiers des campagnes. La mémoire des Samiens a gardé de père en fils quelques-unes de ces bénédictions poétiques de l'aveugle de Chio, comme des médailles qu'on retrouve, çà et là, dans le sable de ces plages.

Homère, en souvenir de son ancienne mendicité, portait à la main, à l'exemple des mendiants antiques, une branche d'arbre garnie de ses feuilles. « Nous voici arrivés, chantait-il à
« l'enfant son guide, près de la vaste maison

« qu'habite un citoyen opulent, maison qui re-
« tentit sans cesse du bruit des clients et des
« serviteurs. Que ses portes s'ouvrent pour
« laisser entrer la fortune, et, avec elle, la sé-
« rénité et le loisir ! Qu'aucune amphore ne
« reste jamais vide dans cette heureuse de-
« meure, et que la huche y soit toujours pleine
« de fleur de farine ! Que la jeune épouse du
« fils de la maison, toutes les fois qu'elle en sort,
« soit traînée sur un char, et que les mules aux
« pieds durs la ramènent de même dans sa de-
« meure, où, les pieds posés sur un tabouret
« incrusté d'ambre, elle travaille de l'aiguille
« à ourdir un riche tissu. Quant à moi, je re-
« viendrai à ce toit, seulement comme y re-
« vient l'hirondelle au retour de l'année... »

Les petits enfants de Samos ont chanté long-temps ces vers de porte en porte, en allant quêter aux fêtes religieuses consacrées à la bienfaisance et à la mendicité.

XII

Au retour du printemps, des vagues aplanies et des vents tièdes, il reprit sa navigation vers

le golfe d'Athènes. Les matelots du navire qui le portait ayant été retenus par la tempête dans la rade de la petite île d'Ios, Homère sentit que la vie se retirait de lui. Il se fit transporter au bord de l'île pour mourir plus en paix, couché au soleil, sur le sable du rivage. Ses compagnons lui avaient dressé une couche sous la voile, auprès de la mer. Les habitants riches de la ville éloignée du rivage, informés de la présence et de la maladie du poète, descendirent de la colline pour lui offrir leur demeure, et pour lui apporter des soulagements, des dons et des hommages. Les bergers, les pêcheurs et les matelots de la côte accoururent pour lui demander des oracles, comme à une voix des dieux sur la terre. Il continua à parler en langage divin avec les hommes lettrés, et à s'entretenir, jusqu'à son dernier soupir, avec les hommes simples dont il avait décrit tant de fois les mœurs, les travaux et les misères dans ses poèmes. Son âme avait passé tout entière dans leur mémoire avec ses chants; en la rendant aux dieux, il ne l'enlevait pas à la terre. Elle était devenue l'âme de toute la Grèce; elle allait devenir bientôt celle de toute l'antiquité.

Après qu'il eut expiré sur cette plage, au bord des flots, comme un naufragé de la vie, l'enfant qui servait de lumière à ses pas, ses compagnons, les habitants de la ville et les pêcheurs de la côte lui creusèrent une tombe dans le sable, à la place même où il avait voulu mourir. Ils y roulèrent une roche, sur laquelle ils gravèrent au ciseau ces mots : « Cette plage recouvre la tête sacrée du divin Homère. » Ios garda à jamais la cendre de celui à qui elle avait donné ainsi la suprême hospitalité. La tombe d'Homère consacra cette île jusque-là obscure, plus que n'aurait fait son berceau que sept villes se disputent encore. La tradition de la plage où le vieillard aveugle fut enseveli, se perdit heureusement dans la suite des temps et dans les vicissitudes de l'île. Nulle rivalité de funérailles, de monument ou de vaine piété ne troubla son dernier sommeil. Sa sépulture fut dans tous les souvenirs, son monument dans ses propres vers. On montre seulement dans l'île de Chio, près de la ville, un banc de pierre semblable à un cirque, et ombragé par un platane qui s'est renouvelé, depuis trois mille ans, par ses rejetons, qu'on appelle l'École d'Homère.

C'est là, dit-on, que l'aveugle se faisait conduire par ses filles, et qu'il enseignait et chantait ses poèmes. De ce site on aperçoit les deux mers, les caps de l'Ionie, les sommets neigeux de l'Olympe, les plages dorées des îles, les voiles se pliant en entrant dans leurs anses, ou se déployant en sortant des ports. Ses filles voyaient pour lui ces spectacles, dont la magnificence et la variété auraient distrait ses inspirations. La nature, cruelle et consolatrice, semblait avoir voulu le recueillir tout entier dans ces spectacles intérieurs, en jetant ce voile sur sa vue. C'est depuis cette époque, dit-on dans les îles de l'Archipel, que les hommes attribuèrent à la cécité le don d'inspirer le chant, et que les bergers impitoyables crevèrent les yeux aux rossignols, pour ajouter à l'instinct de la mélodie dans l'âme et dans la voix de ce pauvre oiseau.

XIII

Voilà l'histoire d'Homère. Elle est simple comme la nature; triste comme la vie. Elle consiste à souffrir et à chanter. C'est, en général, la destinée des poètes. Les fibres qu'on ne tor-

ture pas ne rendent que peu de sons. La poésie est un cri : nul ne le jette bien retentissant, s'il n'a été frappé au cœur. Job n'a crié à Dieu que sur son fumier et dans ses angoisses. De nos jours comme dans l'antiquité, il faut que les hommes qui sont doués de ce don choisissent entre leur génie et leur bonheur, entre la vie et l'immortalité.

Et, maintenant, la poésie vaut-elle ce sacrifice? Quelle fut l'influence d'Homère sur la civilisation, et en quoi mérita-t-il le nom de civilisateur?

Pour répondre à cette question, il suffit de lire.

Supposez, dans l'enfance ou dans l'adolescence du monde, un homme à demi sauvage, doué seulement de ces instincts élémentaires, grossiers, féroces, qui formaient le fond de notre nature brute, avant que la société, la religion, les arts eussent pétri, adouci, vivifié, spiritualisé, sanctifié le cœur humain; supposez qu'à un tel homme, isolé au milieu des forêts et livré à ses appétits sensuels, un esprit céleste apprenne l'art de lire les caractères gravés sur le papyrus, et qu'il disparaisse après en lui laissant seule-

ment entre les mains les poésies d'Homère ! L'homme sauvage lit, et un monde nouveau apparaît page par page à ses yeux. Il sent éclore en lui des milliers de pensées, d'images, de sentiments qui lui étaient inconnus ; de matériel qu'il était un moment avant d'avoir ouvert ce livre, il devient un être intellectuel, et bientôt après un être moral. Homère lui révèle d'abord un monde supérieur, une immortalité de l'âme, un jugement de nos actions après la vie, une justice souveraine, une expiation, une rémunération selon nos vertus ou nos crimes, des cieus et des enfers ; tout cela altéré de fables ou d'allégories sans doute, mais tout cela visible et transparent sous les symboles, comme la forme sous le vêtement qui la révèle en la voilant. Il lui apprend ensuite la gloire, cette passion de l'estime mutuelle et de l'estime éternelle, donnée aux hommes comme l'instinct le plus rapproché de la vertu. Il lui apprend le patriotisme dans les exploits de ces héros qui quittent leur royaume paternel, qui s'arrachent des bras de leurs mères et de leurs épouses pour aller sacrifier leur sang dans des expéditions nationales, comme la guerre de Troie, pour illustrer

leur commune patrie; il lui apprend les calamités de ces guerres dans les assauts et les incendies de Troie; il lui apprend l'amitié dans Achille et Patrocle, la sagesse dans Mentor, la fidélité conjugale dans Andromaque, la pitié pour la vieillesse dans le vieux Priam, à qui Achille rend en pleurant le corps de son fils Hector; l'horreur pour l'outrage des morts dans ce cadavre d'Hector, traîné sept fois autour des murs de sa patrie; la pitié dans Astyanax, son fils, emmené en esclavage, dans le sein de sa mère, par les Grecs; la vengeance des dieux dans la mort précoce d'Achille; les suites de l'infidélité dans Hélène; le mépris pour la trahison du foyer domestique dans Ménélas; la sainteté des lois, l'utilité des métiers, l'invention et la beauté des arts; partout, enfin, l'interprétation des images de la nature contenant toutes un sens moral, révélé dans chacun de ses phénomènes sur la terre, sur la mer, dans le ciel; sorte d'alphabet entre Dieu et l'homme, si complet et si bien épelé dans les vers d'Homère, que le monde moral et le monde matériel, réfléchis l'un dans l'autre comme le firmament dans l'eau, semblent n'être plus

qu'une seule pensée, et ne parler qu'une seule et même langue à l'intelligence de l'aveugle divin ! Et cette langue encore cadencée par un tel rythme de la mesure, et pleine d'une telle musique des mots, que chaque pensée semble entrer dans l'âme par l'oreille, non-seulement comme une intelligence, mais aussi comme une volupté !

N'est-il pas évident qu'après un long et familier entretien avec ce livre, l'homme brutal et féroce aurait disparu, et l'homme intellectuel et moral serait éclos dans ce barbare auquel les dieux auraient enseigné ainsi Homère ?

Eh bien ! ce qu'un tel poète aurait fait pour ce seul homme, Homère le fit pour tout un peuple. A peine la mort eut-elle interrompu ses chants divins, que les *Rhapsodes* ou les *Homérides*, chantres ambulants, l'oreille et la mémoire encore pleines de ses vers, se répandirent dans toutes les îles et dans toutes les villes de la Grèce, emportant à l'envi chacun un des fragments mutilés de ses poèmes, et les récitant de génération en génération aux fêtes publiques, aux cérémonies religieuses, aux foyers des palais ou des cabanes, aux écoles des petits enfants ;

en sorte qu'une race entière devint l'édition vivante et impérissable de ce livre universel de la primitive antiquité. Sous Ptolémée Philopator, les Smyrnéens lui érigèrent des temples, et les Argiens lui rendirent les honneurs divins. L'âme d'un seul homme souffla pendant deux mille ans sur cette partie de l'univers. En 884 avant Jésus-Christ, Lycurgue rapporta à Sparte les vers d'Homère, pour en nourrir l'âme des citoyens. Puis vint Solon, ce fondateur de la démocratie d'Athènes, qui, plus homme d'État que Platon, sentit ce qu'il y avait de civilisation dans le génie, et qui fit recueillir ces chants épars comme les Romains recueillirent plus tard les pages divines de la *Sibylle*. Puis vint Alexandre le Grand, qui, passionné pour l'immortalité de sa renommée, et sachant que la clef de l'avenir est dans la main des poètes, fit faire une cassette d'une richesse merveilleuse pour y enfermer les chants d'Homère, et qui les plaçait toujours sous son chevet pour avoir des songes divins. Puis vinrent les Romains, qui, de toutes leurs conquêtes en Grèce, n'estimèrent rien à l'égal de la conquête des poèmes d'Homère, et dont tous

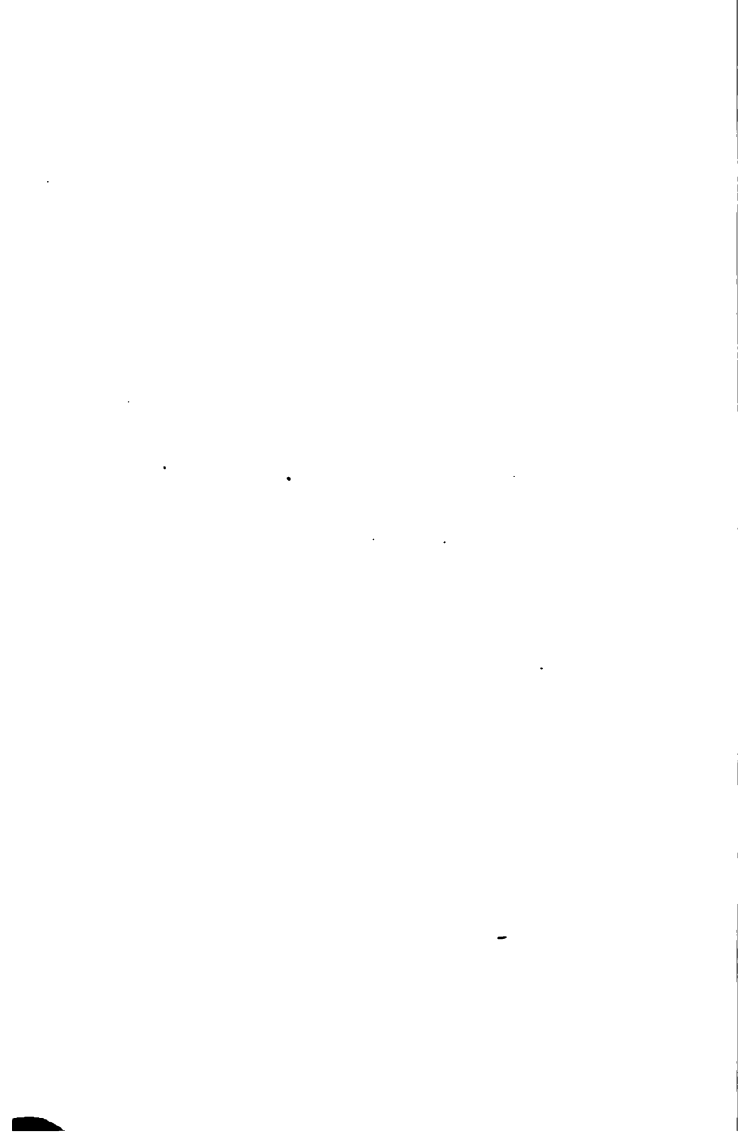
les poètes ne furent que les échos prolongés de cette voix de Chio. Puis vinrent les ténèbres des âges barbares, qui enveloppèrent près de mille ans l'Occident d'ignorance, et qui ne commencèrent à se dissiper qu'à l'époque où les manuscrits retrouvés d'Homère, dans les cendres du paganisme, redevinrent l'étude, la source et l'enthousiasme de l'esprit humain. En sorte que le monde ancien, histoire, poésie, arts, métiers, civilisation, mœurs, religion, est tout entier dans Homère ; que le monde littéraire même moderne procède à moitié de lui, et que, devant ce premier et ce dernier des chantres inspirés, aucun homme, quel qu'il soit, ne pourrait, sans rougir, se donner à lui-même le nom de poète. Demander si un tel homme peut compter au rang des civilisateurs du genre humain, c'est demander si le génie est une clarté ou une obscurité sur le monde ; c'est renouveler le blasphème de *Platon* ; c'est chasser les poètes de la civilisation ; c'est mutiler l'humanité dans son plus sublime organe, l'organe de l'infini ! c'est renvoyer à Dieu ses plus souveraines facultés, de peur qu'elles n'offusquent les yeux ja-

loux, et qu'elles ne fassent paraître le monde réel trop obscur et trop petit, comparé à la splendeur de l'imagination et à la grandeur de la nature !

BERNARD DE PALISSY,

LE POTIER DE TERRE.

ANNÉES 1500 A 1589 DE J.-C.



I

« Le nombre de mes années m'a incité à
« prendre la hardiesse de vous dire qu'un de
« ces jours je considérois la couleur de ma
« barbe, qui me causa à penser au peu de jours
« qui me restent pour finir ma course ; et cela
« m'a fait admirer les lis et les blés des cam-
« pagnes et plusieurs espèces de plantes, les-
« quelles changent leurs couleurs vertes en
« blanches lorsqu'elles sont prêtes de rendre
« leurs fruits. Ainsi, plusieurs arbres se hâtent
« de fleurir quand ils sentent que va cesser
« leur vertu végétative et naturelle... C'est donc
« chose juste et raisonnable que chacun s'é-

« force de multiplier le talent qu'il a reçu de
« Dieu... Pourquoi je me suis efforcé de mettre
« en lumière les choses qu'il a plu à Dieu de
« me faire entendre, afin de profiter à la pos-
« térité. »

C'est en ces termes qu'un pauvre potier de terre, parvenu à près de quatre-vingt-dix ans, s'exprime dans la préface des écrits et dialogues avec lui-même, dans lesquels il s'entretient de son métier, de ses misères et de sa vie, pour sa consolation et pour l'encouragement des autres. On croit lire une page des Confessions de saint Augustin ou de Jean-Jacques Rousseau, un écrivain, un philosophe, un génie de cœur et de style. L'écrivain, le philosophe, le sage, n'est qu'un ouvrier vieilli entre sa truelle et sa fournaise, et les mains encore rugueuses de l'argile qu'il a maniée toute sa vie. Jamais on ne sentit mieux qu'en étudiant cet homme de néant, que la grandeur n'est pas dans la condition, mais qu'elle est dans la nature.

II

Il se nommait Bernard de Palissy. Jeune, il

pétrissait la terre grasse et cuisait des briques dans la tuilerie de son père, au village de la Chapelle-Biron, dans le Périgord. Mais la passion de bien faire ce qu'on fait, qui mène l'homme réfléchi à faire mieux que ce qu'il voit faire, et qui finit par lui mettre en main la clef de toutes les découvertes dans les travaux de l'esprit ou de la main, tourmentait ce jeune homme. En maniant sa terre grossière et en contemplant sa brique durcie, rougie, transformée au feu du fourneau, il pensait aux formes, aux reliefs, aux anses, aux ornements, aux figures des vases qui se moulaient déjà dans sa pensée, à la pâte et à l'émail dont il colorerait un jour ses chefs-d'œuvre de poterie.

Le métier du potier en terre, c'est-à-dire le métier de pétrir, de façonner et de cuire la terre au soleil ou au feu, est un des premiers métiers de l'homme. La terre détrempée d'eau dans laquelle le pied laisse son empreinte s'est offerte naturellement d'elle-même comme un élément tout préparé au jeu ou à l'industrie des premiers habitants du globe. Les vases, les coupes propres à contenir les liquides nécessaires à la soif, aussitôt que l'homme eut cessé de boire

à la source comme les troupeaux, furent des suppléments au creux de la main qui approchait le breuvage des lèvres. La poterie, plus perfectionnée, destinée à la cuisson des aliments, dut suivre de près l'invention du feu. De la première jarre d'argile, ou de la première coupe de terre brute, jusqu'à la pâte colorée des vases étrusques, jusqu'aux porcelaines émaillées de la Chine ou du Japon, et jusqu'aux peintures indélébiles incrustées par la flamme sur les flancs des amphores de Sèvres, on peut mesurer toute l'échelle immense du rude métier à l'art exquis... La plus haute antiquité nous atteste que ce métier employait des mains sans nombre. Babel était une montagne de briques. Moïse délivra son peuple de la servitude des Égyptiens, parce qu'on ne donnait pas aux Hébreux, condamnés à ce travail servile, la paille nécessaire à lier les briques qu'ils façonnaient pour les Pyramides. Les Grecs, qui n'avaient au fond d'autre culte que l'adoration du beau dans toutes les lignes et dans toutes les formes, et qui se résument dans Platon, l'adulateur de l'idée, estimaient si haut l'art en apparence vulgaire du potier, qu'ils élevèrent des statues et frappèrent

des médailles en l'honneur des premiers pétrisseurs d'argile. Corœbus d'Athènes, inventeur de la poterie, Dibutade de Sicyone, inventeur de la terre cuite au feu, Talus, inventeur des tours au moyen desquels on arrondit les pieds des vases, doivent leurs noms à ce métier. Phidias lui-même, le divin statuaire, donna des modèles de coupes aux ouvriers de terre de son temps.

Sans doute il y avait en ce genre des chefs-d'œuvre dans la Grèce, mais le temps, les convulsions sociales, des invasions, les incendies les ont détruits. Ils sont rentrés dans la terre, d'où ils étaient sortis. Les seuls monuments usuels de la poterie qui nous aient été conservés ont été découverts dans les tombeaux : les sépulcres sont les meilleurs gardiens de toutes choses.

Les Étrusques, peuple qui habite l'Étrurie, aujourd'hui la Toscane, portèrent cet art à une telle perfection et en multiplièrent tellement les vases, les coupes, les amphores, les urnes cinéraires, que le sol qui les a portés les rend aujourd'hui par milliers dans les fouilles, et qu'on croirait que ce peuple, qui fournissait toutes les nations de terres cuites, était lui-même une nation de potiers.

Les Romains les imitèrent sans les égaler. On montre encore aux portes de Rome un monticule artificiel nommé le mont *Testaccio*, formé tout entier des balayures de la poterie romaine, dont les fragments étaient jetés en monceaux dans ce lieu, comme pour attester à l'avenir l'immensité de la capitale de ce peuple et l'éternité de sa durée.

A la chute de l'empire romain, l'art de pétrir, de façonner, d'orner, de sculpter, de vernir, de peindre la terre cuite, disparut avec tous les autres. Le christianisme, au commencement, repoussait les arts trop intimement liés à l'idolâtrie. Temples, statues, tombeaux, urnes, vases, coupes profanes, il proscrivit tout, pour se créer un monde nouveau. Les Grecs de Byzance conservèrent seuls, par tradition, quelques procédés de cette industrie de leurs pères ; ils les exercèrent à Damas, la première des villes manufacturières de l'Orient, dont les vases vernissés et peints se répandirent comme un luxe royal dans le monde. Ces terres cuites étaient cependant grossières et sans grâce ; on y sentait la décadence d'une industrie perdue.

Mais pendant que l'Occident créait, perdait

et s'efforçait de retrouver la poterie, le vieil Orient fabriquait à notre insu, depuis des milliers d'années, les porcelaines transparentes peintes et colorées, luxe séculaire des Chinois et des Japonais. Ils étaient parvenus à une telle perfection de pâte, de formes, de couleurs dans cette industrie, que nous pouvons à peine aujourd'hui rivaliser avec eux en les imitant, et que, si l'on prenait pour mesure de la civilisation matérielle la priorité de l'art de façonner l'argile, il faudrait humilier l'Occident devant l'Orient. Les annales les plus reculées de la Chine ont perdu même la date de l'invention des porcelaines. Il y a des mystères d'antiquité dans une tasse à thé ou dans une figurine de dieu ou de déesse du céleste empire. Les premiers géographes arabes qui parlent de la Chine, à peine entrevue il y a mille ans par les navigateurs des mers de l'Inde, racontent que dans les villes de cet empire merveilleux il n'y a
« aucun art plus estimé que celui de potier de
« terre et de dessinateur de paysages sur la
« porcelaine; qu'ils remplissent l'Inde, la Perse
« et l'Arabie de vases de terre transparents
« d'une inimitable beauté, et que plusieurs

« millions d'hommes n'ont pas d'autre occupa-
« tion ni d'autre gloire, depuis des époques
« immémoriales, que de fabriquer la porce-
« laine... Le Japon dépasse encore les Chinois
« en un vernis qu'on nomme laque. Ce vernis
« découle d'un arbre dont on fend l'écorce au
« printemps, pour en recueillir la sève dans de
« petites coquilles. On le dessèche ensuite sur
« des fils de coton, on le presse entre des pier-
« res pesantes, on l'infuse dans des huiles puri-
« fiées ; puis on l'étend et on le polit jusqu'à ce
« qu'il ait la splendeur du cristal. On peint
« alors sur ce vernis solidifié des figures ou
« des fleurs en or, et on recouvre la peinture
« d'un second vernis transparent qui défie la
« flamme. »

Les formes de ces vases, les figures, les sculp-
tures et les peintures qui les décorent, n'attes-
tent pas moins d'imagination, de goût, de grâce,
de l'esprit et de la main, que la pâte dont ils
sont pétris n'atteste d'invention et de patience.
Les anses des tasses sont tantôt des branches
d'arbustes garnies de leurs feuillages, tantôt des
animaux rampants, cariatides animées, dont les
pattes supportent les bords, et dont la queue

s'enroule au pied de la coupe. Ici, c'est une chatte et son petit, accroupis sur un roc évidé, dont la cavité contient l'eau ou le parfum liquide. Là, c'est un mendiant qui chante pour solliciter la pitié et la goutte de thé qui tombera du vase dans la main de l'homme rassasié; ailleurs, des coqs perchés sur un arbre en fleur; un oiseau couché, dont le bec distille le liquide; une femme entourée de ses enfants, au milieu de fruits et de feuilles; un singe jouant avec une orange qui échappe de ses doigts; une tasse en forme de fleur entr'ouverte, la tige forme l'anse; un vieillard, semblable à Tantale, élève la tête au bord de la coupe, dont l'eau déborde sans tomber jamais sur ses lèvres; une autre, imitant un lotus épanoui que sa feuille soutient sur l'eau; une grappe de raisin rongée par un petit écureuil; mille autres caprices de décoration qui font d'un dressoir du Japon ou de la Chine un véritable musée d'art et d'imagination, où toutes les fantaisies de la nature sont reproduites en porcelaine. Que de siècles n'a-t-il pas fallu pour qu'un métier, si vulgaire en apparence, devint le luxe et l'industrie principale de tant de millions d'hommes !

Mais ces merveilles de l'Orient restaient encore inconnues à l'Occident dans le **xiv^e** siècle. La faïence vernissée y paraît pour la première fois dans les pavés de l'Alhambra de Grenade et dans les mosquées des Mores en Espagne. C'est par l'Arabie que cet art s'introduit en Europe. Ce n'est qu'un siècle plus tard que le fameux Lucca della Robia, ce Palissy toscan, s'illustra par les faïences émaillées en Italie. Sculpteur en terre cuite, il parvint, après des travaux obstinés, à colorer et à vernisser ses groupes d'un émail blanc, imperméable aux éléments qui rongent l'argile. Les villes industrielles de Florence et de *Faenza*, d'où vient le nom de faïence, lui durent leur exportation et leur renommée. La peinture s'empara bientôt de cet émail comme d'une toile impérissable, et les tableaux des plus grands maîtres furent copiés, calcinés et perpétués sur ces disques de faïence. La sculpture voulut rivaliser avec la peinture, et groupa ses statuettes et ses bas-reliefs autour des vases, des coupes, des aiguières et des plats de cette argile solidifiée.

III

L'art du potier en était là quand Bernard de Palissy fabriquait ses tuiles, ses briques et ses amphores pour contenir l'eau, le vin et l'huile dans sa tuilerie. Mais que pouvait savoir de ces secrets de l'artiste le pauvre ouvrier ignorant, sans modèles, sans livres et sans guides dans un hameau de paysans aussi rudes que lui, au milieu des marais et des bois de la Saintonge ? Et cependant l'art, qui s'attacha partout d'abord au culte des dieux, comme s'il était pressé de retourner à sa source et de se diviniser lui-même en se mêlant aux choses saintes, apparut au jeune potier à travers les splendeurs des dessins gothiques des vitraux coloriés de son église. Il comprit que ce verre qui laissait passer les rayons de soleil dans le temple, et qui incrustait les merveilleuses scènes de la Bible et de l'Évangile, n'était qu'une terre et un sable plus pétris par la main de l'homme, plus épurés et plus solidifiés par le feu, et devenus transparents comme le cristal de roche par des procédés sem-

blables à une magie de l'ouvrier. De ce jour, la terre qu'il maniait si bien lui parut de la boue ; son imagination se représenta une magie à imiter, d'autres à découvrir. Il quitta la tuilerie de son père, et il se mit en apprentissage chez des artisans verriers, alors assimilés à la noblesse par la science et la dignité de leur métier.

L'art de la vitrerie ne consistait pas seulement à fondre le verre, mais à le découper en losanges pour l'enfermer en compartiments dans l'ogive des cathédrales ou des chapelles, et le couvrir de peintures représentant les paysages, les animaux, les personnages, les mystères du ciel chrétien. Les vitraux étaient le poème des yeux pour le peuple qui fréquentait les églises. Ils chantaient aux regards des paysans la création du monde, les délices du paradis terrestre, les fleuves, les arbres, les lions, les agneaux, les oiseaux, compagnons de l'homme, les miracles de la révélation, les supplices du Calvaire, les martyres du cirque, les résurrections, les assomptions des victimes de la foi nouvelle ; puis les cieux ouverts, le Père de l'éternité, le Fils verbe et miséricorde du Père, l'Esprit sous la forme de la colombe volant de l'un à l'autre

pour constituer l'unité, et répandant de sa poitrine étincelante des rayons pour semer partout la lumière et l'amour ; enfin les âmes heureuses, figurées par d'innombrables visages ailés formant des orbes semblables aux étoiles échelonnées dans le firmament, et jouissant du rayonnement divin dans la demeure du Père.

Bernard de Palissy, pour se rendre capable de l'art qu'il avait adopté, profita des heures de la nuit et du superflu de son salaire pour s'instruire dans toutes les sciences du calcul et de la main qui se rapportaient à son métier. Son esprit, à la fois ardent et infatigable, se forma en même temps que ses doigts. Il apprit promptement la géométrie, le dessin, la peinture, la sculpture élémentaire. Les sujets de ses dessins l'entraînèrent bientôt aux livres sacrés et aux livres profanes, feuilletés pour y chercher des scènes, des tableaux, des allégories. Il devint, à son insu, lettré, poète, théologien, philosophe, politique. En étudiant un seul métier avec la passion de le porter aussi loin que ses facultés, il toucha à toute chose : il ne voulait former en lui qu'un artisan, il forma un homme. C'est le caractère de tout vrai génie,

d'aspirer toujours à être universel : les prétendues limites qui séparent un métier d'un autre métier sont les bornes de la pensée. Le génie les franchit presque toujours pour arriver à l'infini, vrai champ de l'esprit humain. Dans cet infini, tout se tient et tout se complète. L'univers n'est qu'un art immense qui ébauche, qui sculpte, qui dessine, qui peint, qui écrit, qui chante, qui révèle le beau, c'est-à-dire Dieu. C'est ainsi que Palissy comprenait le sien. On va voir qu'à la fin de ses jours il façonnait la pensée dans son esprit comme, jeune, il façonnait l'argile dans ses mains, et que son style, moulé sur la nature, n'avait ni moins de couleurs, ni moins de relief, ni moins de vigueur et de grâce que ses groupes ou ses tableaux. En devenant potier, il était devenu poète et écrivain.

On ne sait quel instinct vague porte l'enfant de génie et l'artisan ambitieux de perfection, à quitter de bonne heure son pays natal et à voyager. Ils pensent sans doute, l'un et l'autre, qu'ils trouveront au delà de leur horizon matériel un nouvel horizon moral, dans lequel leur apparaîtront des choses inconnues. Le changement de lieux correspond à cette inquiétude

naturelle de l'âme qui cherche on ne sait quoi de plus parfait; et puis chaque ville et chaque contrée s'incorporent, pour ainsi dire, plus spécialement une partie quelconque de l'art, de l'industrie, des métiers de l'homme. Ici on forge mieux le fer, là on étame mieux le cuivre; au midi la soie, au nord le lin, au centre la faïence, à l'est les métaux, à l'ouest les laines, aux Pyrénées le cristal, à Lyon les fabriques. Le climat, les productions naturelles, les éléments, les eaux, les traditions, les habitudes des lieux, se prêtent plus ou moins à chacune de ces industries humaines; le fils tient son secret du père, l'art se localise, et il faut, si l'on veut atteindre à sa perfection, aller l'étudier sur place. De là la coutume de ce tour du monde ou de ce tour de France par lequel, depuis Homère et Pythagore, lorsqu'un simple ouvrier de chaque profession commence la vie du philosophe, du poète et de l'artisan, il se donne, de villes en villes et de peuples en peuples, le spectacle du monde avant de se donner lui-même en spectacle et en modèle à son art.

Bernard de Palissy alla travailler de ville en ville jusqu'à *Turbes*, située sur un plateau en

•

face des Pyrénées, où florissait alors la peinture sur verre. Bientôt, attiré par la scène pittoresque qu'il avait sous les yeux, il se sentit peintre à l'aspect de ce tableau de la nature ; il laissa pour un temps l'argile et le verre, et parcourut les gorges et les sommets de ces montagnes, où le suprême artiste semble s'être joué avec toutes les cimes, toutes les vallées, toutes les forces et toutes les grâces de la création. Si Bernard de Palissy n'était qu'ouvrier en entrant dans ce labyrinthe des Pyrénées, il en sortit peintre et poète. Il se dégoûta de l'uniformité de l'atelier de Tarbes, et, voyageant comme dessinateur et faiseur d'*images*, il gagna ainsi sa vie, en perfectionnant sa main et en élargissant ses idées. Il parcourut, en peignant, toutes les provinces de France, depuis Marseille jusqu'en Flandre et aux bords du Rhin ; ses courses à travers les montagnes des Pyrénées et des Alpes, et l'attention particulière qu'il portait aux différentes qualités de la terre, des rochers, des sables, des eaux, pour tout ramener à sa première profession, l'avaient rendu naturaliste. Il employait ses heures de loisir à errer dans les prairies et dans les bois, à scruter le lit des fontaines, à sur-

prendre dans les joncs et les hautes herbes aquatiques les reptiles, les scarabées, les insectes qui peuplent les bords des sources ; à gravir les montagnes, à pénétrer dans les gorges inaccessibles et dans les cavernes, comme pour y épier les secrets de Dieu. Les vastes horizons qu'on découvre des lieux élevés, les limites variées du ciel, la vie des feuilles, des prés, se peignaient et s'incrustaient délicieusement dans ses yeux, pour se reproduire plus tard sous sa main. Solitaire enfant de la seule nature, elle était son maître et sa palette à la fois. Il s'enivrait de l'extase, de la vérité et de la naïveté de ses impressions, et de cette absence du maître dans ce commerce direct de Palissy avec la nature, devait éclore un art nouveau.

Mais si un instinct éloigne dans la première jeunesse l'ouvrier de son pays, un autre instinct l'y ramène quand il a vu ce qu'il avait à voir. Quoique l'homme soit un être nomade, il a cependant, comme l'arbre, des racines invisibles dans le cœur et dans la mémoire, qui le retiennent ou le rappellent à son berceau. Ces racines sont les souvenirs, les tendresses, les regrets, les reconnaissances qui relient l'homme à

cette souche qu'on appelle famille et patrie. Là est son sol nourricier ; là il se rappelle un père, une mère, des frères, des sœurs, des compagnons d'enfance, des visages, des voix, des sourires qu'il a aimés avant de parcourir le monde, et que rien, depuis, n'a effacés de sa mémoire. Ces rêves du voyageur et de l'ouvrier finissent par devenir une douce maladie de sa pensée, dont la guérison n'est pour lui que dans le pays de ses tendresses ; ils l'attirent à son insu, et par un cercle qui se rétrécit toujours, vers le village ou le toit de sa naissance. Il finit par y rentrer pour y reposer son cœur. Ce désir est d'autant plus invincible, que l'homme qui l'éprouve est plus sensible. Les images deviennent des passions dans l'âme des poètes ou des artistes.

Palissy avait emporté de son pays natal, en partant pour son tour de France, une de ces images vivantes qui le rappelait dans la patrie. Son âme, recueillie et religieuse, n'était pas de celles qui laissent évaporer une première fleur d'amour au vent du monde. Il se maria, et fonda une famille sur une petite propriété et sur un travail assidu. Ce bonheur fut, pendant ces pre-

mières années de repos, la distraction de son génie. L'homme qui possède ce qu'il aime oublie facilement la gloire. L'ambition n'est que le vide; un cœur plein ne s'agite plus. Mais les enfants survenaient aussi nombreux que les années, et l'ambition, morte en lui, renaissait pour eux et avec eux. Il fallait pourvoir aux nécessités d'une vie qui se multipliait par autant de vies qu'il y avait d'enfants autour de sa table et de vieillards autour de son foyer. Il chercha d'abord à y subvenir en s'employant comme géomètre à l'arpentage des terres de la Saintonge, sous les hommes du fisc qui venaient, au nom du roi, limiter et mesurer les héritages pour l'impôt. Ce travail ne l'éloignait pas de l'objet constant de son étude, la terre. En arpentant, il sondait l'argile, il pesait le sable, il pulvérisait le caillou, il méditait ces mélanges et ces combinaisons d'éléments dans le creuset, propres à produire les découvertes fortuites de matière, de pâte, de couleur, de vernis, qu'il roulait dans sa pensée depuis l'âge de la truelle. Un fragment de tesson de faïence de Luca della Robia, qu'il avait ramassé dans les balayures de quelque château pendant ses voyages, faisait travailler son

esprit, comme la pomme tombant de l'arbre fit travailler celui de Newton ; comme la branche du lierre garnie de ses feuilles encore vertes, et flottant sur l'Océan, fit augurer un continent aux premiers navigateurs, compagnons de Christophe Colomb.

Lassé de ce métier lucratif mais temporaire et stérile d'arpenteur, il rentra dans sa maison auprès de sa femme, décidé à tout tenter pour elle et pour ses chers enfants, et à inventer ou à mourir à la peine. Il faut lire dans ses propres pages, passionnées de la fièvre de son amour et de sa volonté, le récit de ses méditations de ses jours et de ses veilles, de cette période de sa vie, comparable aux douleurs d'un enfantement.

IV

« Hélas ! dit-il dans son livre intitulé *de l'Art*
« *de terre*, il est vrai que je n'avois pas beaucoup
« de biens ; mais j'avois la renommée de bien
« faire la portraiture des biens, et on m'appelait
« pour dessiner les plans de terre dans les
« partages et les procès. J'étois assez savant

« dans l'art de la verrerie, et ne me mis à l'art
« de terre qu'après avoir été assuré de vivre
« quelque temps sans gagner. J'ai enduré beau-
« coup d'ennuis et de pauvreté en le cherchant,
« chargé que j'étois de femme et d'enfants. Je
« n'avois moyen d'aller apprendre ledit art en
« aucune boutique, ni d'entretenir aucun servi-
« teur pour m'assister... Sachez qu'il y a vingt-
« cinq ans, me fut montrée une coupe de terre
« tournée et émaillée d'une telle beauté, que
« dès lors j'entrai en dispute avec ma propre
« pensée pour découvrir un émail; et je me mis
« à chercher les émaux, sans savoir de quelles
« matières ils se composoient, comme un homme
« qui tâte en touchant. Je pilois en ce jour-là de
« toutes les matières que je pouvois penser; et
« les ayant pilées et broyées, j'achetois une
« quantité de pots de terre; et, après les avoir
« mis en pièces, j'en enduisois les morceaux
« des matières que j'avois broyées; je notoïis les
« drogues que j'avois employées dans chacun de
« ces essais pour mémoire; puis, ayant fait un
« fourneau à ma fantaisie, je mettois cuire mes-
« dites pièces, pour voir si mes drogues pour-
« roient faire quelque couleur. Or, parce que je

« n'avois jamais vu cuire de terre, ainsi je ne
« réussissois jamais lors même que mes mix-
« tions eussent été bonnes, parce que aucunes
« fois la chose avait trop chauffé, l'autre trop
« peu... Or, m'étant maintes fois abusé ainsi
« avec grands frais et labeurs, j'étois tous les
« jours à piler et broyer nouvelles matières, et
« construire nouveaux fourneaux avec grande
« dépense d'argent, et consommation de bois et
« de temps...

« ... Quand j'eus flotté et tâtonné ainsi plu-
« sieurs années, ainsi imprudemment avec tris-
« tesse et soupirs, à cause que je ne pouvois
« parvenir à mon intention, j'achetai de nou-
« veau plusieurs vaisseaux de terre, et, les ayant
« rompus en pièces, j'en couvris trois ou qua-
« tre cents tessons d'essais d'émail, et je les
« portai en une poterie distante d'une lieue et
« demie de ma demeure, avec requête aux
« dits potiers qu'ils me permissent de cuire les-
« dites épreuves dedans.

« Dieu voulut qu'ainsi que je commençois à
« perdre courage, et que, pour le dernier coup,
« je m'étois transporté à une verrerie, ayant
« avec moi un homme chargé de plus de trois

« cents sortes d'épreuves, il se trouve une des-
« dites épreuves qui fut fondue dedans quatre
« heures après avoir été mise au fourneau, qui
« me causa une joie telle, que je pensois être
« devenu nouvelle nature, et pensois dès lors
« avoir une perfection entière de l'émail blanc.
« Mais je fus fort éloigné de ma pensée : cette
« épreuve étoit fort heureuse d'une part, mais
« bien malheureuse de l'autre : heureuse en ce
« qu'elle me donne entrée à ce que je suis
« parvenu, et malheureuse en ce qu'elle n'étoit
« mise en dose ou mesure requise. Je fus si
« grand bête en ces jours-là, que soudain que
« j'eus fait ledit blanc qui étoit singulièrement
« beau, je me mis à faire des vaisseaux de terre,
« combien que jamais je n'eusse cogné terre ;
« et ayant employé l'espace de sept ou huit
« mois à faire lesdits vaisseaux, je me pris à
« ériger un fourneau semblable à ceux des ver-
« riers, lequel je bâtis avec un labeur indicible :
« car il falloit que je maçonnasse tout seul, que
« je détrempe mon mortier, que je tirasse
« l'eau pour la détrempe d'iceluy ; aussi me
« falloit-il moi-même aller querir la brique sur
« mon dos, à cause que je n'avois nul moyen

« d'entretenir un homme pour m'aider en cest
« affaire. Je fis cuire mes vaisseaux en première
« cuisson : mais quand ce fut à la seconde cuis-
« son, je reçus des tristesses et labeurs tels, que
« nul homme ne voudroit croire. Car, au lieu
« de me reposer de mes labeurs passés, il me
« fallut travailler l'espace de plus d'un mois,
« nuit et jour, pour broyer les matières des-
« quelles j'avois fait ce beau blanc au fourneau
« des verriers ; et quand j'eus broyé lesdites
« matières, j'en couvrois les vaisseaux que j'a-
« vois faits. Ce fait, je mis le feu dans mon
« fourneau par deux gueules, ainsi que j'avois
« vu faire auxdits verriers ; mais c'étoit une
« chose malheureuse pour moi ; car combien
« que je fusse six jours et six nuits devant le
« fourneau sans cesser de brûler bois par les
« deux gueules, il ne fut possible de pouvoir
« faire fondre ledit émail, et étois comme un
« homme désespéré ; et combien que je fusse
« tout étourdi du travail, je me vais adviser que
« dans mon émail il y avoit trop peu de la
« matière qui devoit faire fondre les autres :
« ce que voyant, je me pris à piler et broyer
« ladite matière, sans toutefois laisser refroi-

.

« dir mon fourneau. Par ainsi j'avois double
« peine, piler, broyer et chauffer ledit four-
« neu.

« Quand j'eus ainsi composé mon émail, je
« fus contraint d'aller encore acheter des pots,
« afin d'éprouver ledit émail, d'autant que j'a-
« vois perdu tous les vaisseaux que j'avois faits ;
« et ayant couvert lesdites pièces dudit émail, je
« les mis dans le fourneau, continuant toujours
« le feu en sa grandeur. Mais, sur cela, il me
« survint un autre malheur, lequel me donna
« grande fâcherie, qui est que le bois m'ayant
« failli, je fus contraint brûler les étapes (étais)
« qui soutenoient les tailles de mon jardin, les-
« quelles étant brûlées, je fus contraint brûler
« les tables et plancher de la maison, afin de
« faire fondre la seconde composition. J'étois
« en une telle angoisse, que je ne saurois dire ;
« car j'étois tout tari et desséché à cause du
« labeur et de la chaleur du fourneau : il y avoit
« plus d'un mois que ma chemise n'avoit séché
« sur moy. Encore, pour me consoler, on se
« moquoit de moy, et même ceux qui me de-
« voient secourir alloient crier par la ville que
« je faisois brûler le plancher ; et par tel moyen

« Ilon me faisoit perdre mon crédit, et m'esti-
« moit-on être fol.

« Les autres disoient que je cherchois à faire
« de la fausse monnoie, qui estoit un mal qui
« me faisoit sécher sur les pieds : et m'en allois
« par les rues tout baissé, comme un homme
« honteux. J'étois endetté en plusieurs lieux, et
« avois ordinairement deux enfants aux nour-
« rices, ne pouvant payer leurs salaires. Per-
« sonne ne me secouroit; mais au contraire ils
« se moquoient de moy, en disant : « Il luy
« appartient bien de mourir de faim, parce qu'il
« délaisse son métier. » Toutes ces nouvelles
« venoient à mes oreilles quand je passois par
« la rue. Toutefois il me resta encore quelque
« espérance qui m'encourageoit et soutenoit,
« d'autant que les dernières épreuves s'étoient
« assez bien portées, et dès lors en pensois sa-
« voir assez pour pouvoir gagner ma vie, com-
« bien que j'en fusse fort éloigné (comme tu
« entendras ci-après), et ne dois trouver mau-
« vais si j'en fais un peu long discours, afin
« de te rendre plus attentif à ce qui te pourra
« servir.

« Quand je me fus reposé un peu de temps,

« avec regrets de ce que nul n'avoit pitié de
« moy, je dis à mon âme : Qu'est-ce qui te
« triste, puisque tu as trouvé ce que tu cher-
« chois? Travaille à présent, et tu rendras hon-
« teux tes détracteurs. Mais mon esprit dira
« d'autre part : Tu n'as rien de quoy poursui-
« vre ton affaire : comment pourras-tu nourrir
« ta famille et acheter les choses requises pour
« passer le temps de quatre ou cinq mois qu'il
« faut auparavant que tu puisses jouir de ton
« labeur? Or, ainsi que j'étois en telle tristesse
« et débat d'esprit, l'espérance me donna un
« peu de courage; et ayant considéré que je
« serois beaucoup trop long pour faire une
« fournée toute de ma main, pour abréger et
« gagner le temps, et pour plus soudain faire
« apparoir le secret que j'avois trouvé dudit
« émail blanc, je pris un potier commun, et lui
« donnois certains portraits, afin qu'il me fit
« des vaisseaux selon mon ordonnance; et tan-
« dis qu'il me faisoit ces choses, je m'occu-
« pois à quelques médailles. Mais c'étoit une
« chose pitoyable; car j'étois contraint nourrir
« ledit potier en une taverne à crédit, parce
« que je n'avois nul moyen en ma maison.

« Quand nous eûmes travaillé l'espace de six
« mois, et qu'il falloit cuire la besogne faite,
« il fallut faire un fourneau et donner congé au
« potier, auquel par faute d'argent je fus con-
« traint donner de mes vêtements pour son
« salaire.

« Or, parce que je n'avois point d'étoffes (ma-
« tériaux) pour ériger mon fourneau, je me pris
« à défaire celui que j'avois fait à la mode des
« verriers, afin de me servir des étoffes de la
« dépouille d'icelui. Or, parce que ledit four
« avoit si fort chauffé l'espace de six jours et
« nuits, le mortier et la brique dudit four
« s'estoient liquifiés et vitrifiés de telle sorte,
« qu'en démaçonnant j'eus les doigts coupez
« et incisés en tant d'endroits, que je fus con-
« traint manger mon potage ayant les doigts
« enveloppés de drapeau. Quand j'eus défait le-
« dit fourneau, il fallut ériger l'autre, qui ne fut
« pas sans grand'peine ; d'autant qu'il me falloit
« querir le mortier et la pierre, sans aucun aide
« et sans aucun repos.

« Ce fait, je fis cuire l'œuvre susdite en
« première cuisson, et puis, par emprunt, ou
« autrement, je trouvai moyen d'avoir des

« étoffes pour faire des émaux pour couvrir
« ladite besogne, s'étant bien portée en pre-
« mière cuisson. Mais quand j'eus acheté les-
« dites étoffes, il me survint un labeur qui me
« cuida faire rendre l'esprit; car après que
« par plusieurs jours je me fus lassé à piler et
« calciner mes matières, il me les convint
« broyer, sans aucun aide, à un moulin à bras,
« auquel il falloit ordinairement deux puissants
« hommes pour le virer. Le désir que j'avois
« de parvenir à mon entreprise me faisoit
« faire des choses que j'eusse estimé impos-
« sibles.

« Quand lesdites couleurs furent broyées, je
« couvris tous mes vaisseaux et médailles dudit
« émail; puis, ayant le tout mis et arrangé de-
« dans le fourneau, je commençai à faire le
« feu, pensant retirer de ma fournée trois ou
« quatre cents livres. Je continuai ledit feu
« jusqu'à ce que j'eusse quelque indice et
« espérance que mes émaux fussent fondus, et
« que ma fournée se portoit bien. Le lende-
« main quand je vins à tirer mon œuvre, ayant
« premier ôté le feu, mes tristesses et douleurs
« furent augmentées si abondamment, que je

« perdis toute contenance. Car combien que
« mes métaux fussent bons et ma besogne
« bonne, néanmoins un accident étoit survenu
« à ladite fournée, lequel avoit tout gâté; et
« afin que tu t'en donnes de garde, je te le di-
« rai; aussi après celui-là je t'en dirai un nom-
« bre d'autres, afin que mon malheur te serve
« de bonheur, et que ma perte te serve de gain.
« C'est parce que le mortier de quoi j'avois
« maçonné mon four étoit plein de cailloux,
« lesquels sentant la véhémence du feu se cre-
« vèrent en plusieurs pièces, faisant plusieurs
« pets et tonnerres dans ledit four. Or, ainsi
« que les éclats desdits cailloux sautoient contre
« ma besogne, l'émail, qui étoit déjà liquifié et
« rendu en matière glueuse, prit lesdits cail-
« loux et se les attacha par toutes les parties de
« mes vaisseaux et médailles, qui sans cela se
« fussent trouvés beaux.

« Je fus si marri que je ne te saurois dire,
« et non sans cause: car ma fournée me coû-
« toit plus de six vingts écus. J'avois emprunté
« le bois et les étoffes, et si avois emprunté
« partie de ma nourriture en faisant ladite be-
« sogne. J'avois tenu en espérance mes crédi-

« teurs qu'ils seroient payez de l'argent qui
« proviendrait des pièces de ladite fournée, qui
« fut cause que plusieurs accoururent dès le
« matin que je commençois à désenfournier,
« dont par ce moyen furent redoublées mes
« tristesses : d'autant qu'en tirant ladite be-
« sogne, je ne recevois que honte et confusion.
« Car toutes mes pièces étoient semées de pe-
« tits morceaux de cailloux, qui étoient si bien
« attachés autour desdits vaisseaux et liés avec
« l'émail, que quand on passoit les mains par-
« dessus, lesdits cailloux coupoient comme ra-
« soirs ; et combien que la besogne fût par ce
« moyen perdue, toutefois aucuns en vouloient
« acheter à vil prix. Mais parce que ce eût
« été un décriement et rabaissement de mon
« honneur, je mis en pièces entièrement le total
« de ladite fournée, et me couchai de mélan-
« colie, car je n'avois plus de moyen de sub-
« venir à ma famille. Je n'avois en ma maison
« que reproches ; au lieu de me consoler, l'on
« me donnoit des malédictions ; mes voisins,
« qui avoient entendu ces affaires, disoient que
« j'étois un fol, et que j'eusse eu plus de huit
« francs de la besogne que j'avois rompue. Et

« estoient toutes ces nouvelles jointes avec mes
« douleurs.

« Quand j'eus demeuré quelque temps au lit,
« et que j'eus considéré en moi-même qu'un
« homme qui seroit tombé dans un fossé, son
« devoir seroit de tâcher à se relever; en cas
« pareil, je me mis à faire quelques peintures,
« et par plusieurs moyens je pris peine de re-
« couvrir un peu d'argent : puis je disois en moi-
« même que toutes mes pertes et hasards estoient
« passez, et qu'il n'y avoit rien plus qui me pût
« empescher que je ne fisse de bonnes pièces :
« et me prins (comme auparavant) à travailler
« audit art.

« Je fis faire grand nombre de lanternes de
« terre à certains potiers, pour enfermer mes
« vaisseaux quand je les mettois au four; l'in-
« vention se trouva bonne, et m'a servi jus-
« ques aujourd'hui. Mais j'étois si nouveau
« que je ne pouvois discerner du trop ou peu
« de cuisson : quand j'avois appris à me donner
« garde d'un danger, il m'ensurvenoit un autre,
« lequel je n'eusse jamais pensé. Enfin je trou-
« vai moyen de faire quelques vaisseaux de
« divers émaux entremêlés en manière de jaspe;

« cela m'a nourry quelque temps. Mais quand
« j'eus inventé le moyen de faire des pièces rus-
« tiques, je fus en plus grande peine et en plus
« d'ennui qu'auparavant. Car ayant fait un cer-
« tain nombre de bassins, et les ayant fait
« cuire, mes émaux se trouvoient les uns
« beaux et bien fondus, autres mal fondus, au-
« tres étoient brûlez, à cause qu'ils étoient
« composés de diverses matières qui étoient
« fusibles à divers degrés : le verd des lézards
« étoit brûlé premier que la couleur des
« serpents fût fondue ; aussi la couleur des
« serpents, tortues, écrevisses et cancrs étoit
« fondue auparavant que le blanc eût reçu
« aucune beauté.

« Toutes ces fautes m'ont causé un tel labeur
« et tristesse d'esprit, qu'auparavant que j'aie
« eu rendu mes émaux fusibles à un même
« degré de feu, j'ai cuidé entrer jusques à la
« porte du sépulcre : ainsi en « me travaillant
« à tels affaires je me suis trouvé l'espace de
« plus de dix ans si fort écoulé en ma personne,
« qu'il n'y avoit aucune forme ni apparence de
« bosse aux bras et aux jambes : ainsi étoient
« mesdites jambes toutes d'une venue ; de sorte

« que les liens de quoi j'attachois mes bas de
« chausses étoient, soudain que je cheminois,
« sur les talons avec le résidu de mes chaussures.
« Je m'allois souvent pourmener dans la prairie
« de Xaintes, en considérant mes misères et
« ennuis; et, sur toutes choses, de ce qu'en ma
« maison même je ne pouvois avoir nulle pa-
« tience, ni rien faire qui fût trouvé bon. J'étois
« méprisé et moqué de tous. Toutefois je faisais
« toujours quelques vaisseaux de couleurs diver-
« ses, qui me nourrissoient tellement quelle-
« ment. L'espérance que j'avois me faisoit pro-
« céder en mon affaire si virilement, que
« plusieurs fois, pour entretenir les personnes
« qui me venoient voir, je faisais mes efforts de
« rire, combien que, intérieurement, je fusse
« bien triste

« J'estois toutes les nuits à la merci des pluies et
« vents, sans avoir aucun secours, aide ni con-
« solation, sinon des chats-huants qui chan-
« toient d'un côté, et les chiens qui hurloient
« de l'autre; parfois il se levoit des vents et tem-
« pêtes qui souffloient de telle sorte de dessus
« et de dessous de mes fourneaux, que j'étois
« contraint de quitter tout, avec perte de mon

« labeur. Et me suis trouvé plusieurs fois
« qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur
« moi à cause des pluies qui étaient tombées,
« je m'en allois coucher à la minuit ou au point
« du jour, accoutré de telle sorte comme un
« homme que l'on auroit trainé par tous les
« bourbiers de la ville : et en m'en allant ainsi
« retirer, j'allois bricollant sans chandelles, et
« tombois d'un côté et d'autre, comme un
« homme qui seroit ivre de vin, rempli de
« grandes tristesses : d'autant qu'après avoir
« longuement travaillé, je voyois mon labeur
« perdu. Or, en me retirant ainsi souillé et
« trempé, je trouvois en ma chambre une se-
« conde persécution pire que la première, qui
« me fait à présent émerveiller que je ne suis
« consumé de tristesse. »

V

Dieu et l'art, qui veulent être vaincus, l'un
par la patience de l'homme, l'autre par le travail,
lui cédèrent enfin, à un âge déjà avancé, la vic-
toire. Sa renommée se répandit avec ses œuvres,

et le prix qu'il recevait de ses terres émaillées, de ses sculptures en argile, releva sa maison et sa famille. La gloire et la fortune visitèrent ensemble, quoique tard, ses fourneaux. Ses ouvrages ébauchés d'abord, imparfaits, mais où l'on sent la sève naissante d'un nouvel art né de lui-même et non d'aucune routine, décorèrent bientôt les châteaux et les palais. Paris, où Catherine de Médicis avait appelé le génie, les arts, avec les conceptions de l'Italie, l'attira comme il avait attiré les grands sculpteurs de ce siècle, *Jean Cousin, Germain Pilon, Jean Goujon*, famille de Raphaël et de Michel-Ange. Les grands l'accueillirent, les petits l'envièrent; le maréchal de Montmorency le protégea, Catherine de Médicis lui donna un emplacement pour ses fourneaux dans une partie du sol qu'occupe aujourd'hui le palais des Tuileries. Elle allait l'y voir travailler, à l'exemple des princes de sa famille à Florence, qui vivaient dans l'atelier et dans la familiarité des artistes, ces princes de la nature, du travail et du génie.

Ce fut à cette époque heureuse et honorée de sa vie, qu'il fit ses innombrables chefs-d'œuvre de poteries en relief et de plats décorés de figu-

res, d'animaux, de reptiles, d'insectes, de scarabées, de plantes et de fleurs, qui, après avoir été enfouies trois siècles dans les catacombes domestiques des maisons riches, en ressortent aujourd'hui au prix de l'or, comme des trésors perdus de dessin, de grâce, de naïveté, pour être établis dans les musées des palais et dans les dressoirs des hommes opulents, qui ennoblissent la richesse en faisant de leur demeure les archives de l'art.

Une salle du Louvre est dédiée presque en entier aux minutieuses merveilles de Palissy. Le voisinage des toiles de Raphaël et des marbres de Michel-Ange, n'éteint pas la gloire du potier de terre. On s'arrête, retenu par l'attrait de la naïveté et de la vérité, devant ces plats sculptés où des couleuvres en relief, aux spirales écaillées, font crisper les doigts qu'elles attirent par les couleurs, et qu'elles repoussent par la vérité. A côté de la couleuvre endormie, qui repose sa tête en fléchissant le cou sur les anneaux de sa queue, on voit la noire écrevisse, cette araignée des eaux, tendre ses longues serres comme pour pincer les écueils et s'incruster dans les fentes du rocher. A côté d'elle, les poissons argentés aux

nageoires ouvertes s'élancent comme par un ressort intérieur, dirigeant leur fuite rapide à travers les joncs, par un léger frémissement de leur queue, gouvernail de cette nef vivante. Le coquillage aux volutes cannelées, semblable à une pétrification de la vie animale, ou à une animalité commençante de la pierre, se colle au fond de l'eau, comme pour fermer sa demeure solitaire à ses ennemis. La grenouille, contractant ses membres élastiques, se teint en vert pour se confondre avec les plantes qui bordent le ruisseau; elle ouvre ses larges yeux, dresse sa tête, et semble prête à bondir pour échapper à la couleuvre. Sur les rebords du plat, de jeunes lézards aux pattes étendues et à la longue queue, sinucuse comme les labyrinthes des plantes entre lesquelles ils se glissent, penchent la tête pour écouter le bruissement des brins d'herbe ou des grains de sable. Le fond de l'eau et les bords sont tapissés de mousses humides ou de larges feuilles d'herbes aquatiques, aplaties et collées au sol par le poids des gouttes de rosée, dont la transparence se reflète sur leur vernis.

C'est le monde sous-fluvial des eaux, surpris par l'œil de l'homme, en écartant les feuilles,

les tiges, les joncs du marécage, et transporté sur l'argile, aussi vrai de formes, aussi nuancé d'écailles, aussi éclatant de couleurs, que si une ménagère, en lavant son dressoir, avait enfoncé un de ses plats dans le laveur, et l'avait retiré rempli jusqu'aux bords de sable, de coquilles, de débris d'herbes et d'animaux aquatiques. Le filet d'un pêcheur vidé, tout palpitant et tout ruisselant sur le sable et transvasé dans un bassin d'argile, voilà les plats de Palissy.

Quelquefois il sculpte et il peint, en groupes coloriés, des scènes de l'histoire, de la Fable, de la Bible, de l'Évangile ; quelquefois des scènes naïves de la vie rurale : la nourrice qui donne le sein et qui sourit à l'enfant ivre et rassasié de la source vivante de toute vie ; quelquefois Vénus jouant avec les Amours ; ailleurs, c'est une jeune fille qui a surpris la nichée de petits chiens, et qui les emporte dans un pan de son tablier pour les faire admirer : leurs petites têtes étonnées débordent des fentes de la toile, et la mère, tendre, inquiète, mordille, en suivant ses petits, les plis de la robe de la jeune fille. Celle-ci la regarde et la rassure par un sourire.

Mais les chefs-d'œuvre de Palissy, devenu ar-

tiste plus consommé par la contemplation des grandes toiles, des grands marbres pendant son séjour à Paris sous Catherine de Médicis, décorent les musées domestiques du prince Soltikof, à Paris ; de M. Rothschild, à Londres ; de M. Sauvageot, de M. Rallier, enfin de M. Sellières, qui a voué un culte à la mémoire de ce grand artisan, et qui a fait de sa demeure un musée de ses œuvres. C'est chez M. Sellières, au château de Mello, qu'on admire le grand bassin des Éléments, où la terre a imité les délicatesses du métal ; le combat des Centaures et des Lapithes, monument unique de l'atelier de Palissy ; le relief de Persée et d'Andromède, celui de la femme adultère, celui de la vendange et des plats à jour festonnés d'arabesques, dont des *marguerites* en fleur émaillent et semblent parfumer les bords, devise parlante de quelque amour royal ou chevaleresque inspiré à l'artiste. Il est beau de voir la passion désintéressée de l'art, dans des hommes de luxe, attribuer ainsi des prix énormes à des morceaux de terre cuite qui gardent seulement l'empreinte des doigts d'un pauvre artisan ! Le métier ainsi devient or, et l'or devient art, à la gloire de l'homme de goût et au bénéfice

de l'ouvrier ; échange mutuel entre le luxe et le travail , et la fortune qui les ennoblit tous les deux !

Nous devons à M. Sellières la clef des musées de Palissy.

VI

Mais cette gloire, cette faveur des cours, cette popularité de ses ouvrages dans toute la France et jusqu'en Espagne et en Italie, cette fortune, repos de ses vieux jours et héritage de ses enfants, ne contentaient pas l'ouvrier de terre. Il sentait qu'il avait en lui une autre œuvre à façonner, son âme. Comme Socrate, statuaire en marbre, c'est en lui-même qu'il s'efforçait de tailler sa propre statue ; par la ressemblance avec le divin modèle de toute perfection, par la sainteté de sa vie, et, s'il était nécessaire, par le martyre. La vie immortelle, à mesure qu'il avançait en âge, l'occupait plus que la vie mortelle. Dès son enfance, et pendant tout le cours de ses apprentissages, de ses voyages et de ses luttes corps à corps avec la terre, la passion de Dieu l'avait travaillé, soutenu et consolé. C'est cette

passion dont il trouvait la satisfaction dans la solitude des forêts, sur la cime des montagnes et au bord des mers. Elle lui faisait rechercher les lieux déserts pour s'abîmer plus en silence dans la contemplation des formes et de la vie des rochers, de la structure et de la végétation des plantes, du réseau souterrain des eaux, de l'organisation et des mœurs des animaux... Il en savait des secrets merveilleux, à la gloire de Celui qu'il appelle le grand mécanicien, le grand constructeur, le grand animateur des mondes. Cette contemplation pieuse et passionnée des choses de la terre devait porter nécessairement une âme si complète à la divination des choses d'en haut. Tout vrai génie monte sans cesse, et en montant il rencontre Dieu.

Palissy croyait l'avoir rencontré, et il vivait dans un perpétuel commerce avec l'esprit invisible qui seul lui rendait raison des choses visibles. C'était le temps où la Réformation, née des abus introduits par les Médicis dans l'Église catholique, préluait à la liberté de penser, tout en voulant rester fidèle au dogme principal du christianisme, et où la foi d'autorité et la foi de raisonnement luttaient avec le fer et le feu,

l'une pour conserver, l'autre pour conquérir le monde des âmes. La famille de Palissy et lui-même étaient de la religion réformée ; ils subissaient les persécutions de la religion dominante. Il y a dans l'homme une tyrannie naturelle : quand il ne peut pas asservir au nom des princes, il aime asservir au nom de Dieu. Il n'apprend à respecter la liberté d'autrui qu'après avoir mille fois souffert dans la sienne. Les prédicateurs du culte nouveau dans les provinces du midi et de l'ouest y étaient traqués comme des bêtes fauves, prenant différents déguisements et métiers pour cacher leur véritable métier de moissonneurs d'âmes ; épiés, emprisonnés, enfermés, traînés sur les routes et conduits dans les villes pour y être jetés au feu des bûchers ; prélude sinistre de la Saint-Barthélemy.

Des traits sublimes de foi, de résignation, de dévouement et d'espérance signalaient cette persécution. L'un, évadé de sa prison la veille du supplice, et voyant qu'il n'était pas suivi par ses compagnons de captivité moins adroits que lui, y rentrait pour les consoler jusqu'à la dernière heure. L'autre, le matin du jour de sa mort, éveillait son ami couché sur la même paille, et,

lui montrant de la main une splendide aurore d'été sur l'horizon, lui disait : — « Réjouissons-nous ! Si le spectacle de la nature et de la « clarté renaissante est si beau sur la terre, que « sera-ce demain, quand nous verrons tant de « pavillons éternels ? » Les plus heureux se réfugiaient sur les écueils et dans les îles qui bordent les côtes de Saintonge, et venaient, à travers les tempêtes et en bravant la mort, apporter la parole évangélique à leurs coreligionnaires.

Palissy, qui se nourrissait de leurs doctrines, décrit avec admiration leur zèle et leur intrépidité : « Ces vieillards n'avoient point d'épée, « dit-il, à leur ceinture, mais un simple bâton « à la main, et s'en alloient ainsi seuls et sans « crainte, selon cette parole du Maître : « Vous « annoncerez ma loi allant, venant, mangeant, « buvant, couchés, levés, assis sur le bord des « chemins. » — Ils portoient leur nourriture « dans leur chemise, car il y en avoit bien peu « de riches dans notre assemblée, et nous n'avions pas de quoi leur payer leur salaire. — « Les peintres, horlogers, imagiers, orfèvres, « libraires, imprimeurs, et autres, » dit un historien catholique du temps, « qui, dans leurs

« humbles métiers, ont cependant quelque exercice d'esprit, furent les premiers à se prendre aux idées neuves. »

L'âme poétique et musicale de Palissy était particulièrement séduite par la poésie et par le chant des psaumes, dont les prédicateurs apprivoisaient le peuple des champs. « En les écoutant, dit-il, il me sembloit que je me promenois le long des rideaux d'aunes et de frênes qui voilent le lit des eaux des ruisseaux, et que j'entendois un peu murmurer les eaux courantes du ruisseau qui couloit au pied de ces rideaux d'arbres; et, d'autre part, j'entendois la voix des petits oiseaux qui étoient sur lesdits aubiers, et lors me venoit à souvenir du psaume cent quatrième, sur le plan duquel j'avois dessiné mon jardin, et où le prophète dit que *les ruisseaux passent et murmurent aux vallées, au bas des collines*, et où il dit aussi que *les oiseaux font résonner leur voix sur les arbrisseaux plantés au bord des eaux courantes*. Il me sembloit encore que j'entendois les voix de plusieurs vierges qui gardoient leurs troupeaux, et des pasteurs jouant mélodieusement de leurs flûtes. »

Mais il décrit bientôt la persécution religieuse et politique qui dissipe ces petits troupeaux :
« Je me retirai secrètement dans ma maison,
« dit-il, pour ne pas voir les meurtres, les re-
« niements, les pillages, qui se faisoient dans
« les villes et dans les campagnes : cependant
« deux mois que j'y restai, il me sembla que
« l'enfer étoit défoncé, et que tous les démons
« étoient sortis pour ravager la terre. De ma
« maison, je voyois les soldats courant par les
« rues l'épée nue au poing, criant : Où sont-
« ils?... Les petits enfants eux-mêmes s'assem-
« bloient dans une place que je voyois de la
« maison où je travaillais de mon métier de
« terre, et imitoient les blasphèmes, les batail-
« les et les meurtres des hommes. Il me pre-
« noit souvent envie d'en faire vengeance ;
« mais je récitais en mon cœur le psaume de
« miséricorde! »

VII

Paliassy revint à Paris pour échapper à ces spectacles : son génie le préserva du massacre de la Saint-Barthélemy, peut-être aussi l'humi-

lité de sa condition et la douceur de son caractère. Jean Goujon, le Michel-Ange de la France, plus envié parce qu'il était plus célèbre, fut atteint sur son échafaud de sculpteur, en travaillant aux cariatides du Louvre; il tomba, le ciseau à la main, au pied de la statue à laquelle il donnait sa vie. Les protections de cour sauvèrent Palissy. Il occupa ses loisirs d'abord, et plus tard ses captivités à écrire, de son art, de son âme et de sa foi, les choses, étranges sous la plume inculte d'un ouvrier, que nous avons citées de lui. Le style grandissait en lui avec la sagesse et les années. Nous n'en connaissons point, en français, de plus biblique et de plus moderne à la fois. On y sent les premiers bouillonnements d'une source qui va jaillir : c'est une langue qui se moule sur l'âme, et non sur l'antiquité. Ce sont les ignorants qui créent les langues; les savants ne font que les exhumer.

Le principal livre de Palissy dans sa maturité est un recueil de méditations philosophiques, religieuses, artistiques et surtout agricoles, qu'il intitule *son Jardin*. C'est le Salomon des ouvriers, se reposant au soleil couchant de sa pénible et sainte vie, se remémorant les choses

de la nature, de l'art et de l'âme qui ont laissé leur empreinte dans son imagination et dans son cœur pendant son pèlerinage ici-bas. On y sent le laboureur, le fabricant de briques et le fabricant de songes ; on y sent surtout l'adorateur du suprême Ouvrier en esprit et en vérité. L'amour de la nature lui en donne l'intelligence, et l'intelligence de la nature lui révèle les lois, les forces, les grâces de la création.

Il se figure que, pour s'abriter contre les persécutions et les guerres civiles de son temps, Dieu lui a permis de se construire un jardin inaccessible aux bruits, aux troubles, aux ravages du monde, une sorte d'*Éden* dont il est l'*Adam* ; il rêve qu'après avoir dessiné, planté, semé cet asile, il y donne, à l'ombre de ses vergers et au bord de ses sources, des leçons de culture, de sagesse, de piété et de bonheur aux hommes. Il se peignait ces images de félicité, de liberté et de repos dans les murs de la Bastille de Paris, où le maréchal de Montmorency et ses autres protecteurs du parti opposé le tenaient enfermé pour sa sûreté, autant que pour le contraindre à sa conversion.

Comme le Créateur lui-même l'a fait dans son œuvre, Palissy répand son âme dans toute sa création imaginaire, et il convie tous les animaux vivants intelligents et aimants à l'habitation et à la félicité de l'homme. Il y associe même les plantes, qu'il dépeint comme susceptibles d'un certain degré incomplet d'intelligence et d'amour.

« Sur les parois de mes cavernes de rochers,
« il y aura, » dit-il, songeant à ces objets qu'il
a si souvent reproduits dans ses compositions
d'argile et d'émail, « nombre d'espèces d'her-
« bes et de mousses insculpées, comme sont
« les scolopendres, les cheveux de Vénus, les
« adiantes et autres espèces d'herbes, et au-
« dessous desdites herbes et mousses, il y aura
« un grand nombre de lézards et insectes qui
« ramperont le long des roches, les uns en haut,
« les autres en travers, les autres descendant en
« bas, faisant leurs gestes, attitudes et plai-
« sants contournements; et tous lesdits ani-
« maux seront insculpés et coloriés si près de
« la nature, que les autres insectes, lézards et
« couleuvres naturels, les viendront souvent

« admettre, comme tu vois qu'il y a un chien
« insculpé dans mon atelier de potier, que plu-
« sieurs chiens se sont mis à gronder contre,
« pensant qu'il fût naturel ; et du rocher sui-
« teront plusieurs ruisselets d'eau qui tombe-
« ront dans le bassin, où il y aura poissons
« naturels, grenouilles et tortues. Et au-dessus
« de cette grotte ouverte au ciel, je planterai,
« en façon de corniche, un grand nombre d'au-
« bépines et autres arbrisseaux portant leurs
« fruits pour la nourriture des oiseaux, les-
« quelles subépines et autres arbustes seront
« cause que ceux qui se pourmèneront en icelles
« allées auront ordinairement le plaisir de di-
« verses chansonnettes qui par les oiseaux se-
« ront dites sur ces arbrisseaux. Il y a deux
« causes qui rendront les oiseaux amateurs de
« dire leurs chansonnettes en ce lieu. La pre-
« mière cause est le soleil, qui dès le matin
« jettera ses rayons sur les arbrisseaux ; la se-
« conde est que les oiselets trouveront ordi-
« nairement quelque chose à se repaître sur les
« branches. Pour mieux les accoutumer en ce
« jardin, je jetterai en temps d'hiver des grai-

« nes de plusieurs semences sur la terre, afin
« qu'ils trouvent à manger quand la saison
« aura rendu les arbres stériles....

« Et ceux qui se pourmèneront au-dessus
« de ces galeries, et s'appuieront sur l'accou-
« doir pour se récréer, auront les arbustes et
« les oiselets sur leur tête; et, voulant regar-
« der la beauté du jardin et ce qui s'y fera,
« ils auront de la senteur de certains violettes,
« marjolaines, basilics et autres espèces d'her-
« bes, abritées, par les rochers, des froideurs
« du nord et de l'ouest. Ces montagnes expo-
« sées au midi et au matin, échauffées tout le
« jour par le soleil, rendront la nuit leur cha-
« leur à ces plantes, herbes et arbres, et les
« fruits en seront plus savoureux et à meilleurs
« goûts... De plus, celles qui demanderont
« l'humidité seront plantées le long des ruis-
« seaux qui sortiront de ces rochers et monta-
« gnes, et ces petits ruisseaux feront, en allant,
« un grand ruisseau; certaines circulations for-
« meront des îles propres à nourrir des herbes
« aquatiques, et pour arroser chacune je creu-
« serai un grand nombre de branches de sureau
« qui s'engendreront l'une au bout de l'autre;

« et j'en présenterai un bout aux suintements
« des roches, et je les soutiendrai sur de petites
« fourches en bois plantées en terre, qui por-
« teront mes petits canaux à chaque place que
« je voudrais mouiller. Et pour que le pied des
« hommes ne foule et ne gâte pas les herbes,
« entre le rocher et les plantes auxquelles je
« conduirai l'eau, mes aqueducs de sureau se-
« ront percés tout le long de petits trous qui
« laisseront pleuvoir comme une rosée perpé-
« tuelle sur les herbes. »

Puis après une longue et amoureuse descrip-
tion de ses montagnes, cavernes, rochers,
parterres, vergers, entremêlée de réflexions
merveilleusement pieuses et d'élans de l'âme à
Dieu : « En me retirant des labeurs de cette
« terre, s'écrie-t-il, je n'ai trouvé en ce monde
« autre délectation que de construire et cultiver
« mondit jardin ; tellement que depuis ce
« temps-là je n'ai fait que rêver à l'édification
« d'icelui.... Et la semaine passée, comme
« j'étois en mon lit endormi, il me sembla que
« mon jardin étoit déjà fait comme j'ai dit ci-
« dessus, et que je commençois déjà à en man-
« ger les fruits ; et me sembloit qu'en passant

« le matin par ledit jardin, je considérais les
« merveilleuses choses que le souverain Maître
« a commencé à faire à nature. »

Palissy sort de là pour s'élever aux considérations les plus surnaturelles, mais les plus vraies, sur les lois morales de toute la création, visibles pour un génie religieux et philosophique dans les lois physiques de la végétation et de l'animalité. Il épanche sa charité sur les animaux, il prête son intelligence aux végétaux, aux rochers eux-mêmes, aux sources, à l'Océan ; il fraternise de l'âme avec l'âme universelle, dont il voit les actes, dont il plaint la sensibilité, dont il entend la plainte ou la joie dans toute la nature.

« Nulle nature, dit-il, ne produit son fruit
« sans extrême travail ou douleurs. Je dis aussi
« bien les natures végétatives que les sensibles
« et raisonnables. Si la poule devient maigre
« pour faire éclore ses poussins, si la chienne
« souffre en mettant bas ses petits, je te puis
« assurer que les plantes souffrent en produi-
« sant leurs fruits...

« J'étois une fois dans les îles de la Sain-
« tonge. J'aperçus une vigne plus chargée de

« fruits que toutes les autres : m'enquérant de
« la cause, on me répondit qu'elle étoit chargée
« à mort. Je demandai ce que l'on vouloit dire.
« J'appris alors qu'on lui avoit laissé plus de
« rameaux que de coutume, parce qu'on vou-
« loit l'arracher après la cueillée ; mais qu'au-
« trement on n'auroit pas voulu permettre
« qu'elle fût chargée si abondamment. Ce qui
« veut dire que si on laissoit faire aux vignes
« ce qu'elles voudroient, elles se tueroient à
« cause de l'abondance des fruits qu'elles s'ef-
« forceroient de produire... Bien des fois j'ai
« contemplé des arbres et plantes qui se sen-
« toient mourir, et qui, avant de mourir, se
« hâtoient de fleurir et de produire graines et
« fruits avant le temps accoutumé... Que seroit-
« ce-si je parlois des hommes ? »

Plus loin, il contemple dans son jardin « les
« rameaux des vignes, des pois et des courges,
« lesquels sembloient avoir connoissance de leur
« débile nature ; car ne pouvant se soutenir
« d'eux-mêmes, ils jetoient certains petits bras
« comme filaments en l'air, et, trouvant quel-
« ques petites branches, ils venoient s'y lier,
« suspendus et attachés... Quelquefois aussi,

« passant par les jardins, je voyois plusieurs
« de ces rameaux qui n'avoient rien à quoi
« s'appuyer et jetoient leurs petits bras en l'air,
« pensant saisir quelque chose pour se soutenir.
« Lors je venois leur tendre certaines branches
« pour aider à leur foiblesse ; et un matin
« l'ayant fait ainsi, je trouvai le soir que ces
« plantes avoient jeté et entortillé leurs bras
« autour de ces appuis. Et, tout émerveillé de
« la providence de Dieu, je me rappelois cette
« parole : que les oiseaux même y ont part et
« ne tombent pas sans sa volonté!...

« J'aperçus aussi certains arbres fruitiers ,
« lesquels il sembloit qu'ils eussent quelques
« connoissances, car ils étoient soigneux à gar-
« der et à protéger leurs fruits, comme la femme
« son petit enfant. Parmi ces plantes, les vignes,
« les courges , s'étoient posées et contournées
« certaines feuilles dont ils couvroient leurs
« fruits, craignant que le froid ne les endomma-
« geât. Les rosiers et groseilliers, afin de se dé-
« fendre contre ceux qui voudroient ravir leurs
« fleurs et germes, avoient mis au-devant des
« armures et épines piquantes. Je vis le fro-
« ment et autres blés , à qui le Tout-Puissant

« avait donné la sagesse de vêtir leurs fruits si
« excellemment, que Salomon ne fut jamais si
« bien vêtu avec toute sa sagesse. Toutes ces
« choses me donnoient occasion de tomber sur
« ma face et d'adorer le Vivant des vivants, qui
« a fait de telles choses pour l'utilité et le ser-
« vice de l'homme ! — La terre seroit bénie,
« s'écrie-t-il alors, si l'homme y travaillait ! »

Le potier devient lyrique, et le cantique du prophète se mêle au travail de ses mains : « Il n'y a trésor pareil aux petites herbes des champs même les plus méprisées ! »

Si la nature que nous appelons inanimée, par ignorance sans doute et par faiblesse de vue, lui fournit de tels hymnes, qu'on juge des impressions qu'il recevait de la contemplation des animaux, des champs, et des merveilles de l'intelligence de l'homme !

« Quand je sortois du jardin, dit-il, pour
« aller me pourmener à la *prée* qui penche vers
« la rivière étant là, je voyois jouer, gambader
« et folâtrer certains agneaux, moutons, bre-
« bis, chèvres et chevreaux, ruant, sautelant
« et faisant plusieurs gestes et mines étranges ;
« et même me sembloit que je prenois

« grande délectation à voir certaines brebis
« dépouillées, lesquelles sentant le temps nou-
« veau (le printemps), ayant laissé leurs vieilles
« robes, elles faisoient mille sauts et gambades
« en ladite *prée*. Je voyois certains autres bé-
« liers qui se reculoient bien loin l'un de l'au-
« tre; et puis, courant d'une vitesse en grande
« roideur, ils se venoient frapper les cornes
« l'un contre l'autre. Je voyois aussi des chèvres
« qui, se levant des deux pieds de derrière, se
« heurtoient les cornes d'une grande violence ;
« aussi je voyois les petits poulains et les petits
« veaux qui se jouoient et folâtroient auprès de
« leurs mères... Toutes ces choses me voyaient
« d'un si grand plaisir, que je m'écriois en moi
« que les hommes étoient bien fous d'ainsi mé-
« priser les lieux champêtres et l'art d'agricul-
« ture, lequel nos pères anciens, gens de bien,
« et même les prophètes, ont bien voulu exer-
« cer, voire même garder leurs troupeaux... »

VIII

Hélas ! c'étoit dans les murs et dans les fossés
d'une prison , séparé de sa femme par le tom-

beau et de ses enfants par la captivité; des horizons de la Seine par la proscription, des outils et du travail de son art par la vieillesse, de ses frères en religion par le martyre, que Palissy écrivait ces choses, et se consolait dans sa pensée de sa ruine, du cachot, et de sa mort prochaine. Ces feuilles éparses, longtemps oubliées, enfin recueillies, forment deux volumes, véritables trésors de sagesse humaine, de piété divine, de génie éminent, de naïveté, de force et de couleur de style. Il est impossible, après les avoir lus, de ne pas proclamer ce pauvre ouvrier d'argile un des plus grands écrivains de la langue française. Montaigne ne le dépasse pas en liberté, J. J. Rousseau en sévérité, la Fontaine en grâce, Bossuet en énergie lyrique. Il rêve, il médite, il pleure, il décrit et il chante comme eux.

Il touchait alors à ces dernières heures de la vie où la voix de l'âme prend plus de mélancolie et de solennité, comme les bruits du soir dans une nature qui va s'éteindre et se taire. Son ancien patron avait pitié de ce vieillard prêt à mourir dans les chaînes, et à changer seulement de tombeau. Le roi Henri III alla le visiter dans

sa prison, désirant l'affranchir, et mettre sa grâce au prix d'une légère complaisance de sa foi.

— Mon bon homme, lui dit le roi, il y a quarante-cinq ans que vous êtes au service de ma mère et de moi ; nous avons enduré que vous ayez vécu en votre religion parmi les feux et les massacres. Maintenant je suis tellement pressé par ceux des *Guises* et par mon peuple, que je me vois *contraint* de vous livrer entre les mains de mes ennemis, et que demain vous serez brûlé si vous ne vous convertissez.

Le vieillard s'inclina, attendri par la bonté du roi, humilié de sa faiblesse, mais inébranlable dans la foi de ses pères.

— Sire, répondit-il, je suis prêt à donner mon reste de vie pour l'honneur de Dieu. Vous m'avez plusieurs fois dit que vous aviez pitié de moi, et moi j'ai pitié à mon tour de vous qui avez prononcé ces mots *Je suis contraint* ! Ce n'est pas parler en roi, sire ! et ce sont des paroles que ni vous, ni les *Guises*, ni votre peuple, ne pourront jamais me faire prononcer. JE SÇAIS MOURIR !

Les courtisans qui accompagnaient le roi, au lieu d'admirer, s'indignèrent.

— Voyez l'insolent ! s'écriaient-ils ; ne dirait-on pas qu'il a lu Sénèque et qu'il parodie le mot du philosophe : « Celui qui sait mourir ne sait jamais être contraint ! »

Henri III, meilleur que sa cour, en considération de ses belles œuvres qui décoraient ses palais, et en mémoire de sa mère, ne consentit pas à céder Palissy aux Guises, et laissa la vieillesse et la nature achever le condamné. Il expira martyr volontaire dans les cachots de la Bastille, et ne retrouva la liberté que dans la mort.

Sa gloire parut longtemps ensevelie avec lui ; elle ne fut exhumée de l'oubli avec ses œuvres que dans le dernier siècle, par Faujas de Saint-Fond, Fontenelle, Buffon ; dans celui-ci par M. Cap, qui recueillit, classa, commenta ses œuvres ; et enfin, tout récemment, par un jeune homme dont l'âme et l'imagination se passionnèrent, par ressemblance de nature, pour l'art, la poésie et le martyre de Palissy, M. Alfred Dumesnil. Nous leur devons les matériaux de la statue d'argile du potier de terre.

Bernard de Palissy est le plus parfait modèle de l'ouvrier. C'est par son exemple, plus que par ses œuvres, qu'il a influence sur la civilisa-

tion, et qu'il mérite une place à part parmi les hommes dont le nom a grandi le nom de l'humanité. Qu'il fût resté inconnu et routinier dans la tuilerie de son père à pétrir ses tuiles ; qu'il n'eût jamais purifié, façonné, émaillé sa poignée de boue ; que ses groupes naïfs, ses reptiles rampants, ses limaçons baveux, ses grenouilles humides, ses lézards éveillés, ses herbes et ses mousses trempées de pluie n'eussent jamais décoré les fonds ou les bords de ces plats, de ces aiguières, de ces salières, ornements aussi bizarres que minutieux des tables et des dressoirs du xvi^e siècle ; certes rien n'aurait manqué à l'art de Phidias, de Michel-Ange, à la porcelaine de Sèvres, de la Chine, de Florence ou du Japon ; mais sa vie aurait manqué à l'admiration et à l'imitation de l'homme de métier. C'est le patriarche de l'atelier, le poète du travail des mains dans les temps nouveaux ; c'est le potier de terre de l'Odyssée, de la Bible, de l'Évangile, la parabole faite homme pour ennoblir et diviniser toute profession, même la plus triviale, pourvu qu'elle ait le labeur pour mérite, le progrès et l'art pour mobile, Dieu pour fin.

IX

Tel fut Palissy. Né de lui-même, il sent un génie au bout de ses doigts ; il ne jette pas la terre glaise sous ses pieds ; il ne méprise pas la vile matière que sa condition a mise dans ses mains ; il s'étudie à la purifier et à l'ennoblir en l'imprégnant de son âme ; il parcourt le pays avec sa truelle et sa spatule, gagnant sa vie honnêtement de fourneau en fourneau ; puis, quand sa profession n'a plus rien à lui apprendre, il va dans les solitudes interroger le maître des maîtres, la nature, en lui dérobant ses mystères ; il en prend l'amour et l'enthousiasme à force de la contempler ; il l'égale dans ses formes, dans ses couleurs, dans ses jeux ; il transporte la feuille, l'herbe, la mouche, le reptile, l'insecte, le ruisseau, la rosée, l'humidité, la fraîcheur, le vernis de la lumière sur un morceau de terre, en recherchant la perfection de l'art, qui se cache toujours pour être découvert, et qui se refuse pour être ravi ; il rencontre la misère, l'incrédulité, la raillerie de ses contem-

porains; il s'obstine, il s'acharne : il brûle sa maison pour alimenter son dernier fourneau; il fait violence au génie de l'invention; il manifeste la folie de l'espérance, l'héroïsme du travail : il est récompensé; il triomphe; il s'illustre et il enrichit ses enfants. Mais ces récompenses terrestres, dont il rend grâce à la Providence, ne sont rien pour lui : l'ouvrier est satisfait, l'homme ne l'est pas; il a soif de la beauté et de la gloire éternelle. Ce qu'il a découvert de plus précieux dans ses contemplations solitaires de la nature, ce n'est pas son art, c'est Dieu, la fin et l'objet de tout art parfait. Il écrit dans ses loisirs ses merveilleuses contemplations; il épanche son intelligence dans ses cantiques, œuvres de sa piété, mille fois plus que dans ses vases, œuvre et jeu de ses mains. Cette âme éclate, sans étude et sans langue, d'un saint enthousiasme. Il s'attache avec une foi filiale au culte alors persécuté de ses frères; il donne sa jeunesse pour son métier; il donne sa maison pour son art; il donne sa vieillesse, sa liberté, sa vie pour son Dieu; il s'élance de son cachot au ciel sur les ailes de la sainte espérance; il laisse après lui de futiles chefs-d'œuvre

sans doute, semblables aux édifices d'argile, de sable ou de coquillages que les enfants laissent oubliés après eux sur la place où ils ont joué avec d'autres enfants de leur âge ; mais il laisse d'éloquentes leçons et d'immortels exemples de travail, de patience, de lutte avec l'obstacle, de victoire sur la matière, d'élévation douce, de piété et de vertu, aux artisans de toutes professions. Sa vie veut dire labeur, ses œuvres inventions, sa mort martyre. Son livre devient le catéchisme, non-seulement du métier de terre, mais du métier plus sublime de bien dire, de bien faire et de bien vivre ; son nom est le patron des métiers ingrats, obstinés et victorieux. Palissy conquiert légitimement ainsi une place parmi les grands hommes dans l'obscurité.

Quelques-uns disent : « Mais il n'a manié que de l'argile ! » Qu'importe ? La grandeur n'est pas dans le métier, elle est dans le caractère. Si un tel homme est petit, qui donc est grand ?

FIN.











